

W-FENEEO

MAGAZINE



NORD
LETHVM
TRUCKKS
LION'S LAW
CATCHLIGHT

JOUCH

THE SOMNAMBULIST
THOMAS HOWARD MEMORIAL



0420

EDITO

This is the end ! On va tous crever et il ne reste peut-être que 30 seconds till the end of the world ! Ok, on en fait peut-être un peu beaucoup avec l'Apocalypse en cours qui vise surtout nos aînés. On est davantage marqué par l'isolation que par le (Stup) virus. Même si pour l'heure, No cure ni Remède en vue. Compulsion of virus and fever, la bestiole et sa Toxicity sont connues mais reste Invisible à nos yeux et Dai the flu se propage, touchant certaines régions plus que d'autres, alignant au JT des images de Dead Bodies Everywhere ou de The Patient mal en point. On ne sait pas encore quand on s'en sortira mais It's the end of the world as we know it voire It's the final countdown, Everybody knows qu'il faudra que des choses changent, qu'on fasse une mise à plat sanitaire, politique, économique. En attendant, alors que le soleil pointe son nez, c'est Goodbye blue sky, je reste chez toi et cours acheter Du PQ (pour mon trou-trou).

La pandémie révèle bien la connerie de certains, ça rend Sick sick sick également. Tant pis si les supermarchés affichent This place is infected, certains s'y ruent comme si on allait vraiment affronter une guerre. Pour ceux qui sont à Bout de souffle et pour qui on commence à creuser dans le Pet sematary, je veux bien qu'il y ait combat, mais pour les nombreux autres, Au secours, il suffit de Stay away pour éviter le Coma. Before the end Fall to pieces et qu'on soit tel un Man in a box, restons positif,

prenons l'apéro, lâchons quelques pas de Dance macabre.

On pleure nos festivals d'été, on se fout pas mal qu'Easter is cancelled, on attendra pour la transhumance sonique, alors que d'autres ont joué la carte Hello Exile pour aller infecter la Vendée et l'île de Ré, «You look like death» leur a-t-on dit à leur arrivée... Les Parisiens ont répondu «si vous êtes Killed by death, on va Leave stickers on your graves». Comme quoi, ils peuvent être sympas, eux aussi ont le droit à leurs Apocalypse Dreams au bord de la mer. Mais sinon, là, ça fait déjà un mois, c'est quand vraiment The day the world went away ? Le Endgame n'est-il que personnel ? London Calling, un dirigeant anglais a failli faire les frais de sa politique... Endzeit n'est pas passé loin pour celui qui est bien placé dans l'Idioteque. En attendant notre Last Night on Earth, on peut se laisser aller à Preaching the end of the world mais d'ici The fall, So long, and thanks for all the fish.

Si tu n'as pas reconnu les 50 titres de morceaux ayant peu ou prou un lien avec le Coronavirus, tu peux les écouter dans notre play-list de circonstance...

Porte-toi bien.
#ResteChezToi

■ Oli

SOMMAIRE

06 DANS L'OMBRE : JOUCH

16 STONE TEMPLE PILOTS

17 ANNIHILATOR

20 SUNFLOWERS

21 CATCHLIGHT

26 GREEN DAY

27 ANTI-FLAG

31 THE SOMNAMBULIST

38 DELIVERANCE

45 LETHVM

50 STORM ORCHESTRA

57 THOMAS HOWARD MEMORIAL

63 MOONLIGHT BENJAMIN

65 BIFF BYFORD

71 NORD

77 ENVY

78 ELASTIK

81 TREPALIUM

83 LION'S LAW

88 VON PARIAHS

96 PORN

97 INTERVI OU : TRUCKKS

103 KVELERTAK

106 FESTIVAL

112 IL Y A 10 ANS

Ont participé à la rédaction de ce numéro :
Oli, Ted, Éric, Gui de Champi, Julien, Mic,
Guillaume Circus, Koudzy, Rémi
Maquette couverture et mag : Jouch & Oli
Toutes photos (sauf précisions) : DR
Illustration couverture : Jouch [Jouch.com]



LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN FEVRIER

Tomahawk est en préparation d'un nouvel album !

Rage Against The Machine est annoncé en tête d'affiche de Rock En Seine le 1er septembre ! Date unique en France dans l'immédiat. La dernière fois que le groupe s'est produit chez nous, c'était déjà dans ce festival, en 2008.

Nostromo a annoncé avoir bouclé l'enregistrement de nouveaux morceaux.

Mass Hysteria s'exporte hors de France ! La bande à Mouss rejoint le label Out Of Line pour couvrir la sortie de leur premier best-of et de leur DVD du Hellfest au travers de 25 autres pays.

Le nouvel album des **Deftones** est au mixage, il pourrait sortir en juillet juste avant leur tournée avec Gojira.

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN MARS

Le label **Deadlight Entertainment** a annoncé se mettre en sommeil pour une durée indéterminée. Ils avaient signé notamment les sorties d'artistes tels que Deliverance, Verdun, Nesseria, Babylon Pression ou encore Abrahma. Bonne continuation aux membres !

Il se murmure que **Kerry King**, **Paul Bostaph** (tous deux feu-Slayer), **Phil Anselmo** (ex-Pantera, Down, Scour, Superjoint, etc.) et **Gary Holt** (Exodus, feu-Slayer lui aussi) pourraient monter un supergroupe. Sur le papier, ça cogne ! Dans la réalité, on espère que ça sera pareil si ça se confirme !

Ultra Vomit jouait en principe au Zénith Omega de Toulon le 13 mars. Malgré l'annulation de la manifestation pour le public, tous tarés qu'ils

sont, ils ont néanmoins assuré un show Facebook live qu'ils ont mis en ligne.

Greg Puciato (ex-The Dillinger Escape Plan) a une quinzaine de titres prêts pour son album «solo» intitulé Child soldier : creator of God, un premier titre est arrivé en ligne, c'est «Fire for water» où on retrouve son ex-comparse chez DEP Chris Pennie.

Conséquence directe du risque sanitaire actuel dû au **Covid-19**, Live Nation, AEG et bien d'autres organismes d'organisation de concerts reportent les concerts et festivals.

QUI A DIT...

« On prend notre temps malgré le confinement. »

- A. Catchlight
- B. Nord
- C. Truckks
- D. Thomas Howard Memorial

« Qu'est-ce qui nous manque le plus dans les répétés ? La bière bien sûr ! »

- A. Lethvm
- B. Truckks
- C. Nord
- D. Lion's Law

« Etre enfermés à la maison ne fait qu'accélérer le processus de composition »

- A. Nord
- B. Thomas Howard Memorial
- C. The Somnambulist
- D. Catchlight

« Avec le virus, c'est l'incertitude. »

- A. Truckks
- B. Jouch
- C. Thomas Howard Memorial
- D. Nord

« Pas de nounou, donc enfant à la maison, donc temps disponible pour travailler divisé par mille. »

- A. Jouch
- B. The Somnambulist
- C. Lethvm
- D. Lion's Law

JOUCH

POUR CE NUMÉRO « CONFINEMENT », ON A VOULU FAIRE UN PEU AUTRE CHOSE ET METTRE EN LUMIÈRE QUELQU'UN QUI TRAVAILLE « DANS L'OMBRE » ET DONT ON APPRÉCIE LE TRAVAIL DEPUIS TOUJOURS, QU'IL SOIT MUSICAL OU GRAPHIQUE, APRÈS UN BRAINSTORMING, ON EN A TROUVÉ UN QUI COCHAIT TOUTES LES CASES DE LA LISTE DE NOS ENVIES : JOUCH !



Quelle est ta formation ?

Après un an de fac de bio où j'ai poncé quelques bancs mais où je suis finalement beaucoup resté chez moi - c'était un choix par défaut, ayant lamentablement foiré mon entrée en école d'ingénieur du son et n'ayant que peu de choix à l'époque pour des études graphiques, en comparaison avec ce qu'on peut trouver aujourd'hui - j'ai fait une prépa design / architecture puis 3 ans aux Beaux-Arts. Après mon diplôme, j'ai eu envie de me lancer tout de suite à mon compte, et je croyais fort en l'avenir du travail numérique, alors que tous mes profs de l'époque essayaient de m'en dissuader. C'était en 2003, j'ai lancé mon activité, à mon compte, et je suis toujours là 17 ans plus tard. Je retire beaucoup plus de rencontres et d'humain qu'un réel apprentissage de ces années d'études. Donc au final, je pense que je suis plus autodidacte qu'autre chose.

Comment définis-tu ton métier ?

Je suis émotif. Dans tous les sens du terme. Sensible, mais surtout je fonctionne à l'émotion comme carburant. Toutes sortes d'émotions. Mon boulot je pense consiste à rendre quelque chose beau, ou quoi que ce soit d'autre, pour tenter de provoquer des émotions chez l'observateur. Même négatives. Et chez moi aussi d'ailleurs. J'aime arriver à un rendu qui me remue quand je travaille pour les autres.

Ça rapporte ?

Non ! (rires) Enfin tout dépend de ce qu'on entend par là. J'en vis depuis 17 ans, je mange à ma faim et je n'ai pas à me plaindre. D'autant plus que j'ai la chance, provoquée certes mais chance quand même, de faire un métier que j'aime, et que j'ai choisi. J'ai travaillé à mon compte et pour des agences. Clairement certaines phases ont rapporté beaucoup plus que d'autres. Je suis arrivé aujourd'hui à ce que je qualifierais de «bon» salaire, tout en étant complètement dans la norme et dans la moyenne, rien de mirobolant. Mais je ne galère plus comme il y a quelques années. Ceci dit, plus je gagne plus je paie de charges, comme beaucoup, donc au final tout ça reste très «average». Je pourrais gagner énormément plus en montant ma boîte de com, ou en bosant en salariat à Paris par exemple. Mais ce

n'est pas mon but. Je suis bien dans ma situation, je ne manque de rien, et j'ai la liberté de choisir avec qui je travaille. What else ?

Peux-tu lister tes activités dans le monde de la musique ?

Hormis le graphisme évidemment, que je prends plaisir à pratiquer pour les groupes, les assos, les orgas de concerts et autres, j'ai été à la guitare dans Agora Fidelio, à la guitare au chant et aux machines dans Naïve, et j'ai un projet solo électro avec lequel je m'appête à démarrer un nouvel album, qui s'appelle Phantom Status. Voilà !

Tu t'es lancé dans le tatouage ?

Malheureusement, pas encore. Mais c'est mon projet. C'est probablement, avec la musique, le seul domaine pour lequel je serais prêt à arrêter mon boulot actuel pour totalement changer de vie. Ou de voie. C'est selon. Ça fait bien longtemps que je rêve de ne faire que ça. Mais pour le coup, je ne peux pas me permettre de ne plus gagner ma vie pendant la durée d'un vrai apprentissage dans un shop ou auprès d'un tatoueur. Beaucoup m'ont fait de très bons retours sur mes dessins et me disent que je devrais clairement me lancer. Mais encore une fois, ça demande plus qu'une simple envie. Il faut du temps, beaucoup d'abnégation, de bonnes rencontres, de la formation hygiène. Sachant que j'ai une petite fille de presque trois ans, je n'ai pour l'instant pas réussi à organiser ma vie pour permettre ce changement. Mais je garde ça en point de mire, et j'en meurs d'envie. Pour que le rêve soit complet, je voudrais me lancer là dedans, continuer à faire du son, et le tout à Montréal, une de mes villes préférées au monde.

Comment es-tu entré dans le monde du rock ?

Je ne sais pas trop. Mes premiers souvenirs datent de quand j'avais 11 ou 12 ans. mon père jouait de la guitare classique, en autodidacte, et laissait traîner sa guitare dans la maison. Il l'avait achetée dans les années 50. Je l'ai d'ailleurs toujours et elle est en parfait état. Un jour, j'ai passé un moment à gratter une corde, puis une autre. En boucle, sans rien faire de spécial. Puis un jour, j'ai pris conscience que gratter plusieurs cordes à plusieurs endroits en même temps créait un truc fou, des har-

monies. Ce jour là, j'ai vraiment compris que la musique avait un pouvoir incroyable, et j'ai réellement commencé à approfondir ma découverte de l'instrument. Le tout toujours en autodidacte. Je dois aimer les trucs un peu à l'arrache. Je n'ai certes pas l'oreille absolue mais j'ai très vite réussi à rejouer un peu tout ce que j'entendais uniquement à l'oreille. Et j'ai construit mon style grâce à ça. Je ne lis pas le solfège et ne connais pas grand chose à la théorie musicale. Je suis juste très à l'aise avec les harmonies, les dissonances ou la rythmique. Je fonctionne à l'instinct plus qu'autre chose. Je respecte au plus haut point les «techniciens» de la guitare, qui bossent dur et jouent très très bien. Ce n'est juste pas mon truc, ça ne me procure justement aucune émotion. Alors qu'une note de merde bien placée et bien jouée peut me tirer des larmes.

Quelle est ta propre définition du «concept graphique» ?

Si on sort de tout ce qui est très charté ou basé sur le marketing, comme les boulots pour les agences, alors concernant les boulots plus artistiques pour des groupes par exemple, c'est simplement mettre en oeuvre encore une fois un mélange d'émotions et d'un peu de réflexion pour représenter au mieux, faire passer au mieux ce que le client souhaite. Parfois, en revanche, le concept graphique pour moi peut justement être hors de toute règle ou directive. Il m'est arrivé de partir sur une photo qui me remuait, ou me parlait en écoutant le disque pour lequel je travaillais, et choi-

sir d'y développer quelque chose, trouver une interprétation qui collait à la musique. Un peu comme quand on écrit un texte de chanson et que tout le monde pourra s'y reconnaître en faisant sa propre interprétation. Je me rends compte que, quelle que soit la question, je finis par dire qu'il n'y a pas de règle (rires).

La création artistique musicale et graphique sont-elles semblables ? Selon toi, quel lien principal y a-t-il entre les deux ?

Pour moi, c'est vraiment similaire. Ça part souvent de rien, une idée qui passe par la tête, et on a soit envie de rentrer vite tester des trucs sur son ordinateur, soit enregistrer un riff ou deux, ou tester des idées de sons. Puis par la suite, encore une fois, dans les deux cas, on est forcément aussi dépendant de l'inspiration. Donc il peut m'arriver de bosser à fond sur le même visuel ou le même morceau des jours entiers à la suite, comme par bribes. Dans les deux cas, j'aime attendre un peu puis revenir plus tard observer l'image ou écouter la composition pour voir si les sentiments ont changé, ou si dès le départ ça refonctionne sur moi.

As-tu une manière de procéder différente avec un crayon qu'avec une guitare ?

Totalement. Avec une guitare je vais passer des heures entières à jouer des trucs en boucle pour les forcer à évoluer et à muter. Je vais trouver un son qui me plait et jouer avec indéfiniment, là où dans le graphisme je n'ai pas l'habitude de faire des crobards par millions en attendant que ça vienne. Je sais que



certains sont adeptes d'un genre d'équivalent d'écriture automatique en dessinant, mais ce n'est pas mon cas. Je démarre toujours sur papier quand j'ai une idée déjà relativement précise.

Tu écoutes forcément de la musique en travaillant ? Tu la choisis spécifiquement en fonction des travaux ou c'est le hasard du moment ?

Absolument nécessaire. Vital même. Fort. (rires) Et s'il y a du monde autour que ça emmerde, je mets un casque. Mais, clairement, j'ai du mal à travailler dans le silence. La musique inspire je pense mais elle maintient aussi dans une sorte d'urgence, elle empêche l'ECG plat. Certains jours, je me fais des albums entier, à l'ancienne, mais la plupart du temps c'est plus de la playlist ou du gros shuffle bien sale qui saute d'un style à l'autre.

Est-ce que t'imposes des horaires et une «journée type» ? Si oui, comment s'organise-t-elle ?

Oui, j'ai besoin de ça. Après, ça reste du classique absolu comme la plupart des gens je pense. Je démarre le matin à 9 h et je finis vers 18 h en bouffant un peu au milieu de la journée. Quand je n'avais pas d'enfant je pouvais terminer à 3h du mat' ou ne pas terminer, ça m'est arrivé de tourner en boucle jusqu'au lendemain. Quand j'aime un boulot, je ne compte pas. Et j'aime souvent ce que j'ai à faire comme boulot !

Tu as déjà été confronté à la leucosélophobie (l'angoisse de la page blanche) ?

Plus ou moins. Musicalement, oui complètement. Dans la mesure ou la création musicale part de rien, je n'ai jamais à faire de «commande» définie au départ, il m'arrive bien souvent de mourir d'envie de composer tout en sentant que rien de potable ne sortira avant un bon moment. Pour le boulot c'est différent, il m'arrive évidemment de manquer d'inspiration mais comme je pars toujours d'une idée de départ ou que je cherche à arriver à quelque chose que je vois dans ma tête, la quête de la créa est plus aisée. Et de toute façon, dans ce métier, on a une obligation de résultat. Donc il faut forcer l'inspiration, la violenter un peu, si

elle ne veut pas venir d'elle même.

Qu'est-ce que tu préfères faire par dessus tout parmi l'ensemble des choses à faire dans ton quotidien ?

Boire du café et fumer ? Non, je ne sais pas. Encore une fois, je ne suis pas le genre de type à me plaindre de ma situation, j'aime ce que je fais. Donc mis à part si je bosse pour un client détestable et qui me demande un truc atroce à faire, j'aime tout dans ma journée. J'aime les journées un peu molles avec pas grand chose à faire... Dans ces cas là, je fais un peu ma «veille» graphique, je cherche des ressources, ou je ne fais strictement rien de constructif... et j'aime les journées pleines d'urgence ou tu n'arrives pas à respirer. Les deux moments que je préfère, s'il devait y en avoir, sont le matin quand je démarre avec un gros mug de café, le seizième depuis le réveil, et la fin de journée. J'ai l'impression que quand la lumière baisse, les idées arrivent en masse. J'ai toujours été un gros nocturne. J'ai juste de plus en plus de mal à de moins en moins dormir. (rires)

Les logiciels sont importants dans la création graphique, le sont-ils autant dans la création musicale ?

Tout dépend du projet. 90% de ce que je fais dans Naïve ou que je faisais dans Agora Fidelio naît avec une guitare acoustique à l'arrache. Ce n'est qu'après que la MAO peut rentrer en jeu pour coordonner tout ça et commencer à arranger. Pour mon projet solo, le pourcentage est inversé. Je fais tout directement sur ordinateur et je ne rajoute quelques éléments organiques qu'à la toute fin.

Dans un groupe, on écoute (a priori) beaucoup les autres, est-ce qu'il en est de même pour l'art visuel ? Quelles sont tes influences, tes maîtres dans ce domaine ?

Oh, je pense pouvoir dire sans trop me planter, avec les années derrière, que j'ai constaté qu'en effet l'écoute mutuelle apporte toujours du positif au final, quoi qu'il arrive. Quant aux influences, même celui qui s'en défend en a, forcément. On n'est jamais totalement nouveau dans une création artistique. De manière consciente ou non, mais il y a forcément un



bout de quelque chose qui vient d'ailleurs, d'un autre moment, un autre lieu ou une autre personne. En vrac, j'ai été très influencé par Laurent Seroussi, Dave McKean, Nan Goldin, Gustav Klimt.

Tu sembles être amateur de cinéma aussi...

Alors oui, j'adore ça, mais tellement pas en amateur éclairé. Je suis forcément très sensible aux histoires, aux images et aux bandes originales, mais je ne me considère vraiment pas comme «cultivé» en termes de cinéma.

En parlant d'influences, est-ce que Toulouse, ta ville, t'inspire beaucoup ?

Eh bien, pas vraiment. J'aime cette ville par habitude, parce que j'y suis depuis longtemps. Mais il y a tellement de lieux dont je suis amoureux ailleurs sur la planète et qui m'inspirent vraiment bien plus. Montréal, Tokyo, San Francisco, Saint-Petersbourg, certains coins de la Costa Brava. Globalement, s'il y a une côte ou une vue élevée sur une ville, je suis bien et j'ai envie d'écrire ou de créer.

As-tu déjà eu des projets dans l'édition (beaux livres, BD...) ?

J'ai été il y a très longtemps en pourparlers avec Taschen pour sortir un recueil de textes et photos, mais ça n'a malheureusement finalement pas vu le jour.

Sinon, non pas vraiment. Mais un beau livre ça ne serait pas de refus !

As-tu déjà exposé ton travail dans une galerie ou autre ?

Idem, j'ai eu quelques projets il y a bien longtemps, je peignais et j'exposais par ci par là dans Toulouse, mais je ne me considère pas comme un peintre assez légitime pour développer ça, et je n'ai de toute façon pas le temps de le faire assez bien à mon goût, donc c'est une autre des cases de ma vie restée un peu fermée et poussiéreuse !

T'es plutôt beaux-arts ou arts appliqués ?

Mmmh... difficile de choisir. Tout dépend du contexte. J'ai tendance à pencher vers les arts appliqués. J'aime le but, le cheminement pour une finalité précise. Mais comme quand je te parlais de parfois faire un artwork simplement parce qu'une photo me remue les tripes, à l'instinct, le côté art pour l'art me parle parfois énormément aussi.

Tu préfères avoir carte blanche ou une direction très précise à suivre ?

Je vais continuer comme un type qui ne fait jamais de choix : les deux. Souvent l'un arrive quand l'autre ne mène à rien ou à un mur. J'ai demandé à certains groupes de me donner des directives très précises quand la carte blanche proposée au départ ne donnait rien. Et inversement, il m'est arrivé de convaincre des clients en faisant sauter toutes leurs certitudes initiales parce que leur propre idée ne les séduisait jamais. J'ai donc souvent pro-

posé à des groupes de se laisser surprendre par mon interprétation perso. Au final, j'aime vraiment les deux méthodes je crois. Parfois, je propose les deux, je suis ce qu'on me demande et je propose aussi une alternative personnelle «au cas où».

La plupart des artworks d'albums musicaux que tu as réalisés sont pour les tiens ou des groupes de potes. Tu leur fais un prix d'ami ?

Alors, déjà, je me dois de rectifier, parce que pour le coup je pense que c'est du 50/50. J'ai beaucoup bossé pour des amis c'est vrai, mais tout autant pour des artistes que je ne connais pas dans la vie. Il m'est arrivé plein de fois de faire des prix d'amis oui. Même du gratuit. Après, c'est un truc qui doit être discuté, accepté par tout le monde et pour une bonne raison. Si ça devient récurrent, autant mettre la clef sous la porte. Je dirais que plus les années ont passé moins je l'ai fait, déjà parce que mes frais ont augmenté petit à petit, et ensuite parce que mes amis ont de plus en plus pris conscience que c'était un vrai travail et que ça prenait beaucoup de temps. Ça fait toujours plaisir quand on vient te demander de bosser en ayant en amont fait le vrai choix de poser un budget pour ça. Ça montre du respect et c'est gratifiant. Je te rassure, le marchandage auprès des graphistes, et des photographes, je ne vous oublie pas les amis, a de beaux jours devant lui. Comme je le dis souvent, si tu vas

chez ton garagiste, tu ne lui demanderas pas un prix d'ami, tu reporteras ta réparation si tu n'as pas le budget. Et tu ne considéreras pas que si tu y allais pour le carbu, le changement des pneus et la peinture carrosserie sont inclus d'office. Eh ben là, c'est pareil. Tout prix se discute bien sûr. Mais je pars globalement toujours d'une base minimale en dessous de laquelle je ne peux pas me permettre de travailler.

Quand tu crées pour un groupe dans lequel tu joues, c'est un travail collectif tout du long ou tu amènes un artwork terminé ?

J'ai la chance de jouer avec des gens qui me font confiance sur tout l'aspect graphique. Bien évidemment tout est discuté en amont en général. Mais globalement, j'ai toujours amené des artworks quasi définitifs. Bien entendu, parfois j'ai fait plusieurs versions ou modifié plein de détails. Mais en général si c'est un projet personnel je sais où je dois aller. Une fois seulement, pour l'album Le troisième choix d'Agora Fidelio, j'ai proposé probablement aux alentours de 50 visuels des plus simples aux plus complexes, puis le groupe a fini par choisir le tout premier. Je sais qu'un de mes défauts est de souvent vouloir donner le choix, justement, et de proposer trop de choses. J'ai beau savoir que ça conduit toujours à plus d'hésitation, je ne peux pas me résoudre à proposer une seule piste.



As-tu déjà démarché un groupe ?

Jamais. Enfin si, je mens. J'ai discuté une fois avec Franck Delgado de Deftones et je lui ai demandé de transmettre mon envie de travailler sur un artwork du groupe aux autres musiciens. Bien évidemment, j'attends toujours qu'ils me rappellent ! (rires) Et j'ai également discuté via Instagram avec Chris le guitariste de Hundred Suns, projet parallèle du chanteur de Norma Jean. Pour Hundred Suns ou Norma Jean. Devine quoi, j'attends toujours aussi !

Pour quel groupe travaillerais-tu gratos ?

Probablement tous les groupes dont je suis fan de longue date. Si Deftones ou Depeche Mode me veulent sur un artwork, je suis même prêt à les payer (rires).

Une anecdote sympa à nous raconter sur l'histoire d'un de ces visuels ?

Difficile d'extraire une anecdote d'un boulot en particulier. Chaque visuel me rappelle quelque chose. Le premier album que j'ai fait pour Sidilarsen, Biotop, (qui est aussi un des visuels qui m'a un peu fait connaître à mes débuts, chez les groupes de rock) représente un tire-bouchon, à la manière d'une radio médicale, laissant apparaître un squelette. Ce «squelette» est en grande partie composé de radios réelles de membres du groupe.

Aujourd'hui, on a accès à pas mal de ressources libres de droits, à du matériel performant, ne serait-ce qu'un smartphone pour faire des photos plus que convenables. Avant, il fallait vraiment en permanence réfléchir en système D. J'avais donc fait ça à l'ancienne, avec ces radios et un scanner. Pour Manimal par exemple, j'ai dû faire un visuel quasiment en une nuit, dans l'urgence. J'ai donc demandé à ma moitié de s'allonger par terre et j'ai fait une photo d'une de ses mèches de cheveux, sur une feuille A4. Tout est parti de là. Bien souvent les visuels dont on me reparle sont ceux qui ont été faits en un minimum de temps.

Pour nous, la pochette d'Altitude Zéro d'Agora Fidelio a été celle qui nous a fait découvrir ton travail visuel. Elle reste toujours comme l'une de nos pochettes favorites, je voulais que tu reviennes sur l'histoire de cette photo et de cette créa car on ne sait finalement rien de

cette pochette.

Cette pochette est aussi l'une de mes préférées. Même si elle est bourrée de défauts à mes yeux depuis. Mais je l'aime toujours énormément. Et en effet, c'est une de celles dont on me parle encore régulièrement. Elle part d'un événement n'ayant aucun rapport avec le groupe ou le disque. Je m'étais rendu à Madère et en sortant de l'avion, je me suis retrouvé dans cet aéroport, entouré d'eau, et totalement désert. Sans raison apparente. C'était surréaliste et vraiment beau, ça m'a frappé. J'ai donc fait quelques photos, avec un vieil appareil numérique de qualité discutable vu l'époque, et j'ai gardé tout ça dans un dossier pendant un moment. Régulièrement, je les regardais à nouveau mais je n'en faisais rien. Puis est arrivé le moment de sortir l'album Altitude Zéro avec Agora. On avait coutume de parler de voyage, d'éloignement pour décrire notre musique. Et j'ai naturellement proposé cette image au groupe pour aller dans ce sens mais aussi dans le sens de l'épuration, la solitude, un genre de mélancolie, etc. Tout le monde a validé directement me semble t'il. J'ai à peine retouché la colorimétrie, ajouté le nom du groupe et le titre, et terminé. C'est souvent comme ça que je conçois le graphisme. Un visuel fort qui parle pour lui même, une typo bien exécutée, et c'est emballé. Personnellement, je n'ai pas besoin de plus pour être touché. Pour l'anecdote meridique, l'usine qui a pressé le disque a décalé l'intérieur d'un bon centimètre, donc le visuel intérieur qui contient quelques chiffres est coupé en plein milieu desdits chiffres sur certains exemplaires.

Les visuels sont toujours très «forts», tu pourrais réaliser un truc mièvre si on te le demandait ?

(rires) J'adore cette question. Déjà je l'adore parce que je le prends comme un compliment (et merci du compliment, donc), et ensuite parce que pour moi, c'est une part importante de ce métier. Être créatif et tenter de faire du beau ou du convaincant quoi qu'il arrive, mais aussi parfois accepter de renier tout ce qu'on aime soi même pour faire exactement ce que le client demande. On en revient à cette histoire de carte blanche ou non. J'ai créé certains visuels que je ne mettrais en aucun cas



dans un portfolio. Les clients étaient ravis, moi moins..

Ce serait quoi la plus belle de tes ambitions/rêves concernant tout ce qui touche aux visuels ?

Je ne sais pas trop. Je suis déjà super heureux de m'être un peu «fait un nom» et de voir que certaines personnes me contactent en sachant très bien qui je suis et ce que je fais comme boulot, et parce qu'ils souhaitent ma «patte» pour leur projet. Ayant démarré en 2003, quand le numérique n'était pas non plus populaire aux Beaux-Arts et auprès des profs à qui j'en parlais, je me dis que je bouffe grâce à ça, tout seul, depuis 17 ans. Donc en un sens, j'ai un peu accompli le rêve de départ. Après, je ne sais pas j'aimerais évidemment être l'auteur d'un visuel pour un groupe gigantesque, qui deviendrait culte au point que le monde en-

tier s'en fasse des t-shirts, à la Unknown pleasures de Joy Division. En tout cas, je pense que je continuerai à créer du visuel aussi longtemps que mon cerveau me le permettra.

Tu peux nous dire un mot sur le superbe visuel que tu nous offres pour la couverture de ce mag ?

Concernant le chien il s'agit d'un visuel que j'ai proposé à une asso pour couvrir des événements électro mais qui n'a finalement pas été gardée. Je devais créer un visuel déclinable, un peu comme pour le Hellfest par exemple, d'un event à l'autre en gardant la lune comme point central ainsi qu'un animal humanisé. J'avais donc prévu de créer plein de chiens avec à chaque fois la lune mais intégrée comme présente à côté du personnage et non pas loin dans le ciel.

Tu as un stock de trucs comme ça «prêt à l'emploi» ?

J'ai l'habitude de garder des bouts de trucs en réserve, mais plutôt de la ressource, plus que du visuel en tant que tel. Je garde des scripts, des effets, des atmosphères. qui peuvent être réutilisés indifféremment sur tel ou tel boulot selon le contexte. Après, j'avoue, il m'est déjà arrivé de repartir d'un visuel refusé par un client pour un autre client, qui lui était ravi. Le but n'est pas de recycler mais parfois quand un truc coïncide, c'est dommage de laisser mourir un visuel pour rien ! Un peu comme on reprend un vieux riff d'un morceau abandonné pour pimper un nouveau morceau qui manquait de ce petit plus. Quand ça colle, faut savoir reconnaître que ça colle !

Ton coup de coeur musical de ces dernières semaines ?

Ce n'est pas une découverte vu que je suis ça depuis longtemps mais je suis totalement drogué de Phantogram. Le dernier album vient de sortir et même s'il est à mes yeux en deçà des précédents, je reste follement amoureux de ce projet. Je fais beaucoup tourner les disques de Sevdaliza également, et je me remets beaucoup de Fraunhofer Diffraction. Rayon métal, je kiffe énormément le projet avec le fameux Chris de Hundred Suns qui s'appelle Teeth. Pas d'album pour l'instant mais quelques singles qui donnent envie de casser tout ce qui te passe sous le nez avec une batte.

Le confinement, ça change beaucoup de chose pour ton travail ?

En termes de méthode et de quotidien, pas vraiment. J'ai toujours été à mon compte donc le travail normal est déjà du télétravail pour moi. Cela dit, il y a deux grosses différences. Pas de nounou, donc enfant à la maison, donc temps disponible pour travailler divisé par mille, et surtout dans la mesure où tout le monde est confiné, beaucoup de clients le sont aussi et sont en stand-by. Donc pour être honnête, je ne croule pas sous le travail. Et c'est bien dommage, ça m'aiderait sans doute à vivre la chose un peu plus sereinement.

Es-tu accro au web ?

Abso-fucking-lutely. Voilà, je ne peux rien dire

de plus mais oui. Totalement.

A part le rock et le graphisme, tu as d'autres passions ?

Ma fille, le tatouage, la mer et les océans, voyager, la bouffe. Et la musique au sens large. En faire et en écouter. Toujours. Tout le temps.

Un conseil pour les futures générations qui souhaiteraient devenir des futurs Jouch ?

Je n'ai pas la prétention de penser que certains voudraient devenir moi. Mais même si c'est ultra cliché, je dirais qu'il est important, sans tomber dans l'orgueil mal placé, de croire un minimum en soi et en ce dont on est capable. Il m'est arrivé plusieurs fois de prendre le risque de dire «Oui pas de problème, je peux faire ça» en sachant pertinemment que ça ne faisait pas partie de mon savoir faire, juste par goût du risque et aussi pour avoir du boulot, et de me rendre compte que j'étais largement qualifié pour le truc, et que le client attendait finalement bien moins que ce qu'il laissait entendre. Ne JAMAIS partir du principe qu'on ne pourra ou saura pas faire quelque chose qu'on aimerait faire. Bien entendu, tout le monde se plante parfois et c'est tant mieux, et je ne dis pas que si tu n'as jamais fait de 3D tu vas savoir modéliser un truc dans la nuit, mais clairement, celui qui ne risque rien pour ne pas se casser les dents, risque surtout de ne rien obtenir du tout au final. Donc ne pas trop réfléchir, et faire. Ma citation préférée : «Au pire, on meurt». Quand on pense à ça, c'est dramatique et génial à la fois et ça fait sauter beaucoup de blocages. Essayez !

Tu t'imagines dans 15 ans ?

J'espère bien ! J'ai encore beaucoup de trucs à faire. Quant à dire à quoi je ressemblerai et à quoi ressembleront ma vie et mon boulot, ça je ne sais pas. Je ne risque pas de perdre mes cheveux, je n'en ai déjà plus. Et ça c'est plutôt bien. (rires)

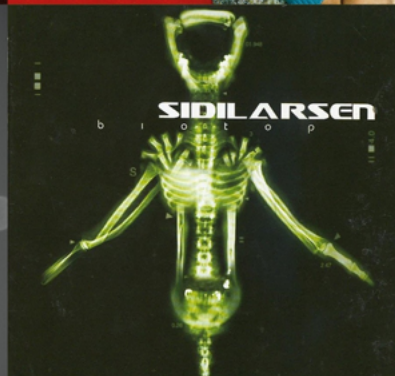
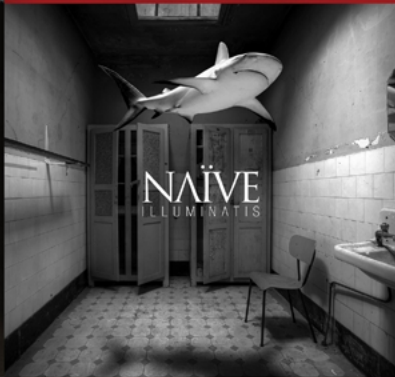
Enorme merci à Jouch !

■ Ted & Oli

Illustrations : Jouch

Photos : Lionel Pesqué

Jouch.com





STONE TEMPLE PILOTS

PERDIDA

(Rhino Entertainment)

Grunge et acoustique font bon ménage, aussi distordus soient les accords quand les groupes sont sur scène en temps normal, le passage à l'unplugged a toujours donné de grands moments, portés par les émotions à fleur de peau transmises par les musiciens et des chanteurs hors pair. D'ailleurs l'émission culte «MTV Unplugged» existait depuis 4 ans avant le show de Nirvana, qui a fait de ce passage obligé pour les groupes assimilés à ce genre un «classique». Et pour ma part, je juge que parmi les trois meilleurs shows, il n'y a pas celui de la bande de Kurt Cobain. Il est distancé par ceux d'Alice in Chains (imbattable), de Pearl Jam et donc de Stone Temple Pilots, qui y pose son rocking chair en 93, quelques mois avant la sortie de Purple (d'où sont extraits «Vaseline» et «Big empty») et va interpréter tous les tubes de Core («Creep» et

«Plush» en tête). Les démons de Scott Weiland transpirent à l'écran, les frères DeLeo sont eux bien plus à l'aise, c'est d'ailleurs Dean, guitariste, qui signe toutes les parties instrumentales de ce Perdida, premier album acoustique du combo et peut-être même premier album acoustique tout court pour un groupe grunge de ce calibre (Jar of flies n'est qu'un EP, In your honor est à moitié acoustique, beaucoup d'autres sont des versions unplugged de titres existants)...

Perdida donc, «la perte» mais aussi un état d'esprit, une sorte de saudade, de spleen lié au manque de ceux qu'on appréciait, un sujet que Dean, Robert et Eric ne connaissent que trop bien, ayant du faire face en quelques années aux dernières envolées de Scott puis de Chester. Si l'intégration de Jeff s'est faite électriquement, au moment de composer de nouveau, le groupe a senti qu'il fallait rester au plus près de ses sentiments, sans artifice, jouer et chanter de la façon la plus pure qu'il soit, en mode acoustique donc, l'intégralité des morceaux a été directement pensé comme ils sont joués... S'en dégagent une chaleur, une mélancolie, apportées par le son délicat des guitares, la rondeur de la basse, le chant (qui parfois passe à l'arrière-plan voire disparaît comme sur «I once sat at your table») et quelques claviers qui viennent éviter de trop lourds silences. Une atmosphère de recueillement par moments (la fin de «Sunburst») qui fait honneur aux disparus dans les textes («I'm missing you», «I thank you for the memories I'll carry», «I wonder why we lived a lifetime only to say goodbye», «your absence so loud»...). De cette tristesse infinie, de ces moments de doute partagés naît la beauté et renforce l'idée que la musique adoucit les pleurs.

■ Oli





ANNIHILATOR

BALLISTIC, SADISTIC

(Silver Lining Music)

17ème album, les enfants ! Ballistic, sadistic est le 17ème album de Annihilator, groupe mené d'une main de fer par l'inégalable Jeff Waters. «L'homme qui a décliné l'invitation de Megadeth, préférant poursuivre l'aventure avec son groupe dont il est la tête pensante» (ça doit être une tradition canadienne, le guitariste-chanteur de Anvil, le bien nommé Lips, ayant quant à lui décliné le poste de porte flingue de Lemmy dans Motörhead) est en grande forme et, comme pour Fear chroniqué dans ces pages il y a quelques années, je te conseille d'avoir le cœur bien accroché pour supporter la secousse.

Car en 45 minutes sonnantes (voire bruyantes) et trébuchantes, Annihilator va proposer ce qu'il sait faire de mieux : délivrer des brûlots thrash en mode rouleau compresseur. Et dès «Armed

to the teeth» ouvrant le disque, le groupe entre dans le vif du sujet avec une succession de riffs décoiffants, de soli de Waters reconnaissables entre mille, et d'une rythmique imparable. Et bonne surprise, le chant se révèle de bonne facture. «The attitude» enfonce le clou avec son introduction typée black qui pourrait faire office de musique de fond d'un combat dans Super Mario et les trois minutes punky thrash qui suivent. Et aucun temps mort ne sera accordé à l'auditeur qui pourra se délecter de morceaux «fun» et mélodiques («Psycho ward», «Lip service» assez épique) et de missiles atomiques (l'intro de «I am warfare» est saisissante de technicité, et le pont sur fond de rafales de coups de feu est glaçant ; l'ultra rapide «The end of the lie»).

Bien entendu, les guitares sont savoureuses (toutes proportions gardées, bien sûr) et que ce soit quand il bûcheronne à tout va des riffs puissants en mode power chords, ou quand il délivre des soli aussi rapides que percutants, Jeff Waters est au sommet de son art. La maîtrise de l'instrument n'est plus à justifier, et le bon boulot abattu pour les voix (car c'est lui qui gère le lead depuis trois albums) est à souligner. Les arrangements sont aussi complexes que subtils («Dressed up for Evil») et parfois même surprenants (le pont clair de «One wrong move»). Le charismatique leader d'Annihilator n'en est pas à son coup d'essai et malgré des décennies vouées au thrash, on sent dans les coups de médiator du canadien cette passion pour ce style dont il est l'un des représentants les plus emblématiques. C'est presque parfait (la seule faute de goût, c'est ce son clair de guitare ici et là, vraiment cliché), si bien qu'on donne déjà rendez-vous au quatuor pour de nouvelles aventures et surtout un aussi bon disque !

■ Gui de Champi
Photo : Kay Swillus





THE JUNCTION

DIVE

(Dischi Soviet Studio)

Je vous fais les présentations car cela m'étonnerait fortement que vous ayez eu vent de ce groupe et encore moins de cet album. Et je suis sûr que même le nez fin de notre Gui de Champi national n'est allé jusqu'à Padoue pour déguster cette formation de garage post punk indie pop rock (je mets tout, comme ça je suis sûr de ne pas me planter). Alors, je vous la fais courte : The Junction est donc un power trio italien - pour ceux qui n'avaient pas compris que Padoue est

en Italie - qui a sorti un premier album en 2012 (Let me out!) puis un deuxième en 2015 (Hard-core summer hits) avant de changer de bassiste en 2018 et d'enregistrer avec lui un troisième disque, Dive, dont nous allons vous toucher deux mots.

L'expérience d'une dizaine d'années du groupe ainsi que sa centaine de concerts démontrent assez vite à l'écoute qu'il touche sa bille dans son domaine. C'est propre, bien exécuté, et toutes les influences et genres cités ci-dessus sont bien digérés. Sonic Youth est celle qui nous vient à l'esprit parmi les premières, entremêlé de l'univers musical de quelques groupes de Walter Schreifels dont Quicksand et Rival Schools, avec quelques surprises (frayeurs ?) abruptes à la clé quand le refrain de «Dive» sent le pastiche d'un truc à la Sum 41. On en rigole car la quasi majorité du contenu de ce disque est franchement bon avec son lot de riffs tendus, contrebalancé par moments de ballades mélodiques à la Nada Surf première génération. Il est même possible d'entendre un soupçon d'At The Drive-In dans «Try something new». Bref, je le redis, que des bonnes choses à l'intérieur de ce Dive, se résumant à une plongée de 35 minutes dans un univers vous rappelant ce pourquoi vous aimez autant le rock dans tout ce qu'il représente, ou ce qu'il a représenté dans les 80-90's, pour être plus précis. L'histoire continue !

■ Ted





HYBRIDISM

HYBRIDISM

[Autoproduction]

Guitariste fan de matos comme de technique, Jeffrey Ricaille compose sur 8 cordes des titres enlevés qui sonnent djent et suivent des structures complexes (entre math et prog'), il est à l'initiative d'Hybridism, un projet dans lequel il entraîne un autre gratteux émérite (Alexis), un bassiste (Mulles) et un batteur (Lucas), leur premier album ne comporte pas plus de nom que de paroles, l'essentiel de leurs idées passe donc uniquement par leurs instruments même

si on peut deviner quelques tendances avec le titre des morceaux («Anomalies», Delirium») et l'artwork (une sphère d'énergie et un cadre dessiné par les mathématiques ?). Les six titres envoient un déluge de riffs et de plans aventureux mais réfléchis et particulièrement bien agencés, les cadences sont infernales, les ruptures permanentes, les deux grattes offrent une complémentarité assez jouissive entre des lignes mélodiques continues pour l'une et des accords hachés pour l'autre, basse et batterie assurent le train jouant tantôt avec l'une, tantôt avec l'autre et se permettant elles aussi quelques élans démonstratifs maîtrisés. Le son n'est pas trop grave, allégeant le côté métallique du combo et permettant quelques élévations progressives bienvenues dans des titres courts et denses. Si le métal instrumental peut être rapidement prise de tête ou tourner à l'exhibitionnisme, les Belges réussissent ici à maintenir leurs ardeurs au bénéfice des compositions et d'un ensemble plus vaste que chacun des univers des musiciens, un aboutissement alors que ce n'est que le début de leur histoire.

■ Oli





SUNFLOWERS

ENDLESS VOYAGE

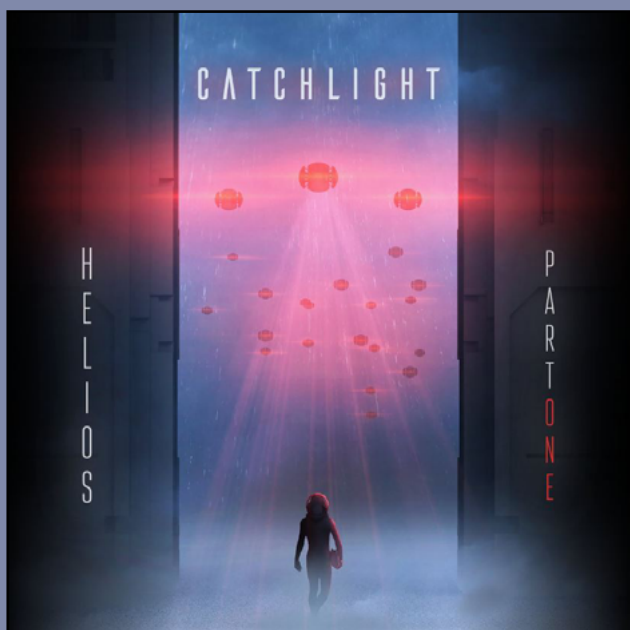
(Only Lovers Records)

Endless voyage. Un choix de titre très judicieux pour ce troisième album des Sunflowers car je ne sais pas si ce voyage va être sans fin, mais on va partir assez loin, franchir les frontières précédemment tracées par le groupe lors de ses précédentes productions. Dépassé le rock garage des dernières productions, cette fois, on pousse

la manette psyché un niveau au-dessus. Oui, le tournesol doit pouvoir se fumer, se prendre en buvard ou sous forme d'huiles essentielles car ces incartades conceptuelles qui parsèment l'album, déroutent un peu au regard du bon rock garage classique de leurs débuts. Que ce soit le titre introductif «Prologue», conclusif «Epilogue», ou d'autres «Endless voyage II», «Forest Wind», etc. l'incorporation de claviers plus ou moins simplistes mêlés à des sonorités d'ambiances insolites nous envoie dans des espaces où la technologie semble prendre le pouvoir sur l'humain. Pour ceux qui ont le vertige des incursions aériennes, il y a heureusement certains tracks comme «Dreamwaver» ou «Oscillations» qui nous rappellent aux bons souvenirs de leurs premiers LP, où le duo originel composé de Carolina Brandão (batterie) et Carlos de Jesus (guitare et chant) semble vouloir reprendre les commandes : guitare distordue, basse, batterie et chant rock'n'roll. Au final, Endless voyage étant composé de 12 titres, les plus mélancoliques sauront retrouver leurs marques et les plus ambitieux sauront peut-être s'élever avec les volutes électroniques. Mais comme l'ensemble de la galette est majoritairement composée de titres électro conceptuels, il vaut mieux avoir envie de s'envoyer en l'air. Personnellement, je suis resté sur le plancher des vaches.

■ Eric





CATCHLIGHT

HELIOS - PART ONE

[Autoproduction]

Amaryllis n'étant sorti que numériquement, on est passé à côté de ce premier album de Catchlight, combo qui explore le rock-métal progressif depuis presque 10 ans et a un goût prononcé pour la narration et la mise en image de ses idées. Ça aurait pu être un roman, ça aurait pu être une BD, ça aurait pu être un film mais

Helios - Part one est un disque. Pour autant, si tu aimes les visuels travaillés et ne veux pas te contenter du livret du digipak, va mater leur site et leurs clips où tu découvriras leur univers, quelque part entre Ghost in the Shell et Enki Bilal. Musicalement, le trio a raison de citer Tool et Porcupine Tree parmi ses influences car c'est tout à fait là qu'il faut les situer avec un chant clair très proche de celui de Steven Wilson et quelques relances guitaristiques et rythmiques qui plairont aux amateurs de la bande de MJK. Les parties sombres étant moins présentes que les passages lumineux, on tend plus vers les récents Klone avec un concept abouti dans la lignée de Teramaze. Si les références sont nombreuses, c'est que Catchlight a son style et les réduire à une simple comparaison serait forcément trompeur. Ce qui est sûr, c'est que les Grenoblois nous immergent avec talent dans leur univers et de l'extinction à la résurrection, on se fait balader parce que la maîtrise de leurs outils (instruments, voix, pinceaux...) se fait toujours au profit de l'ensemble, personne ne cherchant à prendre la lumière pour lui-même.

■ Oli





CATCHLIGHT

SEB, GUITARISTE, CHANTEUR ET GÉNÉTEUR DE CATCHLIGHT PROFITE DE QUELQUES MOMENTS PERDUS DURANT CE CONFINEMENT POUR RÉPONDRE À NOS QUELQUES QUESTIONS SUR LEUR NOUVELLE ŒUVRE (N'AYONS PAS PEUR DES MOTS) QUI TRAITE, COMME PAR HASARD... DU SUJET.

On débute cette interview avec l'actualité et le confinement, qu'est-ce que ça change dans la vie du groupe ?

Comme tout le monde, on avait des concerts de prévus, un planning pour l'année qu'on a dû revoir. On a dû annuler nos répètes, mais on va certainement en profiter pour composer la deuxième partie de Helios.

Vous composez plus ?

La plupart du temps c'est moi qui compose. Dans le cadre du confinement, il arrive que les autres m'envoient des idées de riffs ou d'ambiance et j'essaie de les assembler. Généralement je fonctionne à l'inspiration. J'essaie

d'éviter de forcer les choses. Du coup, on prend notre temps malgré le confinement.

Vous jouez avec des logiciels pour vous accompagner ?

Il se trouve qu'on travaille avec Cubase et tout un tas de plug-ins finalement assez classiques qu'on retrouve souvent. C'est vraiment bien d'avoir de bons outils, même si finalement ce qui compte c'est ce qu'on en fait.

Qu'est-ce qui te manque le plus dans les répétitions ?

Je dirais, l'énergie. Composer chez soi c'est super intéressant, voire introspectif, mais il y



a un autre degré de communication et d'empathie lors des répétitions. C'est pas du tout la même énergie, et c'est d'ailleurs encore très différent en concert.

Vous démarchez encore les salles pour plus tard ?

Bien-sûr, même si c'est moins évident de prévoir à moyen terme. Non seulement parce qu'on ne sait pas avec certitude quand les concerts pourront reprendre, mais il y a aussi de grandes chances pour que les annulations diverses influent sur le paysage musical et associatif au sortir de la crise.

Vous deviez partir jouer en Europe de l'Est, c'est reporté ?

Oui, on devait partir du 17 au 26 avril. On devait passer par la Suisse, la Bulgarie, le Kosovo. Les circonstances nous ont effectivement contraints à annuler. Actuellement, nous essayons de reporter la tournée sur le mois d'octobre, mais si certaines dates ont été confir-

mées, il y a encore pas mal d'inconnues.

Comment s'est organisée la mini tournée ?

Nous avons fait appel à Nicolas de Ziker Booking qui a fait un super boulot. Il a été à l'écoute de nos demandes et nous a fait des retours réguliers sur l'avancement des dates. On s'est aussi vu régulièrement en personne pour discuter étant donné que nous sommes Lyonnais, ça facilite les choses.

C'est l'occasion de réécouter de la musique, quels albums t'as pu ressortir ?

C'est assez éclectique. J'ai découvert Fool's Ghost, qui m'a vraiment plu et transporté. Sinon, je me suis réécouté le tout premier A Swarm Of The Sun qui reste un chef-d'œuvre absolu dans le genre. Étrangement, j'écoute moins de métal qu'avant et j'aime bien écouter du hip hop français ou étranger également comme Dope D.O.D., Aesop Rock ou Scylla par exemples.



Le vôtre est sorti en fin d'année dernière, comment a-t-il été reçu ?

Plutôt très bien. Les retours que nous avons eu ont été vraiment positifs. On avait une certaine appréhension, c'est notre deuxième album et on a fait certains choix comme celui d'inclure plus l'influence post-rock/metal dans les compos, ou de créer une ambiance répétitive et hypnotique très électro pour «Cyclops» qui se trouve être le morceau le plus long de l'album. Et au final les retours ont été plus que rassurants, voire même encourageants !

L'extinction de l'espèce humaine, c'est un thème récurrent dans la SF ou l'anticipation, l'actualité nous montre que ce n'est peut-être pas une fiction, tu es inquiet de voir votre idée de la base de votre histoire se réaliser ?

L'extinction finira bien par arriver et plus tôt qu'on ne pense. Il y a une certaine arrogance dans le fait de croire qu'on pourra y échapper. L'humanité donne l'impression de regarder la fin approcher sans vraiment réagir, mais l'environnement se charge généralement de nous rappeler à l'ordre. Là c'est un virus, une menace invisible et évidemment ça fait écho à l'histoire qu'on raconte, même si le virus en

question est d'ordre «numérique» dans notre univers. J'espère seulement qu'on réagira plus vite et qu'on sera moins arrogants que l'humanité décrite dans notre histoire, même si j'en doute.

Prog métal et SF, c'est un peu un couple stéréotypé, ça ne vous dérange pas de vous enfermer dans ce modèle ?

C'est vrai qu'on en voit beaucoup. Après, on évolue dans une branche du prog assez émotionnelle avec une grande place laissée au chant. On voit éclore un peu partout des groupes de djent au son ultra léché, numérique et froid très propice à un univers SF ou encore des groupes instrumentaux qui invitent au voyage, je pense aux excellents Hemelbestormer par exemple. Je pense que nous avons une démarche encore différente en mettant l'émotion au centre du récit. De plus, notre univers ne s'arrête pas à la musique et j'écris l'histoire sous forme de nouvelles illustrées sur le site du groupe.

Cette «part one» en appelle d'autres, est-ce que le Covid-19 va influencer l'écriture ou tout est déjà prêt ?

J'ai déjà une trame générale. Je sais où je voudrais amener mon récit. Après, écrire une histoire sur de la musique et inversement, ça ouvre des perspectives parfois inattendues et il arrive que le récit prenne un tournant assez différent de celui que j'avais prévu au départ. C'est toujours en mouvement. Pour le Covid-19, je dirais que je n'exclue rien a priori, même si j'aimerais éviter de trop en faire une source d'inspiration. Je pense surtout qu'on aura bien assez de propositions qui iront dans ce sens, une fois «sortis» de cette crise.

C'est une œuvre qui dépasse le strict cadre musical notamment par les illustrations et la narration, il y a une existence de ce travail hors de la sphère musicale ?

Comme je te le disais, j'écris l'histoire sous forme de nouvelles, qui sont consultables sur le site via une section qui lui est dédiée. J'invite tout le monde à s'y rendre. La lecture ajoute une dimension à la musique et inversement. Tout comme les illustrations. Catchlight propose un concept basé sur l'interaction entre ces 3 différents médiums.

Je fais référence à Ghost in the Shell et Enki Bilal dans l'article, ça vous va ?

Oui bien sûr. C'est même plutôt flatteur. Merci. Ce qui est assez particulier quand on évolue dans un concept narratif comme nous, c'est de voir la manière dont les gens s'approprient le récit, avec leurs références leur univers. Pour ma part, mon inspiration vient autant du cinéma que de la littérature SF. Des livres comme Dune, des films comme Gattaca ou 2001 a space odyssey, par exemples.

Le clip de «Silent ghosts» est très abouti avec des décors, un scénario, pas mal de travail en post-production, c'est rare car ça demande beaucoup d'investissements, comment vous y êtes arrivé ?

On a travaillé avec Anthony Mouchet qui avait déjà réalisé plusieurs clips pour Psygnosis, Deathwaits ou Prismeria. Nous avons eu la chance d'être entourés de personnes, d'amis qui ont accepté volontiers de s'impliquer dans ce projet. On a réussi à trouver une équipe de gens motivés et volontaires. On avait accès à certains lieux très cools vers Mâcon. Avec

Anthony on a dirigé les acteurs et on a même travaillé ensemble sur la réalisation de ce clip qui a d'ailleurs demandé beaucoup de boulot sur les effets spéciaux également. On a tellement bien aimé bosser ensemble qu'il se pourrait bien qu'on continue, pour Catchlight mais peut-être aussi sur d'autres projets.

Le premier truc que tu vas faire après le confinement ?

Comme tout le monde je pense. Prendre un grand bol d'air frais, sortir, reprendre la fréquentation des concerts là où on s'était arrêtés et espérer pouvoir reprendre la route et écumer les scènes européennes comme on voulait le faire en avril. On est très impatients !

Merci Seb et les Catchlight, merci aussi à Aurelio et Domino Media.

■ Oli





GREEN DAY

FATHER OF ALL...

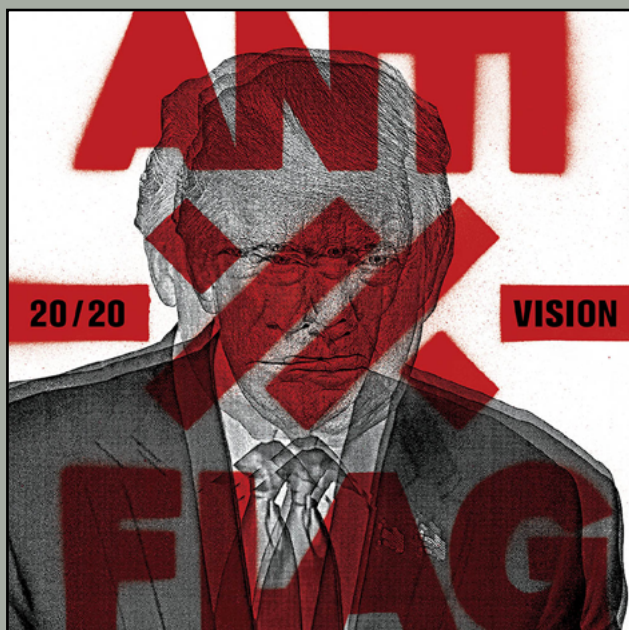
[Reprise]

Alors que la conjoncture laissait espérer un nouvel American idiot (le dernier vrai bon album de Green Day, on était en 2004 et le va-t-en-guerre W. Bush avait inspiré mon trio de punk rocker favori, en 2018, les Anglais avaient même fait remonter l'album dans les charts pour célébrer la visite de Trump... Graphiquement ce Father of all... reprend les mêmes idées graphiques mais ils y ajoutent une licorne un peu défoncée qui balance de la morve arc-en-ciel... ok. Va peut-être falloir retourner voir un psy... A part ça le groupe pose en mode retro rockabilly et clame s'être inspiré de la soul, du glam et la Motown... D'ailleurs, dès le premier single (et clip) «Father of all...», on se demandait si c'était vraiment Green Day, le titre n'apporte pas grand-chose, une mélodie

passé-partout, des riffs aussi rock que le dernier QOTSA et quelques effets qui tombent à plat. Comme première impression, on ne pouvait pas faire pire. C'est aussi le morceau qui ouvre l'opus, on passe rapidement à «Fire, ready, aim», c'est un peu plus pêchu mais le gimmick à l'arrière-plan et les chœurs sont juste imbuables... Et ils remettent ça sur le troisième titre qui a le même moule... Quant aux idées et aux combats à mener, Billy Joe semble avoir rendu les armes «I'm not a soldier. This ain't no New World Order» (sur «Junkies on a high») et préfère s'intéresser aux vrais problèmes : «I think I lost my phone» (sur «Meet me on the roof»), même avec tout le second degré qu'on peut y trouver, il n'y a rien à sauver dans les paroles, d'autant que la rythmique (et ces putains de chœurs pourris) inspirée(s) des sixties font sonner les morceaux comme des reprises à la gomme...ina. Gagnons du temps, le seul titre potable de Father of all..., c'est «Sugar youth», faut profiter car en moins de deux minutes, c'est plié. On y retrouve tout ce que j'aime, une guitare saturée, le chant typique d'Armstrong et un rythme ultra nerveux qui fait qu'on ne résiste pas à sautiller même assis dans un confortable fauteuil. Et sur ce petit morceau, il y a tout de même quelques traces de leurs influences des années 50' / 60' avec des chœurs féminins et ce qui ressemble à une sorte de clapping, comme quoi il était possible de faire un bon mélange entre leurs recettes habituelles et de nouveaux ingrédients. Quand dans le même temps (ou presque) Anti-Flag sort un 20/20 vision engagé, punk et malgré tout accessible au grand public, on se dit que Green Day a vraiment raté le coche de renouer avec sa base et de redorer son blason.

■ Oli





ANTI-FLAG

20/20 VISION

[Spinefarm Records]

Hasard du calendrier, le retour dans les bacs en mode électrique des Anti-Flag s'opère à la mi-janvier, 3 semaines avant celui de Green Day, pour un groupe qui occupe peu ou prou le même créneau, c'est pas forcément une bonne idée d'être en concurrence frontale avec un tel mastodonte... Sauf si son album est plutôt bon alors que celui des méga stars déçoit, les auteurs de chroniques vont, comme moi, s'en donner à cœur joie pour envoyer les amateurs de nu-punk racé écouter ce 20/20 vision plutôt que Father of all... Quand on cherche Anti-Flag, on les trouve, on sait à quoi s'attendre avec eux et la politique de Trump leur donne de quoi composer, leur président et sa politique tient le haut de l'affiche (il est sur l'artwork, entame l'album via un sample

de discours où il justifie la violence du «bon vieux temps» contre les opposants politiques) et donne l'occasion à Anti-Flag de dérouler la liste de toutes ses idées pour un monde bien meilleur que le présent. Des idées qui passent dans les lyrics de leur «protest songs» mais pas uniquement puisque les paroles sont agrémentées de longs textes détaillant davantage leurs pensées et de liens pour encore davantage creuser le sujet. Pas juste des paroles en l'air donc. D'ailleurs, le titre de l'opus, 20/20 vision renvoie autant à la capacité à voir clair qu'à leur vision du monde de 2020, et plus qu'un triste constat, comme d'habitude, le combo apporte les armes pour combattre. Les leurs, ce sont avant tout les petites bombes que sont leurs morceaux qui sonnent comme des tubes en puissance, à ce titre, les «It went off like a bomb», «20/20 vision» et «Don't let the bastards get you down» sont imparables. Punk Rock engagé sans chichi, ça trace et ça groove, on a fait le tour en moins de 3 minutes mais on a pris du bon temps ! Sur d'autres titres, ils s'essayent à quelques expérimentations plutôt réussies comme l'apport de l'électronique sur «The disease» ou l'acoustique sur «Un-american». C'est quand ils restent dans le trop formaté que le message passe moins, la production radiophoniquement compatible, on s'y est habitué mais les chœurs mielleux qui font rimer «nationalist» et «terrorist» ne sont pas spécialement raccord avec la rage [qui reste] sous-jacente sur «Christian nationalist». Anti-Flag a bien compris que pour toucher ses concitoyens, il ne faut pas trop les brusquer...

■ Oli





PETOSAURE

LE MUSC

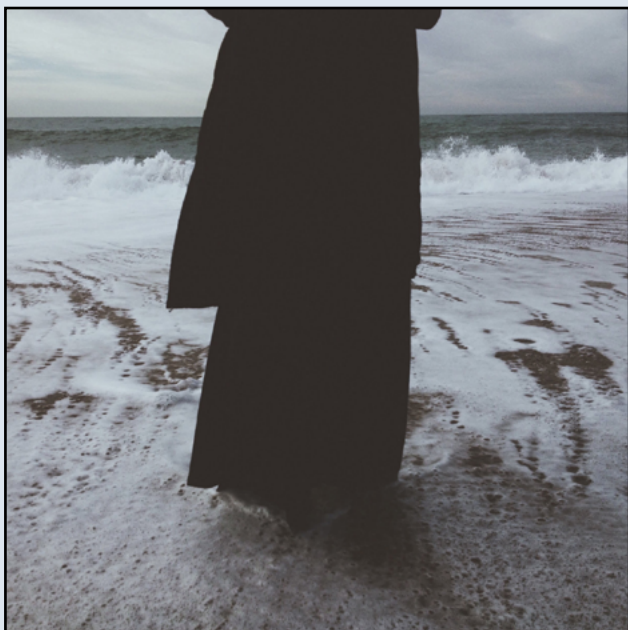
[Autoproduction]

Installez-vous, détendez-vous, imaginez que vous avez lancé la lecture d'un EP d'à peine moins de 20 minutes (une découverte, donc) d'un artiste dont le nom est celui d'un dinosaure inconnu, mais qui vous procure au minimum un rictus lorsqu'on le prononce : Petosaure. Il s'agirait apparemment d'un vrai patronyme, un ancêtre du chanteur venant d'Asie Occidentale et faisant partie de la branche familiale d'Attila, chef des Huns. Imaginez ensuite une voix rauque douce-

reuse mais néanmoins abattue, pas loin de celle d'Arthur H d'ailleurs, parfois la ressemblance en est elle-même assez incroyable. Imaginez une toile de fond : le journal intime d'un mec qui pose ses plus belles et sombres strophes (avec des titres en forme de jeux de mots à la clé, comme «Mort sûre» ou bien même dans les textes : «Je crois qu'on y est, quoi qu'on niait...» sur «Kielbassäh») pour évoquer un amour perdu pour toujours. Enfin, imaginez que ces poésies languoureuses et pleines d'amertume sont chantées et récitées sur fond de musique puisant autant dans l'électro soft et la pop romantique saupoudrée de «chanson française». Pour preuve, si le refrain de «Don Quixote» rappelle un petit moment AIR, la mélancolie de «Les catacombes», sublime morceau au passage, peut évoquer Benjamin Biolay voire même Alain Bashung (et plein d'autres !). C'est bon ? Vous imaginez bien tout cela ? Ça vous parle ? Si c'est le cas, alors jetez-vous sur Le musc, un disque à l'apparence chiatique qui progressivement, au gré des titres, se révèle être au final une belle trouvaille dotée d'émotions fortes. Le pouvoir des mots/maux sans doute...

■ Ted





DEAD HORSE ONE

THE WEST IS THE BEST

(Requiem Pour Un Twister)

Pour leur troisième album, les Dead Horse One n'ont pas réussi à choisir entre les deux techniciens du son que sont Mark Gardener (chanteur/guitariste de Ride qui a bossé sur leur inaugural *Without love we perish*) et John Loring (guitariste de Fleeting Joys qui a enregistré *Season of mist*) puisqu'ils collaborent tous avec Antoine Pinet (guitariste du combo qui, outre son travail chez H-Burns, assure aussi une partie des prises) pour mixer, produire et masteriser ce *The west is*

the best. Si tu es un peu au fait de la scène indie shoegaze, les deux noms précités doivent t'évoquer quelque chose et t'amener à penser que les Français les apprécient particulièrement. Bingo. Le groupe de Valence apprécie les ambiances, les saturations et un chant parfois fantomatique, ils sont plus proches des Américains que des Anglais de par l'utilisation des distorsions (et donc également plus inspiré par Swervedriver que par Slowdive) mais soignent tout de même les mélodies avec une voix qui réussit à être aussi nonchalante que touchante (allez, je cite My Bloody Valentine et Jessica93 et ma ligne est complète : Bingo !). Rorika (des Fleeting Joys) vient même ajouter une couche sur «Saudade». Oui, là aussi, les titres veulent dire quelque chose, sans avoir besoin de lire les textes ou de se laisser embrumer par les harmonies, tu sais qu'on est davantage sur un style dépressif qu'exubérant («Falling», «Lost», «My pain»...). Pour réussir un bon album dans un genre aussi typé, il faut se démarquer et tenir sur la longueur, les Dead Horse One s'en sortent avec les honneurs grâce à une section rythmique aux tonalités pures et propres qui savent se dissocier des guitares dont la saturation bien sale (le groupe parle même de «post grunge») n'écorche pas mes oreilles et à ce chant (oui, on y revient encore) envoûtant (qui lui aussi peut être qualifié de «post grunge» de par sa facilité à nous émouvoir tout en semblant détaché).

■ Oli





BAREFOOT IANO

KEEP IT SIMPLE

[Autroproduction]

Pour être le plus transparent possible, Keep it simple est clairement le genre de disque qui s'écoute facilement et qui procure de bonnes sensations. Pas prise de tête, mais pas dépourvu d'intérêt non plus. Le trio, emmené par sa

tête pensante Ian Giddey (aka Barefoot Iano aka membre fondateur du duo Mountain Men) qui en est à son quatrième album solo, a en effet tout pour plaire. Exécutant avec grâce et volupté douze chansons dans un registre blues folk teinté de jazz dans une atmosphère que ne renierait pas les amateurs de sons de la Nouvelle-Orléans, le groupe permet à son auditoire de voyager dans un univers généreux et délicat. Ian Giddey, connu et reconnu comme harmoniciste, assuré (au sens propre comme au sens figuré) également sur Keep it simple la guitare et le chant. Et ce disque, aux douze chansons douces et passionnantes, est une sacrée réussite. D'autant plus qu'il est facile, dans cet exercice, de s'égarer pour proposer des chansons sans goût et qui font parfois office de remplissage. Il n'en est rien avec Barefoot Iano qui a l'art de captiver les esprits et de capturer les sensations, tout ceci avec des titres simples mais parfaitement exécutés. Si bien que je n'ai pas de morceau en particulier à te conseiller, mais plutôt une écoute attentive de l'album dans son intégralité. Et je t'assure alors un vrai moment de détente pour tout oublier et se laisser guider au gré des aventures de nos trois héros. Bravo et surtout merci.

■ Gui de Champi





THE SOMNAMBULIST

HYPERMNESIAC

[Slowing Records]

L'avantage de suivre une formation musicale dès ses débuts, c'est d'avoir cette chance insoupçonnable au départ de percevoir son aura et son évolution (mutation ?) de manière plus intense qu'une personne qui la découvre tardivement sans avoir vécu ça «en direct», avec le contexte temporel qui va avec. Car nous aussi, en tant que passionnés, on grandit et évoluons en parallèle avec des formations de quelque type que ce soit. Et c'est qui est drôle en disant ça, c'est que l'on donne l'impression de parler d'un vieux groupe alors que le premier album de The Somnambulist n'a «que» dix ans. Il y a une décennie, ils débarquaient avec *Moda borderline*, huit titres qui m'avaient mis une belle baffé, une inventivité, une grâce, une élégance qu'on ne retrouvait plus systématiquement dans ce monde électrique. Une audace que le trio berlinois n'a jamais vraiment perdue, j'ai envie de dire que c'est presque une chance de les voir encore là en 2020, à sortir un quatrième album après des années de galères (financières, de label, de line-up, d'enregistrements...), à essayer tant bien que mal de continuer à faire vivre depuis la capitale allemande un mouvement artistique quasi ignoré des médias, quand beaucoup de portes se ferment et que l'époque n'est pas (toujours) propice au développement d'un bon projet musical.

Trois ans après une tentative ambitieuse et plutôt gagnante de sortir un double album nommé

Quantum porn (et ce n'était pas gagné vu son caractère panaché), The Somnambulist lâche au public son nouveau-né, *Hypermnesiatic*. Afin de maîtriser la chaîne et de ne plus avoir de mauvaises surprises, comme sur l'opus précédent (voir l'interview donnée à l'époque dans notre n°32), le trio a produit ses propres chansons en studio par le biais de son guitariste et chanteur Marco Biancardi (fondateur et seul rescapé de l'aventure, autant dire le chef d'orchestre de la bande) et de son batteur Leon Griese, crédité en tant qu'ingé-son, et qui inaugure là son premier enregistrement avec la formation. Évidemment, en plus de toucher sa bille en production, le jeu de batterie subtil et plein de finesse technique de ce dernier est remarquable en tout point. Il sert le propos de ces nouveaux titres tout en gardant globalement un style épuré qui n'étouffe pas le travail des guitares de Marco et les lignes de la basse toujours pleines de justesses de Thomas qui, depuis la sortie du disque, a été remplacé par Isabel. D'une durée avoisinant les 40 minutes, cet *Hypermnesiatic* condense la formule, à l'image de ses premiers albums, et distille un rock habité de sept atmosphères bigarrées dans lesquelles l'expressivité domine largement les débats. Ainsi, chaque morceau est une aventure sonore à vivre, une trépidation électrique, une leçon apprise, qui sait ?

D'un «Film» déployant ses ondes mélancoliques à la plage rock jazzy très étirée de «Ten thousand miles longer», en passant par l'hypnotique «Doubleflower» déployant pour l'occasion son arsenal de cuivres, ou les tourbillons de la dérangeante et électronique «At least one point at which it is unfathomable», *Hypermnesiatic* nous ballade allègrement dans le terrain de jeu trépidant des Berlinoïses ô combien jouissif. Et si Marco n'a pas perdu son âme de créateur émérite de paysages sonores, il en arrive aussi à un stade où sa voix n'a jamais été aussi bien maîtrisée. Et si ce nouvel album n'était au final que la plus belle des synthèses de tout ce que The Somnambulist a pu faire durant sa décennie ?

■ Ted



THE SOMNAMBULIST

AUTEUR D'HYPERMNESIAC, UN QUATRIÈME DISQUE D'UNE FINESSE ET D'UNE QUALITÉ... ALLEMANDE, LE TRIO THE SOMNAMBULIST SE LIVRE PAR LE BIAIS DE MARCO ET LEON SUR TOUT UN TAS DE SUJETS LIÉ À L'ALBUM, AVEC UNE PROFONDE SINCÉRITÉ. EN ESPÉRANT QUE CETTE INTERVIEW TE DONNE ENVIE DE DÉCOUVRIR CET EXCELLENT DISQUE QUI RÉSUME BIEN SES 10 ANS D'EXISTENCE.

Salut les gars, première question, est-ce que vous considérez votre dernier album *Hypermnésiac* comme le début ou la fin d'un cycle ?

Leon (batterie) : Je dirais les deux en même temps, dans le sens où c'est très probablement le dernier album enregistré avec Thomas et le premier dans lequel je suis impliqué. D'ailleurs, j'ai déjà hâte de bosser sur le suivant.

Marco (guitare-chant) : J'ai le sentiment que *Quantum porn* représentait définitivement la fin de quelque chose. Ça m'a pris un certain moment après sa sortie pour le réaliser complètement mais il était très clair, dès l'instant que nous avons commencé à écrire les nouveaux titres d'*Hypermnésiac*, que *The Somnambulist* s'est débarrassé de certaines obsessions récurrentes présentes dans les premiers disques et qu'on pouvait désormais s'atteler à explorer de nouvelles planètes.

Si je vous ai posé cette question, c'est parce que j'ai l'impression que ce nouvel album combine un peu tout ce que le groupe a fait durant son aventure. Ai-je tort ?

Marco : Non, je pense que tu as raison, mais ce n'est pas un choix totalement conscient. Il y a en effet sur le nouvel album certains passages déjà défrichés sur *Moda borderline*, encore plus sur *Sophie Verloren*, dans lesquels tu peux ressentir de manière assez profonde le penchant jazz du groupe et une certaine idée de la beauté. *Quantum porn* n'était probablement pas prédestiné à représenter cette beauté, cette élégance. Pour ainsi dire, c'était plus un sévère problème à résoudre qui nous a dépassé à l'époque.

Marco, tu m'avais dit il y a deux ans que cet album incorporerait sans doute des éléments influencés par des choses qui ne sonnent pas «rock» comme le dubstep, le hip-hop, ou la new wave. En fait, on se rend compte qu'il n'en est rien de tout ça, à part peut-être «At least one point at which it is unfathomable». Est-ce que tu as changé d'avis ? Ou as-tu jeté beaucoup d'idées à la poubelle ?

Marco : On a toujours jeté une tonne d'idées à la poubelle, c'est une chose totalement naturelle et habituelle pour un groupe. Nous surproduisons et avant d'enregistrer, on vire ce

qu'on pense être inutile ou juste pas assez bon pour en faire un disque qui, au passage, ne doit mériter aucun temps d'arrêt. Il faut qu'on en soit fier.

Leon : En réalité, «Film» et «Tom's still waiting» sont très inspirés par le plaisir que j'ai à jouer certains grooves que je considère comme étant hip-hop. Ce n'est sûrement pas évident au départ car, selon moi, tout commence par une vibration et une touche.

Marco : De toute façon, à la fin du processus, cela ne pouvait pas ressembler à du hip-hop. Quelquefois, la composition ressemble à un grand mixeur dans lequel tu intègres tous les genres de musique, puis tu réarranges les molécules et tu vois tout ça se transformer en quelque chose de complètement différent et d'inattendu.

Leon : Tu as aussi «No sleep until heaven» qui est inspiré par certaines sonorités que le groupe n'avait même pas considérées ou envisagées à utiliser avant la sortie d'*Hypermnésiac*.

Marco : ...et des éclats de dub-step sont sortis du chapeau magique ! Cette chanson là a été souillée par un chaos de probabilités pendant qu'on la bossait.

Est-ce que le processus de création d'*Hypermnésiac* a été identique à celui de *Quantum porn*, c'est-à-dire compiler une multitude d'idées provenant de jams et ne garder que l'essentiel ?

Leon : Ouais, le jam représente une grosse partie du processus de création de cet album. En gros, ça va de délires crus à la mise en forme de certaines idées qui vont faire naître progressivement une chanson, jusqu'à ce qu'on la condense et qu'on fasse en sorte que tous les éléments tombent à la bonne place.

Marco : En effet, tout comme *Quantum porn*, *Hypermnésiac* a été construit à partir de jams. Mais il contient également des esquisses qui avaient été faites unplugged à l'époque pour *Sophie Verloren* et quelques arrangements écrits sur papier pour *Moda Boderline*, ce qui me fait repenser d'ailleurs à ta question précédente sur le fait de savoir si ce nouvel album est un condensé ou non de tous les précédents albums du groupe.

Au final, qui apporte le plus d'idées ? Comment les chansons prennent forme chez The Somnambulist ?

Leon : Selon moi le processus de création est assuré de façon collective. Nous composons ensemble à travers des jams puis nous discutons de la forme que doivent prendre nos idées pour faire naître des morceaux. Bien sûr, les mélodies vocales et les textes sont au centre de presque toutes les chansons, et tout doit être assez flexible pour que tous les éléments puissent prendre corps de la meilleure des manières.

Marco : Une chanson peut passer par plusieurs stades de composition, ça va du tout premier riff jusqu'à ce qu'elle soit prête à être jouée en direct et enregistrée. À chaque étape, et de façon très aléatoire, il peut y avoir plusieurs degrés de contribution de l'un d'entre nous. Difficile de dire «Qui a fait quoi ? Quand ?» mais par exemple, je peux tout à fait écrire une chanson autour d'un riff qui n'est pas de moi. De la même manière que si j'ai besoin d'une structure rythmique ou autre pour travailler la voix, j'écris une partition pour les gars qui est basée sur ce qu'ils ont fait pendant un jam. Parfois, on a même le sentiment que les idées ne viennent pas de nous trois, comme cette fois où on avait une chanson à moitié finie sur laquelle on restait coincés depuis un bail sans inspiration aucune, et qui se retrouve finalement débloquée par un heureux accident durant une répétition ou à cause d'un rêve.

Est-ce qu'Hypermnésiac n'est-il finalement pas l'anti-Quantum porn par excellence ?

Marco : Oui, en quelque sorte. Comme je le disais auparavant, Quantum porn a été une expérience unique et extrême. Avec Hypermnésiac, nous nous sommes amusés à aller dans une direction qui allait à l'encontre de ça justement. Au lieu d'être long, on l'a fait court, au lieu d'être dense, on l'a fait plus minimaliste, etc... tout en se concentrant sur le fait d'atteindre un état d'empathie avec les auditeurs, plutôt que de se dire que l'écoute de l'album sera un problème à régler pour eux. En ce sens, j'espère maintenant que ces deux disques pourront être considérés comme complémentaires l'un de l'autre. C'est quelque chose que nous avons par exemple essayé de représenter

en liant les deux œuvres par les titres «A thousand miles long suicide note» (sur Quantum porn) and «Ten thousand miles longer» (sur Hypermnésiac)

Est-ce c'est parce que vous êtes hypermnésiques que vous avez intitulé le disque ainsi ?

Marco : Non, tout autant qu'aucun de nous n'est somnambule. Ce que je peux te dire, c'est que la condition d'une personne atteinte d'hypermnésie est une métaphore de différentes idées à la fois, liées les unes aux autres dans un contexte dystopique, afin de lui donner une certaine saveur futuriste. En nommant l'album ainsi, c'était une manière de parler en grande partie de la lutte de l'humain pour avancer de manière générale, quel que soit le point de départ. Ça peut être des moments où les souvenirs nous submergent, ou bien lorsque nous essayons de les garder en vie lorsque le temps s'efface. Les souvenirs représentent tout ce que nous pensons être, et vice-versa. C'était aussi une manière d'évoquer le fait que notre mode de vie actuel n'est pas durable, que notre passé est enregistré quotidiennement et de façon répétée par le biais d'appareils électroniques, parler de la nature incorporelle des interactions à distance... Bref, de dire qu'avancer en tant qu'humains sur cette planète, c'est une vraie lutte. Aujourd'hui, plus d'un an après l'enregistrement et plus d'un mois après la sortie d'Hypermnésiac, je suis étrangement mal à l'aise quand je parle de ces sujets là depuis mon appartement en plein confinement, c'est comme si la métaphore avait atteint des proportions bien trop grandes.

Votre line-up change souvent. Thomas est parti juste après avoir enregistré le disque, ça ne l'intéressait plus de défendre le disque ?

Marco : Ça fait déjà un an qu'on a terminé l'enregistrement et la réalisation du disque, et entre temps, Thomas a décidé de réduire son activité liée aux concerts pour se concentrer sur ses nouvelles études en musique classique. Du coup, comme il ne pouvait assurer la tournée d'Hypermnésiac, il est parti et a laissé sa place à Isabel. Nous sommes super contents avec Leon de l'avoir accueillie dans le groupe, car non seulement elle apporte un jeu et un son de basse propre à elle dans l'alchimie de

The Somnambulist, mais elle contribue aussi grandement au fait que le groupe retrouve les planches pour défendre le disque. Je profite de cette question pour te dire que The Somnambulist a toujours été une formation dans laquelle chacun peut se sentir libre de participer autant et aussi longtemps qu'il le souhaite. Leon : Je comprends personnellement la décision de Thomas comme une envie profonde d'explorer sa musicalité à travers son jeu de contrebasse à un niveau qui peut le satisfaire. C'est comme toutes ces chansons d'amour stupides : il devait juste être libre.

Est-ce que le fait de changer de musiciens retarde les projets de The Somnambulist ?

Marco : Non, pas vraiment. C'est un privilège d'avoir eu tant de musiciens incroyables apportant leur contribution à ce projet, et de voir l'intérêt qu'il peut susciter aux nouveaux collaborateurs. Tu sais, dans notre cas, ce n'est pas l'argent qui les attire ! En revanche, artistiquement parlant, c'est beaucoup de plaisir en retour quand un musicien intègre The Somnambulist, un groupe avec une grande ouver-

ture d'esprit.

Leon : J'ai l'impression que le changement d'un musicien dans un groupe semble plus dérangeant vu de l'extérieur que de l'intérieur. Bien évidemment, dans ces moments-là, nous devons nous adapter à la situation, mais ce sont des choses que les musiciens vivent assez souvent au final, c'est tout à fait naturel.

J'ai l'impression que vous ne tournez pas beaucoup. J'imagine que c'est un élément préjudiciable au groupe de ne pas faire au minimum une centaine de dates par sortie d'album.

Marco : On a dû faire environ une vingtaine de concerts après la sortie de Quantum porn entre 2017 et 2018. En 2019, on n'a même pas fait un seul concert, et très clairement je ne peux que te rejoindre sur le fait que c'est préjudiciable. Mais je ne sais pas vraiment comment répondre à cela. La question est plutôt à poser à la centaine d'organisations et aux salles de concerts confondues que nous avons essayé de contacter ces dernières années. Tu sais, on a fait autant de concerts que de personnes qui





ont bien voulu nous accueillir jusqu'à présent, et ce sont souvent des contacts personnels. Malheureusement, un projet comme le nôtre prend un temps fou en tant que musicien pour écrire, répéter, produire, enregistrer, sortir un disque, s'occuper de la promo, gérer la diffusion, bref, de maîtriser seuls toute cette chaîne de la manière dont nous le souhaitons. Si tu rajoutes à tout ça le temps en plus pour gérer notre survie quotidienne, je peux t'assurer qu'il nous reste plus grand-chose pour s'occuper d'élargir notre réseau et améliorer notre capacité à se faire programmer régulièrement dans des salles.

Leon : C'est sûr que si nous ne voulions pas autant nous casser le cul à rechercher à faire des shows, nous ne jouerions aucun concert. Sauf que là, ce n'est pas le cas, c'est évident qu'on rêverait de jouer beaucoup plus souvent. Nous n'avons absolument aucune prétention élevée en termes de cachet et de conditions sur le type de concert ou de salles. Nous bottons toujours autant de culs sur scène peu importe l'endroit et les conditions.

Marco : C'est vraiment con parce qu'on est vraiment avant tout un groupe live. Nous faisons des disques pour les jouer sur scène, et pas l'inverse.

Leon : On est confiants sur ce qu'on fait, sur notre propre style, malgré le fait que les gens

ont du mal à nous placer dans des cases, dans des catégories fermées, comme le font généralement les personnes qui travaillent dans le monde de la musique et du spectacle. Je constate simplement que je ne vois pas beaucoup de capacité de pure imagination dans ce milieu-là.

La fin de «Doubleflower» avec le sax en délire me fait penser au dernier album de Bowie. Est-ce que vous avez aimé Blackstar et la carrière de l'artiste en général ?

Leon : Oh oui ! David Bowie est un performeur et musicien très inspirant.

Marco : Il a été et reste toujours une influence majeure de The Somnambulist. Toute sa carrière est une mine d'or de suggestions, et pour moi, Blackstar fait en effet partie de ses travaux majeurs parmi les plus influents avec 1. Outside et les albums qui ont constitué ce qu'on a appelé sa trilogie berlinoise à savoir Low, Heroes et Lodger.

Je crois que je n'ai plus entendu de piano chez The Somnambulist depuis cette très belle chanson qu'est «Monday morning carnage» (sur Sophia Verloren). C'est un instrument dont le son vous manquait beaucoup ?

Leon : À titre personnel, le son du piano et ses possibilités sont toujours restés ancrés en



moi depuis que je joue de la musique. C'est un instrument qui m'est tout à fait familier et naturel quand je suis en phase de création musicale. Mais dans ce cas précis, avec The Somnambulist, nous avons décelé un son de piano provenant d'un arpège de guitare de Marco, donc peut-être que cette sonorité manquait beaucoup plus à lui qu'à moi.

Marco : C'est vrai qu'il n'y avait plus de piano depuis cette vieille chanson... c'est une question intéressante. Il faut signaler que le piano n'est pas un instrument qui fait partie de notre line-up habituel, et pourtant il a joué un rôle essentiel sur certains titres du groupe. Le fait de ne pas avoir plus de trois personnes sur scène ne veut pas dire que nous sommes incapables de dépasser l'éventail de ce que la guitare, la basse et la batterie peuvent réaliser. D'ailleurs, on ne se gêne pas sur scène pour activer des samples pré-enregistrés à partir de nos pédaliers pour faire jouer les instruments qui ne rentrent pas dans la voiture, que ça soit un piano, des cuivres, des synthés ou même des musiciens.

Marco, est-ce que tu as déjà envisagé de créer un projet solo sous ton propre nom (ou pas) ?

Marco : Je me sens toujours plus à l'aise de voir mon propre nom associé à une personne réelle, en l'occurrence moi seul, qu'à un pro-

jet à plusieurs où on jouerait justement sous mon nom. Ça m'arrive parfois d'écrire pour le théâtre et de jouer seul et sous mon propre nom des chansons de The Somnambulist, je trouve ça personnellement déroutant.

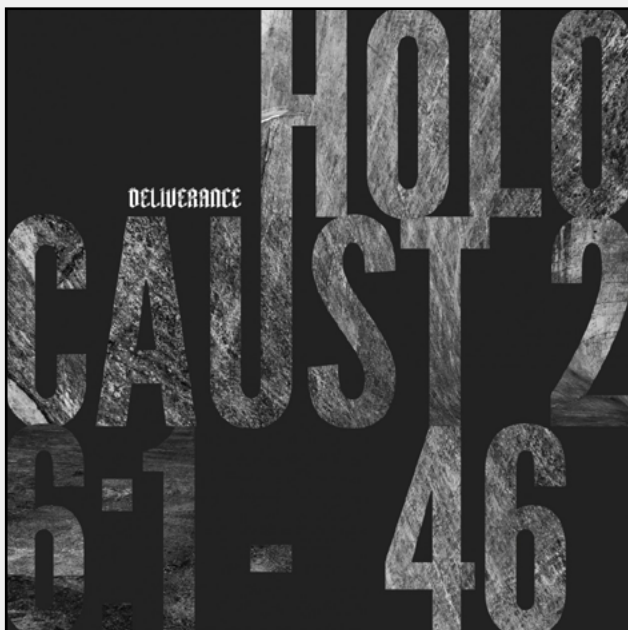
Pour terminer, quelles sont les prochaines échéances de The Somnambulist ?

Marco : Maintenant, la priorité pour tous est de rester vivant et concentré sur ce qu'il se passe actuellement, trouver des ressources pour continuer à essayer de vivre normalement pendant le confinement. Je vais passer autant de temps que possible à écrire de nouveaux morceaux. Les prochaines échéances sont la publication très prochaine d'un nouveau clip d'un morceau issu de *Hypermnésiac* et un concert prévu le 18 juin à Berlin avec The Proper Ornaments dans une salle qui s'appelle «Marie Antoinette».

Merci à Marco & Léon.

■ Ted

Photos : Arne Fleischmann



DELIVERANCE

HOLOCAUST 26:1-46

(Deadlight Entertainment)

Deliverance est repassé à quatre pour nous livrer un psaume sacrificiel encore plus sombre que leur précédent opus, si les références religieuses sont toujours présentes, la noirceur occupe désormais toute l'image et le titre renvoie dans l'inconscient collectif plus à un génocide qu'un rituel et la numérotation amène à un chapitre du Lévitique sur les malédictions. Tout un programme qui en plus s'inscrit dans le passage de vie à trépas de Deadlight Entertain-

ment, la danse provoquée par Deliverance est donc plutôt macabre... Et si les religions sont au centre des débats, la musique n'en est toujours pas très catholique avec un chant venu du black metal et des parties instrumentales qui donnent dans le sludge ou le post-hardcore, le pape ne va certainement pas encourager les réflexions théologiques avec cet opus. Pourtant un petit «God in furs» permet de lancer sa journée sur un bon rythme, avec une grosse dynamique et un clin d'œil à Gojira quand le chant s'éclaircit et passe à l'arrière-plan derrière un filtre. La deuxième partie du morceau est bien plus déliée et on se demande pourquoi le titre n'a pas été scindé en deux, on peut se poser la question plusieurs fois car les plages sont assez longues (rien en dessous de 7 minutes) et changent parfois d'orientation en cours de route («Makbe-nach»). A l'inverse, on pourrait aussi imaginer le combo ne créer qu'une seule piste tant les compositions s'enchaînent avec fluidité, la granulosité du son et le chant de Pierre assurant une liaison évidente entre tous. Et c'est quand ils ont tendance tous à se calmer et à laisser poindre quelques sons clairs que j'apprécie encore plus leurs contre-pieds au black, «Holocaust for the oblate» (les oblats sont ceux qui donnent tout à une congrégation et la servent sans officiellement rentrer dans les ordres), c'est d'ailleurs pour cela qu'Holocaust 26:1-46 est le meilleur album de black metal de l'année, n'en déplaise aux puristes...

■ Oli





DELTA TEA

THE CHESSBOARD

(Autoproduction)

Pour savoir jouer au jeu de dames, il n'y a pas trop de règles à connaître vu que tous les pions se déplacent de la même façon. Pour le jeu d'échecs, c'est un peu plus complexe. Entre les pions, les cavaliers, les fous, et j'en passe, qui ont chacun leur mode de déplacement, il s'agit de faire converger vers un seul objectif, la victoire, un groupe d'individualités aux capacités différentes. En aucun cas il s'agit de les faire marcher au pas, de les intégrer de force ou les avilir. Non, il s'agit de combiner et coordonner les atouts de chacun pour renforcer la force et l'unité du groupe. Est-ce dans cette optique que les 4 membres de Delta Tea ont intitulé leur premier EP *The chessboard* ?

A priori non. D'abord parce que le quatuor francilien étant composé d'une guitare (Clovis Gehin), d'une basse (Oscar Decamps), de claviers (Antoine Gehin) et d'une batterie (Kilian Beyly), cet assemblage n'a rien d'une incongruité pour toute formation désireuse de tâter de la musique contemporaine. Ensuite parce que le dossier de presse indique que l'histoire de *The chessboard* retrace la quête d'un groupe d'individu bloqué dans une réalité parallèle, revenant sur terre afin de retrouver les traces du berceau de l'humanité. C'est certes une autre forme d'interprétation, mais s'agissant d'un album entièrement instrumental, les interprétations peuvent être laissées à la liberté de chacun. Comme celle d'une « musique épique digne d'une BO de space

opéra rock « comme le définit le groupe qui est effectivement une version plausible. Mais quel que soit le script, la bande originale qui l'accompagne l'est sacrément, originale.

Structurellement composé comme du jazz, avec des titres qui s'allongent entre 6 et 9 minutes, où une guitare parfois métal prog converse avec des claviers aux sonorités multiples, où la batterie explore elle aussi quelques diversions personnelles rythmiques et techniques, où des voix lyriques s'élèvent, on craint le choc des styles et l'éparpillement disgracieux musical. Eh bien pas du tout. Le talent du quatuor est de savoir étirer un thème qui semble improvisé, volatil, insaisissable, tout en restant cohérent, mélodique, hautement technique. En conclusion, en hommage à Lewis Carroll cité dans le livret de *The chessboard* («On ne peut parler du temps comme d'une chose qu'on perd ou qu'on gagne. Le Temps ne veut plus rien faire de ce qu'on lui demande. Alors désormais, il est toujours l'heure du thé»), essayons-nous à un syllogisme cher à ce fantasque auteur en guise de conclusion : Il y a du jazz chez Delta Tea, il y a du métal progressif chez Delta Tea, le premier EP entre jazz et métal progressif de Delta Tea est une réussite. Alors ce n'est pas un syllogisme, mais c'est ma conclusion.

■ Eric



BERNARD MINET METAL BAND

BERNARD MINET METAL BAND
(Universal)

La plupart des génériques des dessins animés cultes des années 80 sont signés Bernard Minet, un mec qui se retrouve «au chômage» en 97 avec la fin du «Club Dorothée». Le gars vivote entre apparitions dans des conventions de nostalgiques et des boîtes de nuit de campagne, sort best of et biographie (sic) et tente un retour à la chanson avec des titres personnels en février 2017. Un fiasco puisque son titre phare «Hommage au Club Dorothée» fait moins de 40 000 vues en 3 ans et les génériques réenregistrés en version jazz, pour faire parler du truc, restent

des raretés (pas de trace sur Youtube). Pendant ce temps-là, Corbier enchaîne les albums et les concerts dans le milieu du rock et Henri Dès fait chavirer le Motocultor, il n'en fallait pas plus pour qu'une lumière d'Universal lui propose de revisiter ses tubes version métal. Le groupe Heart Attack met de côté son thrash groovy pour servir de backing band au Minet pour ce qui devient le Bernard Minet Metal Band.

Je ne sais pas qui a choisi l'artwork de la pochette, mais si ce sont les mecs d'Universal, je ne suis pas certain qu'ils sachent que ça ressemble pas mal à celle de Ride the lightning... Très peu d'intérêt graphique mais c'est à peu près du niveau du reste car l'ensemble n'est pas franchement métal, c'est joué plus vite, les guitares sont saturées mais Nanard n'a rien changé de son chant (ou presque), ça reste trop fidèle aux originales pour ressembler à du métal, la reprise de «La merguez partie» atteignant des sommets de nullité absolue. Pourtant certaines daubes intersidérales peuvent devenir jouissives si on les passe au filtre de la saturation et de la double pédale, Ultra Vomit nous le prouve assez régulièrement. Là, faute d'implication et de vrai projet, on se fait vite chier, peut-être que sur 45 minutes de concert, on prendra du plaisir à chanter «Les chevaliers du zodiaque», «Biomane», «Goldorak», «Dragon Ball et Dragon Ball Z», «Olive et Tom», «Denver le dernier dinosaure» (la version de départ n'était-elle pas plus rock ?), «Jeanne et Serge», «Ken le survivant» mais sur disque, ça ne tient vraiment pas la distance.

■ Oli





VIKTOR AND THE HATERS

BLACKOUT (I)

(Vlad / Foudrage / L'Autre Distribution)

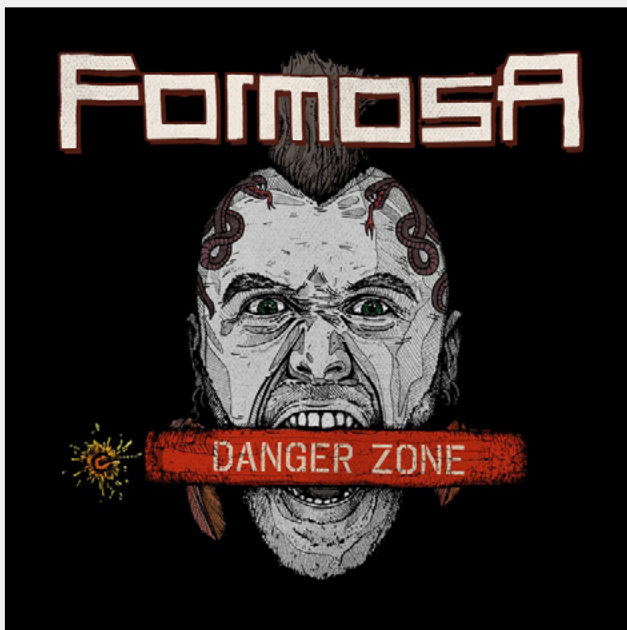
Cela faisait un certain temps que le hip-hop n'était pas revenu sur nos pages. Non pas que nous soyons réfractaires ou allergiques (voir les archives du site aux grandes oreilles pour s'en convaincre), cela s'explique par le fait que nous recevons rarement de disques de hip-hop mais aussi et surtout que le style, l'art du hip-hop dans son ensemble, n'évolue guère à notre sens - sans même aborder le fléau du plagiat - au point de ne plus trop attirer notre attention sur lui. Ce genre se «variétise» de plus en plus, et les seuls qui ont encore un peu une âme d'artiste (et ils sont sûrement nombreux, c'est ça le comble) sont étouffés médiatiquement par la fange et n'ont pas les moyens financiers de faire beaucoup parler d'eux sauf à coups de buzz divers sur les réseaux sociaux ou ailleurs (et c'est pareil pour tous les genres, dont le rock). Et le pire, c'est que c'est globalisé !

Ceci étant dit, nous est arrivé sur le bureau le premier album de Viktor And The Haters, Blackout (I). Viktor n'est pas tout à fait un inconnu chez nous car il s'agit de Viktor Coup ?K, ex-membre de Kalash (le groupe, pas le rappeur), dont son *Montre moi ta langue* avait été chroniqué chez nous il y a 5 ans déjà. Un type au flow d'acier, qui a la particularité de s'entourer de gens qu'on aime beaucoup. Ça aide à apprécier sa musique en vérité. Cette fois-ci, Viktor est accompagné

des Haters, un gang mené par Cyrille Sudraud, guitariste des Hushpuppies, et Maître Madj, producteur de l'un des plus emblématiques groupes français de hip-hop, Assassin, et qui comporte tout un ensemble de zikos plus ou moins connus dans la sphère indépendante tels qu'Étienne Nicolas de Cheveu, Yan Péchin (Bashung, Miossec, Brigitte Fontaine) ou encore le beatmaker explorateur Stekri, collaborateur de la troupe et du label Dizordr.

Blackout (I) est un recueil de dix œuvres hétéroclites d'obédience electro-hip-hop qui n'hésite pas, par exemple, à utiliser les guitares pour mettre du piment sur les textes sans retenue de Viktor. Carrément punk dans l'esprit, ce disque déménage et dérange de par ses basses foudroyantes (l'excellente «Collision»), ses frappes chirurgicales en guise de rythmiques («Bitch»), ses gimmicks rock minimalistes mais foutrement efficaces («Une vie de loup»), ses ambiances obscures («Blackout») ou convulsives («Vive le fuck !!!»). Une somme d'émois sonores au sein de laquelle Viktor livre de façon explosive ses quatre vérités où «Passion, rage, dégoût du monde, amour d'humains» («N'être qu'une main») ne sont qu'un aperçu du leitmotiv du bonhomme.

■ Ted



FORMOSA

DANGER ZONE

[Metalville]

Danger zone, troisième album du trio allemand Formosa, est ce qu'on pourrait appeler un disque «easy listening». Pas au sens du style musical, mais plutôt au sens littéral du terme : un disque facile à écouter. Et qui va te faire sévèrement remuer le popotin, tout en voyageant à l'œil dans une machine à remonter le temps, direction le Sunstrip de LA en 1982. Tu vois donc à peu près où je veux en venir. Et si au bout de ces premières phrases, tu n'as toujours pas déserté cet article, c'est que : soit tu aimes mon style d'écriture, soit tu aimes le glam rock (car c'est de cela

qu'il s'agit). Peut-être même les deux. Dans tous les cas, bienvenue dans l'univers de Formosa !

Pourtant, à l'écoute de «Dynamite», premier morceau de l'album, pas de quoi s'emballer. Car, à part la ressemblance frappante de la voix de Nik Bird (!) avec celle de Vince Neil et les guitares mélodiques faisant penser à Iron Maiden, pas de quoi sauter au plafond. Mais le disque décolle avec «Masquerade», deuxième plage fortement inspirée de Mötley Crüe. Une inspiration constante tout au long des 36 minutes de Danger zone. Mais pas que. Car le rock dans son état brut est une source d'inspiration du trio allemand (l'ombre d'AC/DC plane, par exemple, sur «Rakja fever» et «We got out tonight»).

Moins heavy et plus bluesy que son inspiration américaine, le rock de Formosa est simple et efficace, aussi bien dans la structure des morceaux que dans leur exécution. Si on fait abstraction de la mielleuse ballade «Manic lover», rien n'est à jeter dans ce disque qui sent bon les amplis à burne et les bons clichés des 80's. Chaque musicien joue son rôle sans trop en faire (à part le chant, bien entendu !) et ainsi servir de la meilleure des manières l'entité Formosa. Pas de surprise donc, et même si on pourrait reprocher une production un peu trop propre pour faire décoller les morceaux les plus énergiques, quoi de plus agréable que d'activer le pilotage automatique et de passer un bon moment ?

■ Gui de Champi





OTOBOKE BEAVER

ITEKOMA HITS

(Damnably)

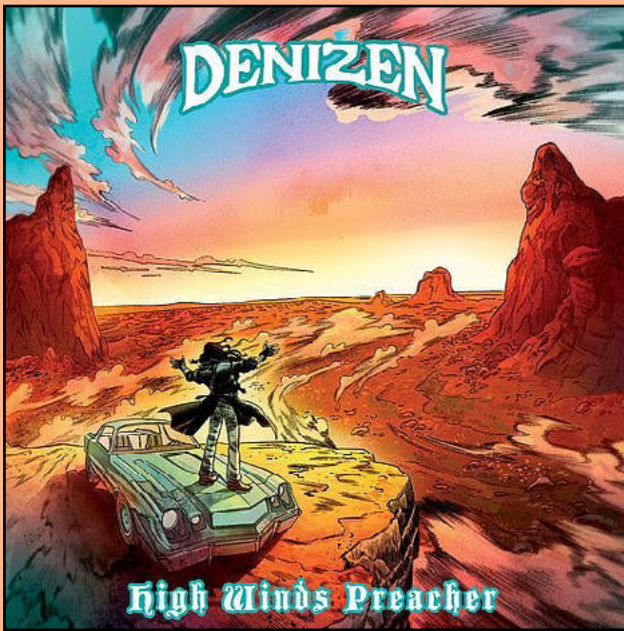
Sorti en avril 2019, Itekoma hits n'est plus une nouveauté mais omettre d'en parler dans notre magazine aurait été une bien belle erreur. D'un article dans New Noise en novembre 2019 jusqu'à deux de leurs concerts début 2020 : 3 mois auront suffi pour faire d'Otokoke Beaver un coup de cœur majeur. Derrière des habits de scène et une esthétique pouvant présager un univers à la J-Pop, la proposition du quatuor de Kyoto détone et parcourt des horizons musicaux aux antipodes des musiques populaires. Tout au long de ses 14 titres issus en partie de sorties EP/single antérieures, Itekoma hits affiche ses penchants rock, post punk, garage mélodiques et dansants («Datsu. Hikage no onna», «S'il vous plaît», «Bakuro book») ainsi que son attrait pour des horizons punk noise furieux («Aki-mahenka», «What do you mean you have to talk to me at this late date ?», «Anata watashi daita ato yome no meshi»). Tout cela ne manque jamais de groove notamment quand les lignes de basse mènent la danse («Introduce me to your family», «Bad luck», «Don't light my fire»). Car même dans ses séquences les plus surexcitées, Otokoke Beaver est en permanence porté par une section rythmique diablement efficace. Impossible de ne pas évoquer la bassiste Hiro-Chan dont la précision sur des tempos souvent soutenus est sans faille : une partition exécutée en concert avec une aisance saisissante.

Les transitions sont brutales et chirurgicales,

les variations permanentes. On ne laisse rien digérer sur l'instant car tout s'enchaîne très vite. Cela garde l'auditoire en alerte voire submergé par la multiplicité des aspects d'Otokoke Beaver à encaisser d'une traite. L'effet sans doute recherché est atteint : on a de suite envie de réécouter, de comprendre ce que l'on vient de recevoir en pleine face, jusqu'à en finir par répéter les paroles phonétiquement (à la Mike Brant !). Ces dernières contribuent grandement à l'impact laissé par les compositions. Les textes sont en effet virulents et délivrés avec brio par la folie furieuse de la chanteuse Accorinrin, épaulée au micro par l'intégralité du groupe donnant parfois lieu à des chœurs jousifs. Le martèlement inlassable des textes sert assurément l'aspect accrocheur de l'ensemble, le tout en japonais parsemé d'anglais certes approximatif mais dont le charme opère. «Ikezu» vient, en 18 secondes seulement, conclure une mini tornade de 26 minutes au ton décalé assumé mais toujours débordant d'une rage issue notamment des déceptions relationnelles d'Accorinrin (quelques titres à l'intitulé explicite : «L'amour est court», «Après m'avoir fait l'amour, tu manges le repas préparé par ta femme»). Thématiquement, Otokoke Beaver se tient à contre-courant de certains pans de la société japonaise en visant des sujets relatifs aux pressions sociétales et familiales tels que la surcharge de travail ou la maternité.

Sorti sur le label indé londonien Damnably, qui semble s'être fait une spécialité des groupes asiatiques (Shonen Knife et les Coréens de Say Sue Me pour ne citer qu'eux), Itekoma hits est une petite pépite dans son genre qui ne peut pas laisser indifférent. Pour les adeptes, cet album provoquera sourire et bonne humeur instantanés. Quant à ceux qui ne parviennent pas à s'immerger dans leur univers coloré et déjanté, alors les prestations sur scène remarquées des nippones pourraient leur faire changer d'avis.

■ Koudzy



DENIZEN

HIGH WINDS PREACHER

(Argonauts records)

Sur le très beau digipak de High winds preacher (qui s'ouvre pour faire apparaître une planche de BD de Brice Cossu) se présente donc le Prêtre des grands vents, debout sur un gros coupé sport, face au désert des Mojaves. On peut imaginer la puissance de la mécanique, celle des éléments et de ce prêtre faiseur de tornade. La musique de Denizen se retrouve dans cette image. La partie instrumentale envoie du stoner rock bien puis-

sant, comme le potentiel des 8 cylindres d'une Chevrolet. De gros riffs, une grosse basse, une grosse batterie, respectivement, Yann Chinette, Colin Trognée et Andreas Goumy. Du stoner pas révolutionnaire, mais qui envoie les chevaux dans les lignes droites, sans sortie de route ni gymkhana improbable. C'est plus étonnant sur la partie vocale avec un chant plus heavy, à l'ancienne, comme si Fabien Aletto au micro, se positionnait en retrait des instruments. Moins agressif, presque dans l'accompagnement, tel le personnage positionné face au désert, il tente d'emmener le côté sauvage de ses acolytes vers des sphères plus aériennes, ou psychédélices. Autant «Punch out», «Tomahawk» ou le titre introductif «Shadow dancer» envoient du gros riff fuzzé, autant «The beast» ou «Ears wide opened» nous enlèvent du macadam brûlant pour une envolée dans les bourrasques chaudes et ascensionnelles. Un troisième LP pour un quatuor montpelliérain qui a déjà pas mal roulé, puisque son périple débute en 2004, et qui sait parfaitement nous offrir 10 tracks chauds et puissants. Allez zou, en route !

■ Eric

Photo : Mathias No





LETHVM

ACEDIA

[I For Us Records]

C'est l'acédie, terme oublié qui donne son nom au deuxième album de Lethvm, les linguistes (à qui je fais une confiance aveugle) ont du mal à donner une définition du terme qui a évolué avec les temps et les graphies, le «manque de soin» originel est devenu «un état d'abandon malheureux et angoissé» qui faisait parti des 8 péchés, il a été transformé en «tristesse», en «mélancolie» et peut s'apparenter au «spleen» et a dispa-

ru de la liste religieuse des péchés capitaux. Je ne sais quel sens lui accorde Lethvm mais ni l'artwork, ni la musique proposée par les Belges, ne respirent la joie de vivre et les rares chants clairs sonnent comme des prières... Au Moyen Âge, les moines pouvaient être coupables de cette acédie s'il leur arrivait d'éprouver le dégoût de leur mode de vie. Se consacrer à Dieu, c'est souvent accepter de passer son éternité entre de vieilles pierres, ne parler à personne et se faire chier à recopier des bibles à la plume ou cultiver des carottes, interdiction pour autant d'être tenté par la dépression... C'est ce sombre horizon que dépeint le quatuor avec moult nuances de gris et de noirs, la lumière ne pénétrant que très peu dans des compositions qui confessent un amour pour l'Église d'AmenRa. Fidèles au doom le plus morose, les sept pistes serpentent entre marécages insalubres et rocailles griffantes jusqu'à une clairière sonore où un piano semble nous sauver... avant de sombrer lui aussi, emporté par un mur de violence sourde et éraillée, des riffs écorchés et une saturation qui hérissent les poils. Plus sludge que Celeste ou Regarde Les Hommes Tomber et assez proches dans la démarche d'un Phantom Winter, Lethvm ne peut laisser insensible et si tu acceptes de te faire malmener, laisse-toi tenter par Acedia, tu ne risques rien, ce n'est plus officiellement sur la liste des «Seven»...

■ Oli





LETHVM

VINCENT (CHANTEUR) ET TONY (BATTEUR) SONT LES PLUS «VIEUX» MEMBRES DE LETHVM, CE SONT EUX QUI SE SONT PRÊTÉS AU JEU DE L'INTERVIEW DEPUIS LEUR BELGIQUE CONFINÉE...

L'actualité, c'est le confinement, qu'est-ce que ça change dans la vie du groupe ?

Vincent : Le confinement impose le fait qu'on ne puisse malheureusement plus répéter, ni simplement se voir. Le second gros impact est l'annulation ou le report de plusieurs dates qui nous tenaient vraiment à cœur. On est actuellement dans l'attente concernant le déroulement de la suite de l'année... Un peu comme tout le monde...

Vous venez de sortir un album, vous allez de nouveau composer en étant enfermé ?

V : Nous avons déjà recommencé depuis quelques semaines à composer. Ce processus étant généralement plutôt long, il est important de ne pas se reposer trop longtemps. Il faut également penser que l'album est sorti en octobre 2019, mais l'enregistrement s'est fait au mois de mai et cela fait donc déjà un bon moment que nous jouons ces morceaux. Pour l'instant, les circonstances nous imposent de composer chacun de notre côté. Nous sommes impatients de retourner en répétition et faire vibrer toutes ces idées.

Vous jouez avec des logiciels pour vous

accompagner ?

V : Non, tout est créé en live.

Qu'est-ce qui vous manque le plus dans les répétitions ?

Tony : La bière bien sûr ! Discuter d'arrangements est toujours plus facile lorsqu'on est réuni. Ensuite il n'y a rien de tel que de faire prendre vie à un morceau créé sur papier.

V : Le gros son. Le moment où l'on joue un morceau et qu'au même moment on se regarde tous en souriant après avoir ressenti qu'il y a eu quelque chose qui se passait.

Vous démarchez encore les salles pour plus tard ?

T : C'est assez compliqué de démarcher lorsque tout est à l'arrêt, sans savoir réellement quand les rassemblements publics seront à nouveau autorisés. Dans un premier temps, on espère que certains festivals de cet été pourront être reprogrammés plus tard cette année.

Le Durbuy Rock a été reporté à septembre, un festival comme Dour ne pourra pas être reporté, vous craignez une annulation comme pour le dunk!festival ?

V : Ouais, le dunk!festival a déjà été annulé... Nous espérons que le festival de Dour ne subira pas le même sort, mais nous ne nous faisons pas trop d'illusions...

Parmi la belle liste de groupes de ce Avant-Garde Metal Day comme Cult of Luna, AmenRa ou Regarde Les Hommes Tomber, quel est celui dont vous ne voulez pas rater le concert ?

T : Tout est à mettre au conditionnel mais j'irai évidemment voir les grands Patrons. Par contre je n'ai pas encore eu la chance de voir Hangman's Chair en live donc je suis vraiment impatient de découvrir leur collaboration avec RLHT.

V : Cult of Luna... et Lorenzo (rires)

Ce confinement, c'est l'occasion de réécouter de la musique, quels albums avez-vous pu réécouter ?

V : Le nouveau Code Orange, Eternal forward motion de Employed to Serve, My Diligence...

T : Je ne me suis pas replongé dans de vieux albums, j'ai un peu approfondi dans la discographie de Full of Hell. Ma copine écoute beaucoup de OM en ce moment; donc OM.

Où avez-vous retrouvé le mot acédie qu'on n'emploie pas tous les jours ?

T : Lors de recherches en prévision de l'écriture de l'album nous étions tombés sur des textes faisant référence à l'acédie. Après approfondissements, cette ligne directrice a fait pas mal écho en nous.

Ce terme a vu son sens changer avec le temps, auquel donnez-vous le plus d'importance ?

T : Le sens religieux. Que nous détournons, mais la référence monastique était très grande. À l'instar de la religion catholique qui la condamne, nous voulions sanctifier l'Acédie à notre manière. Dans l'artwork, cette nonne de verre en est l'incarnation

Le repli sur soi ou l'état dépressif, c'est raccord avec l'actualité, elle pourrait être source d'inspiration ?

V : Je ne pense pas. Ce confinement, quand on le pense manière global, n'est un repli sur soi, mais plutôt un grand mouvement sociétal et social. Personnellement, je ne le vois pas comme quelque chose de négatif. C'est un bel élan pur que la vie puisse reprendre. Ces villes vidées de leur agitation, leur redonne une nouvelle beauté, une certaine poésie. Par contre,

sortir du quotidien, de la routine et avoir du temps pour penser, pour s'ennuyer ne peut qu'avoir un impact positif sur la musique.

L'artwork est très réussi, il est signé Dehn Sora, vous l'avez connu via AmenRa ?

T : Je connais son travail depuis plusieurs années avec des projets comme Sembler Deah, Treha Sektori ou Throane. Musicalement et visuellement, le personnage a une très forte identité. Je sentais qu'entre nos envies et son univers, il pouvait se passer des choses intéressantes.

Il a eu carte blanche ? Comment s'est passée cette collaboration ?

T : Nous lui avons donné quelques directives artistiques mais dans l'ensemble nous lui avons laissé une grande liberté d'exécution. Il nous envoyait la progression de son travail, nous lui faisons part de nos commentaires. C'était vraiment un grand plaisir de pouvoir travailler avec lui.

Deadlight Records vient d'annoncer la fin de ses activités, un petit mot pour eux ?

V : Deadlight Records nous avait prévenu il y a plusieurs mois de son arrêt prochain. C'est notamment pour ça qu'ils n'avaient pas pu assurer la sortie de notre nouvel album. Nous le remercions bien entendu pour le travail fourni pour notre premier album et également pour les belles découvertes qu'on a faites via le label... on pense notamment à Cult of Occult.

Acedia est autoproduit ?

V : Non, Acedia n'est pas une autoproduction, nous avons sorti une version vinyle via Dunk!records et une version cassette via Denses Records comme pour le premier album. I For Us Records s'est de son côté occupé de la version CD digipak.

Le premier truc que vous allez faire après le confinement ?

V : Aller voir des concerts et boire des verres.

T : Jouer, aller voir mes potes et boire des shots. Evidemment !

Merci à Vincent et Tony et à Lethvm en général, merci aussi à Aurelio de Domino Media.

■ Oli
Photo : DR



BLIND REVOLUTION

MONEY, LOVE, LIGHT

(Rock Of Angels Records)

Il m'est déjà arrivé de me faire un avis sur un groupe ou un disque au bout de quinze secondes d'écoute. C'est moche, je sais. Et c'est surtout con, car si j'avais infligé la même sentence à «Guiding light», morceau ouvrant Money, love, light de Blind Revolution, je serais passé à côté d'un disque somptueux serti de diamants.

Car cette intro digne d'un mauvais David Guetta laisse exploser une perle de hard rock mélodique, produit à la perfection, avec tous les ingrédients qui font de Blind Revolution un groupe à tubes : guitares heavy et bluesy, chant délicieux (non, je n'ai pas dit mielleux), rythmique

imperturbable et clavier efficace. Oui, clavier efficace. Pour que ça ressorte dans une de mes chroniques, c'est vraiment que le groupe et le disque me plaisent. Le son, en mode «stadium rock» et la production parfaite mettent en valeur le talent de composition du quatuor (le joyeux «Miracle», le puissant «Getting stronger», le démoniaque «Rock'n'roll dream», et même les ballades fonctionnent («Never let you go»; «Take the magic back» et son toutefois mauvais solo de sax'). Ça sonne clairement 80's du côté de Van Halen, Whitesnake et surtout Night Ranger. Si bien que c'est le disque parfait à écouter dans sa voiture lors d'un trajet de nuit : en effet, à force de chanter tous les refrains, impossible de s'endormir au volant ! J'ai eu beau l'avoir déjà écouté une bonne douzaine de fois, je pense que je vais avoir du mal à me lasser.

Pour un premier album, le groupe frappe très fort et nous sert sur un plateau un disque d'une qualité irréprochable (avec, c'est vrai, quelques excentricités qu'on mettra aisément sur le compte du style). Et quand j'ai cherché un peu d'informations sur Blind Revolution, quelle n'a pas été ma (bonne) surprise d'apprendre que le quatuor n'est pas un énième groupe ricain mi-permanenté mi-redneck, mais bien un groupe venant d'Italie ! Comme quoi tout peut arriver.

Ah, au fait, ma femme déteste ce disque. Et ça c'est bon signe car ça veut dire qu'elle l'a déjà trop entendu. Aurélio déteste aussi mais pour une autre raison. Et c'est bon signe aussi. Bravissimo !

■ Gui de Champi





MAMAKILLA

WE COO

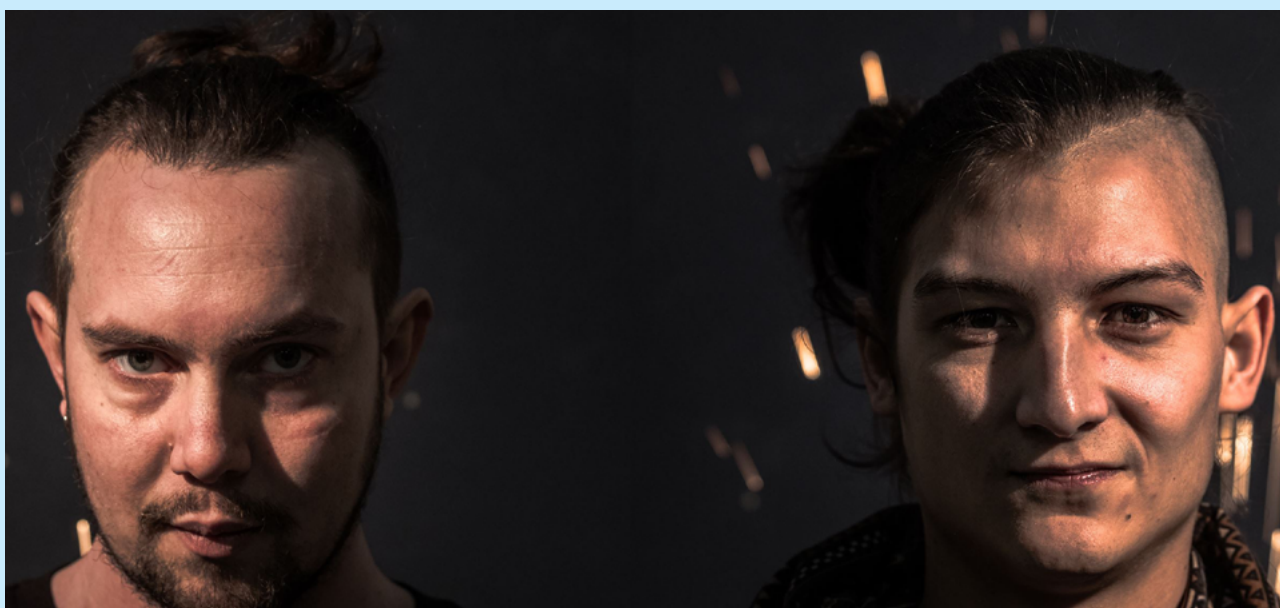
(La Tangente)

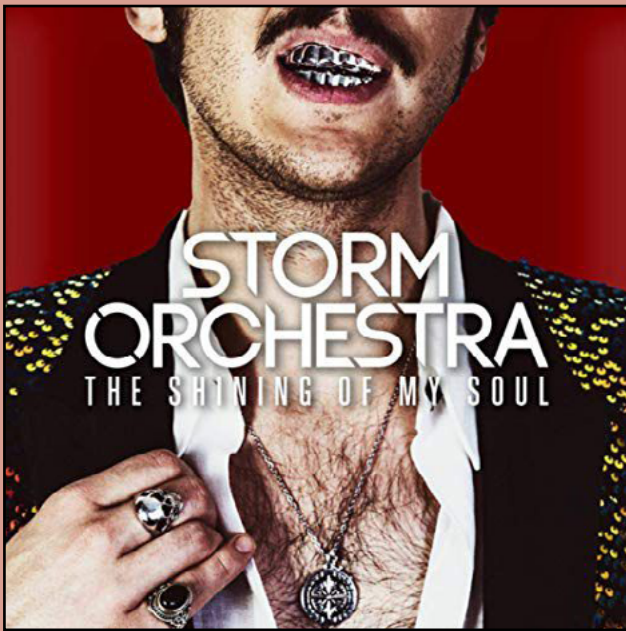
Du chant, une guitare, une batterie et des samples mais seulement deux mecs pour tout gérer, voilà l'idée MamaKilla qui réunit Stéphane Del Castillo et Boris Barzul depuis quelques années, le duo a sorti une première démo en avril 2018 (Take it), a pas mal joué sur scène et a délivré son premier opus intitulé We coö en 2019. C'est avec le titre éponyme qu'on découvre leur son, granuleux côté gratte, bien plus pur côté chant, même si quelques effets viennent le voiler quand les instruments laissent davantage d'espace, comme si le combo se devait d'avancer masqué... (impression qui sera plus tard confirmée en matant le clip de «Touché»). Car-

rément grunge dans l'attaque du son, les éléments électro et les quelques bidouillages sur le chant font que l'étiquette se décolle bien vite et qu'on est bien emmerdé au moment de décrire l'ensemble, electro-indie-garage-grunge-rock. Mélange tout, secoue bien, ajoute des lignes mélodiques accrocheuses et des schémas pas toujours évidents et tu auras une petite idée de ce que proposent les MamaKilla. Sinon, plus simplement, tu cliques à droite à gauche et file écouter «Inti punishment», «You or another» ou «Touché» pour comprendre comment les deux loustics piochent dans le passé et font monter leur sauce. Souvent nerveux, ils savent aussi calmer le jeu et apporter de la langueur («Lunatic», «Mama quilla»). Histoire que l'album respire un peu, on a le droit à trois interludes qui auraient pu être des intros (ou des outros) mais on n'aurait alors pas pu lire «Godziloutré» sur la tracklist et ça aurait manqué ! Alors, savants fous qui ont ressorti des partoches des nineties pour fabriquer leur potion ou duo alambiqué qui n'a pas peur de confronter ses aspirations à ses envies du moment, c'est à toi de voir mais MamaKilla a réussi son coö.

■ Oli

Photo : Gabin Lebeau





STORM ORCHESTRA

THE SHINING OF MY SOUL

[Autoproduction]

En 2017, Storm Orchestra avait sorti *Bite the bullet*. Le trio parisien faisait la démonstration d'un rock anglo-saxon plein de promesses. En mai, la formation revient dans les bacs avec un nouvel EP: *Lose my breath away*.

Avec «*The shining of my soul*», le groupe fait une entrée énergique. Le clip du titre met les musi-

ciens en action. Le son est simple, percutant et efficace. Les gars jouent une partie bien rodée. Peut-être trop propre dans la composition et dans l'intention mais c'est une question de goût. L'inspiration semble cette fois venir davantage de Muse que du hard rock des années soixante-dix. Enchaînement avec «*Lose my breath away*» qui confirme avec un second clip à la mise en scène jeune et quelque peu absurde. Une décalage certainement volontaire. Très bien accompagné musicalement, le chanteur s'illustre avec un chant clair qui peut se permettre de belles envolées. Les mélodies sont entraînantes mais à l'image de «*Drowned*» ont toute de même tendance à s'enfoncer dans une pop rock qui manque un peu de grain. «*Cal*» revient sur la tendance des deux premiers morceaux.

En allant à l'essentiel, Storm Orchestra propose toujours un rock calibré. La formation semble avoir effectué un léger virage dans ses compositions. Les effluves de rock old school se sont un peu dissipées. Le son reste puissant dans un rock qui n'a rien de mielleux.

■ Julien

Photo : Théo Chapels





ULVÅND

THE ORIGINS

[7 Virtues prods]

A la fin des années 90', Bérangère (chant), Serge (chant, basse) et Wilfried (programmation, guitares) formaient avec un quatrième larron le groupe In Lupus Pacis, le groupe modifie son line-up (départ de Serge notamment) et change de nom pour devenir Leiden qui oeuvrera jusque 2007. Voilà quelques années (2017),

Wilfried (qui avait repris du service pour From the Human Universe), Béranger et Serge décident de se remettre à bosser ensemble, le résultat, c'est Ulvånd dont tu connais maintenant un peu mieux les origines. Le nom à la résonance scandinave peut se traduire par «esprit du loup», un animal qui fascine le trio depuis toujours, dans la musique, on retrouve à la fois la douceur de son pelage et la puissance de sa mâchoire. Le chant «heavenly voice» de Bérangère couplé à celui, death, de Serge nous donnent une combinaison bien connue, comme les instruments donnent autant dans la férocité que dans les ambiances, les références qui s'imposent sont The Gathering (celui des débuts), Nightwish ou Anathema. Le groupe ne lésine pas sur les arrangements (samples, ambiance symphonique à la Within Temptation) mais malgré ses apports synthétiques, il garde une force tout à fait humaine et réussit à tirer son épingle du jeu en apportant quelques idées nouvelles comme l'usage de l'espagnol sur «Una vida» ou la fréquence assez importante des breaks qui font évoluer les morceaux en cours de route. Pour pouvoir nous donner des frissons en live, il va certainement falloir trouver un batteur mais il en existe de très bons du côté de Toulouse, ça devrait moins poser de problèmes que le coronavirus...

■ Oli

Photo : C Hatay





HOWARD

OBSTACLE

[Klonosphere]

Alors là les gars (et les filles, bien sûr), comme dirait mon ami Matgaz, on n'est pas mal. Et je pourrais même rajouter qu'on n'est pas mal du tout. Et pourquoi on n'est pas mal, et je pourrais rajouter pas mal du tout ? Car je suis en train de débiter la chronique d'Obstacle, premier excellent album du trio parisien Howard.

Et c'est quoi, Howard ? C'est un trio parisien. Ok, ça tu le sais déjà. Ce que tu ne sais peut-être pas, c'est que le groupe offre, comme le décrit sa biographie, «un trip vintage et sincère hérité

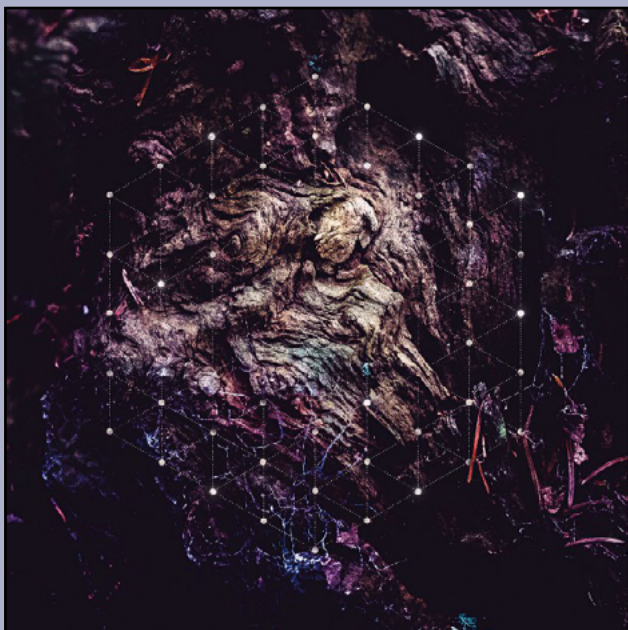
d'un stoner sensible aux sirènes d'univers plus électroniques». Hum, ouais, d'accord. Ce qui est certain, c'est que JM (guitare, chant), Tom (batterie) et Raphaël (claviers et bass moog) ont bien digéré leurs influences, allant de Queens of the Stone Age à Deep Purple en passant par Wolfmother et Led Zeppelin. Et le savant mélange de l'ensemble permet au groupe de proposer un premier effort longue durée de qualité.

Alternant passages empruntés aux 70's et échantillons sonores dans l'ère du temps, Howard mixe les genres avec générosité et malice. Chaque morceau est unique mais l'ensemble forme un disque compact et complet. À tel point que dès la première écoute, le charme opère. Quelle que soit la couleur apportée au morceau (pop, stoner, psyché) Howard rend, avec Obstacle, une copie parfaite. Ce disque est indubitablement un coup de maître et le style rétro est parfaitement contrebalancé par une production moderne et puissante. Les sonorités sont diverses et variées, et tout au long des 36 minutes de ce disque, l'auditeur va voyager dans un univers musical électrique et éclectique. La voix de JM se prête parfaitement au style, mais le groupe prend tout son sens lors des longs (et réussis) passages instrumentaux.

Talent, énergie, inspiration, sincérité et diversité sont la combinaison gagnante de ce disque à écouter fort, très fort. Et avec ça, on ne sera pas mal. Pas mal du tout, même.

■ Gui de Champi





PSYCHONAUT

UNFOLD THE GOD MAN

(Pelagic Records)

Confiné depuis un mois, j'ai écouté beaucoup plus de musique qu'en temps normal et le disque qui est le plus passé entre mes oreilles est celui de Psychonaut. C'est aussi le dernier de ce mag à être chroniqué parce que quand j'ai écrit un article, j'ai tendance à virer le skeud de ma pile «à faire» et donc de l'oublier pendant un temps pour «bosser» sur le reste. Ce Unfold the god man, j'ai renoncé plusieurs fois à écrire dessus juste pour avoir le plaisir de le réécouter le lendemain, mais là, il faut y aller.

Ce trio m'était complètement inconnu alors qu'il est basé à une centaine de kilomètres de chez moi (à Malines entre Bruxelles et Anvers) et qu'il a déjà sorti deux EPs (XXIV trips around the sun en 2014 puis Ferocious fellowman en 2016), mieux, son album date de 2018, autoproduit, il reste confiné dans la sphère des concerts du groupe mais arrive tout de même aux oreilles de Pelagic Records qui signe le groupe et propose donc une réédition de leur album. Cette signature n'est pas un aboutissement mais la fin d'une première période pour Psychonaut, Stefan de Graef (guitare), Peter le Page (batterie) et Thomas Michiels (basse) jouent ensemble depuis une dizaine d'années (d'abord au sein de Generation!), vu la qualité de leurs compositions, une nouvelle ère s'ouvre, l'Europe les attend désormais de pied ferme.

Ou au moins ceux qui ont goûté à leur rock/métal

pétri de nobles influences parmi lesquelles certaines sont des étalons chez moi (Pink Floyd, Tool, Cult of Luna). Bien plus portés sur le transport instrumental que sur le chant, c'est avant tout la technique et la qualité d'écriture des mesures qui sont mises en avant. Ainsi, pour débiter, le choix de distorsion, un peu pointu sur «All I saw as a huge monkey», amène à quelques côtés «math» une touche «prog», ensuite «The story of your enslavement» est marqué par l'arrivée d'un chant qui prend plusieurs formes, parfois lourd, parfois plus léger et aérien, il prend une place importante et semble mener les débats jusqu'à transformer Psychonaut en combo de post-hardcore sur «Kabud-dah» et brouiller les pistes sur «The fall of consciousness». Le groupe a pris ses marques, ose davantage et sur les quasi 10 minutes de «Sananda» fait montre d'une maîtrise impressionnante de son art en amalgamant tout un tas de trucs (riffs de matheux, ambiance zen, petites notes floydiennes...), le chant reste clair, sa noirceur ne revient que sur «Celestial dictator» histoire d'ouvrir le déluge de feu final. On a déjà presque fait le tour de l'horloge quand «Nexus» résonne comme une dernière bouffée d'air avant «Nothing is consciousness», un dernier titre qui dépasse le quart d'heure et fait la démonstration de tout ce que sait faire le groupe, alternant les ambiances et réussissant à passer de l'une à l'autre avec une facilité déconcertante. S'il y avait encore des sceptiques arrivés jusque-là, ils en sont pour leurs frais et peuvent plier le genou.

■ Oli



MALADROIT

STEVEN ISLAND

[Guerilla Asso]

Putain, 10 ans ! Joyeux anniversaire Maladroit ! Cette aventure, initiée au départ un peu comme une blague, autour de burgers et de bières, par des personnes jouant déjà dans un ou plusieurs autres groupes mais se trouvant une passion commune à l'écoute de Dead To Me, Dear Landlord, Teenage Bottlerocket, The Copyrights et plus généralement, toute la clique gravitant autour du label No Idea Records et de The Fest à Gainesville, Florida, s'offre donc un nouveau chapitre, sur l'île de Steven. Spielberg hein, pas Seagal. Oui parce qu'en plus de leur punk raw-

konnaissable avec ses fameux soli à un doigt, ces gens bien à gauche aiment cultiver un humour po si tâche que ça et surtout très référencé (ciné) et imagé. Dans leurs précédents disques on peut ainsi retrouver des titres comme «You're my Han Solo», «Run like Tom Cruise», «I love you but I need Natalie Portman» etc.

Après deux albums, un paquet de 45 Tours et de clips, quelques pertes de personnel (principalement des bassistes, j'en ai comptés cinq mais j'ai probablement raté des remplaçants), ils soufflent donc leurs dix bougies en sortant cet EP 12». Cool ! En plus des chants de Till (Guerilla Poubelle) et d'Olivier (Dead Pop Club), ces mauvaises graines en remettent une troisième couche en incorporant dans l'équipe le costaud Forest Pooky (Sons Of Buddha). Si à l'écoute du premier titre «Darwin's got our back» on peut être quelque peu décontenancé, par son ton plus sombre (légèrement hein, ils ne se sont pas pour autant mis à faire du doom), sur le reste de l'île on est davantage en terrain connu. Et si comme moi vous êtes joueur et friand de clins d'oeil, vous pouvez vous amuser à deviner à quels films de Steven Spielberg font référence chaque titre (pour «Raptor lover» ça ne devrait pas être trop dur mais qu'en est-il de «Exploration team» et «Communication fuckup»?), ainsi que les différents détails présents sur la pochette. Nerf Herder likes this.

■ Guillaume Circus
Photo : Delphine Gabet





DAKINIZ

RAGING SHOUTS

[Autoproduction]

Alors le type qui a dessiné la Kangoo, il s'est dit qu'après tout, une caisse, c'est fait pour rouler et si elle ressemble à rien, c'est pas grave (il devait être dans cette logique-là, sinon je ne vois pas). Pour la pochette de Raging shouts, le deuxième LP de Dakiniz, c'est pareil. Peut-être que comme moi, tu es attentif(ve) au packaging, qui révèle souvent un peu plus de la personnalité de l'artiste, le message qu'il souhaite faire passer et qui permet fréquemment de deviner dans quel style musical on va nous emmener. Pour Raging shouts, en aucun il ne faut s'arrêter à cette po-

chette qui semble cacher de l'eurodance allemande ou de l'indus polonais des années 80. Les Parisiens n'ont juste sûrement pas voulu passer du temps à pondre un superbe artwork parce que d'une part, à l'ère du tout numérique, pas besoin de passer trop de temps sur le visuel, et puis d'autre part, la musique ça ne s'écoute pas avec les yeux.

Et puis après tout, ils ont raison, on ne va pas passer la soirée là-dessus. Car si tu aimes le rock garage bien déluré, qui dépote bien, alors tu peux te goinfrer des 9 titres noise rock garage qui se cachent derrière cette étrange pochette. Pas de baisse de tension durant cette grosse demi-heure, c'est incisif, c'est carré, c'est inventif et ça te déconfiner le steak. Alex qui envoie des lignes de basse bien épaisses, Pierre qui écrase ses fûts, et Matt à la guitare comme à la voix, qui sait osciller entre noise, rock'n'roll et punk. Il y a le riff en boucle qui entraîne, la petite mélodie qui accroche, la saturation qui réchauffe. Ça s'enchaîne rapido, avec des titres qui tournent souvent sous les 3 minutes, hormis «The last one» qui se termine comme un live en s'étirant vers quelques divagations électriques maîtrisées. Alors oublie définitivement la Kangoo, Dakiniz c'est une Ford Mustang avec les pneus qui fument, le pot d'échappement qui crache du feu, le moteur qui hurle, faisant vibrer toute la carrosserie comme si elle allait exploser, et les trois gugusses dans l'habitacle qui t'invitent à une petite virée pour user de la gomme. Moi je dis, la promenade ne se refuse pas.

■ Eric





COFFEE AT 9

COFFEE AT 9

(Oil Rig Records)

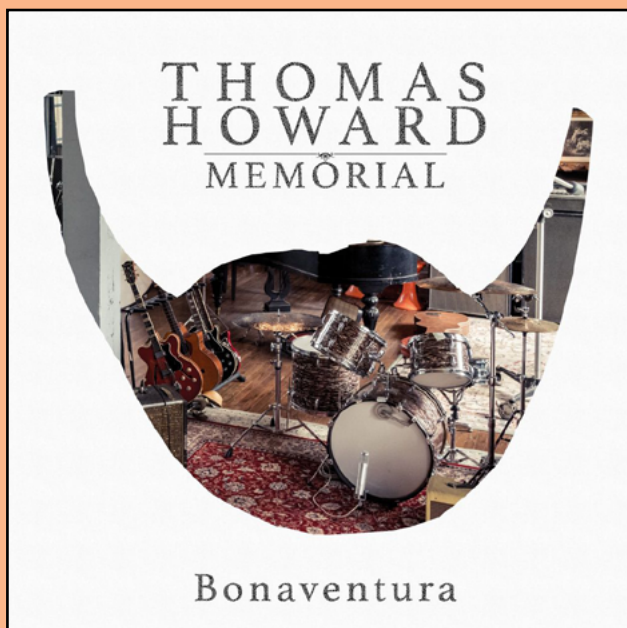
Tu connais l'histoire du jeune combo qui bosse pendant 3 ans, collecte des fonds avec des petits concerts, passe du temps en studio, se cale quelques dates, organise une release party et se prépare à fêter dignement la sortie de son premier EP au printemps 2020 et voit une grande partie de ses efforts se faire défoncer par une saloperie de virus ? C'est l'histoire de bons nombres de combos et c'est aussi celle de Cof-

fee At 9 qui, corona ou pas, sort un premier jet du même nom à la mi-avril, les shows sont annulés mais la musique ne transmet pas le COVID-19 et la galette est prête alors pourquoi s'en priver ? Le trio n'était certainement pas né aux grandes heures du grunge, il l'était encore moins dans les seventies, ça ne les empêche pas de sortir des riffs gras dans la tradition stoner incandescent avec une désinvolture, des attaques mélodiques et des sonorités assez proches de ce qui se faisait à la fin des années 80' du côté du Reciprocal Recording ! Du rock aussi burné que le raton la-veur qui prend son café sur l'artwork et si t'avais pas compris l'allusion, le premier titre («Burn inside») sert de deuxième avertissement avant d'envoyer le son. Les débuts sont un peu tra-inaillants, ça pulse davantage ensuite (l'occasion de réécouter un peu Cowboys & Aliens ou les premiers QOTSA) et ça se termine en joyeux bordel («Taint») connectant ainsi les Montpelliérains à quelques racines punks qu'appréciait Nirvana. Alors, certainement que Coffee At 9 se déguste bien plus en chair et en os avec une odeur de percolateur mal lavé, de tabac froid, le bruit de fond de la vie qui continue, de grandes tapes dans le dos en guise de félicitations d'avoir tout défoncé sur ce concert mais pour l'heure, on se contente de la chaleur dégagée par leur petite rondelle et on les soutient à distance.

■ Oli

Photo : Simon Pillard





THOMAS HOWARD MEMORIAL

BONAVENTURA
(Upton Park)

À l'aube des années 2010, deux membres de The Craftmen Club décident de monter un duo folk nommé Thomas Howard Memorial. Tiré du vrai nom du gangster Jesse James, ce groupe enrichit son effectif et enchaîne de manière impétueuse deux EPs (un éponyme en 2011 et How to kill kids en 2013) puis, en 2014, un premier album autoproduit aux sonorités pop-rock et

s'intitulant In lake, disque qui a fait l'objet d'un live filmé au Lac de Guerlédan. Le quatuor breton (from Guingamp) se distingue au début de l'année 2020 avec l'apparition sur les radars d'un deuxième LP, Bonaventura, signé sur le même label que The Craftmen Club, Upton Park (Stuck In the Sound, Matmatah, Svinkels). C'est par le biais de ces treize plages de pop atmosphérique pleine de mélancolie que l'on découvre Thomas Howard Memorial.

C'est forcément touchant et donc difficile de faire la moue quand un titre comme «The way» avec ses chœurs tristes nous caressent les conduits auditifs, mais également quand l'expérimentale «John» nous verse des sonorités western (idem pour «Clint») qui ne tombent pas comme un cheveu sur la soupe, ou encore quand «Revolution» marque une tension de par sa ligne rythmique immuable laissant une expression totale à des guitares fabuleuses et un chant saturé. On s'est contraint à n'évoquer que quelques morceaux mais sache que le travail de Thomas Howard Memorial est d'une finesse indescriptible et c'est encore plus marquant, lorsque l'on sait après coup que ce disque a été composé et enregistré en à peine cinq semaines dans un studio. Envoûtant, harmonieux, aérien, triste, lumineux, contemplatif. Il n'y a pas assez de mots pour définir cette œuvre réalisée par des esprits éclairés et pénétrés de profondes inspirations.

■ Ted





THOMAS HOWARD MEMORIAL

THOMAS HOWARD MEMORIAL EST UN QUATUOR DE GUINGAMP COMPTANT DEUX MEMBRES DU CRAFTMEN CLUB ET QUI A SORTI IL Y A QUELQUES MOIS SON DEUXIÈME ALBUM, BONAVENTURA. ON A VOULU EN SAVOIR PLUS, PAR LE BIAIS DE SON FONDATEUR YANN OLLIVIER (CHANT, GUITARE ET AUTEUR DES TEXTES), SUR CETTE BANDE DE POTES POUR QUI LA POP ATMOSPHÉRIQUE N'A PLUS AUCUN SECRET DEPUIS 2010.

Salut Yann, deux membres de The Craftmen Club, groupe bien connu dans nos colonnes, composent ce groupe. Est-ce que ce dernier est toujours en vie ? Et est-ce qu'on peut considérer que Thomas Howard Memorial est un groupe «récréatif» ou un projet bel et bien sérieux, dans le sens où il est aussi important que The Craftmen Club ?

Salut, non, The Craftmen Club n'existe plus depuis 2019, ce groupe a vécu 19 ans en tout, et on commençait à tourner en rond et ne plus savoir quoi faire. Peut-être reprendra-t-on un

jour ? On ne sait jamais car on ne s'est pas du tout brouillés. Thomas Howard Memorial était au commencement un side-project du Craftmen Club, mais c'est devenu avec le temps un vrai groupe, avec pleins d'envies et d'ambition.

Nous découvrons malheureusement Thomas Howard Memorial un peu tard grâce à la sortie de ce nouvel album : Bonaventura. Le groupe existe depuis 2010 je crois, pourriez-vous nous le présenter ? Dans quelle circonstance a-t-il été créé ?

En fait, à la base, les Craftmen Club faisaient une pause pour écrire un nouvel album. Je me suis dit que c'était le moment de faire un autre groupe, histoire de continuer à faire des concerts. J'avais quelques morceaux en mode guitare/voix et j'ai invité les copains (Camilie, Elouan, Vinz à l'époque) à venir jouer avec moi.

Le nom de la formation vient de la vraie identité de Jesse James, qui s'appelait Thomas Howard. Quel rapport entretient le groupe avec le gangstérisme ? Ce sujet nourrit-il vos fantasmes plus qu'un autre ?

En fait, c'est le personnage complexe de Jesse James que j'aime bien, c'est quelqu'un qui pouvait tuer des gens la nuit, mais qui était très respecté à la ville et dans sa vie de famille. Donc un personnage vraiment complexe, comme les textes du Thomas Howard Memorial.

C'est le premier disque de la formation qui est signé sur une structure en l'occurrence Upton Park. Est-ce que dès le départ votre «plan»

était de trouver votre voie artistique, par le biais de EPs et d'un premier album autofinancé, puis par la suite un public afin de commencer à démarcher des labels ?

En réalité, Upton Park a toujours été derrière nous. C'est d'ailleurs Julien Banes, le patron de cette structure, qui a également produit notre film qu'on a sorti en 2016. Bonaventura est une co-production TCC Prod/Upton Park, comme ce fut le cas avec nos trois EPs, nos deux albums et le film dont je te parlais avant.

Vous avez été bien aidé par la station radio Oui FM, vous pouvez nous dire comment tout ça s'est passé ?

Oui FM a toujours soutenu la scène rock en France, c'était déjà le cas avec The Craftmen Club. C'est cool d'avoir une radio nationale en soutien, tout comme c'est le cas avec FIP et les radios Ferarock.

À ce propos, est-ce que vous pensez avoir trouvé un public ? Qui vient à vos concerts ? Des fans de The Craftmen Club ou rien à voir ?



Rien à voir. Je ne suis pas certain que les fans du Craftmen Club viennent nous voir. Il doit y en avoir mais alors vraiment très très peu. C'est vrai qu'on se rend compte qu'on a un «public», plus ou moins nombreux, mais on est suivi. Et comme on fait très peu de concerts, ça alimente le mystère.

J'imagine que Bonaventura est le meilleur visage que le groupe puisse offrir aujourd'hui. Avec le recul, comment vous voyez l'évolution de Thomas Howard Memorial, notamment en termes de composition, d'enregistrement, d'entente entre ses membres ? Est-ce que vous avez la sensation que c'est le début d'une grande et longue aventure ?

On a plus l'impression d'être au milieu de l'aventure, car ça fait quand même 10 ans maintenant qu'on a commencé cette aventure. On a envie de faire des expériences, d'enregistrer dans des endroits insolites, etc... Notre rêve serait d'écrire une musique de film.

Ce côté mélancolique qui prédomine dans votre musique, est-ce qu'il est prémédité ? Ou c'est en composant ou en écrivant des textes sombres que vous vous êtes rendus compte que Thomas Howard Memorial sonnerait comme ça et pas autrement ?

En fait, j'apporte l'univers et les textes, et les gars font le reste. On a tous notre rôle et ça va tout seul. C'est surtout que quand on est ensemble, il y a toujours quelque chose de sympa qui sort, on aime jouer ensemble, comme une bande de copains, comme quand on avait 15 ans. Le style, c'est ce qui vient, ça aurait pu être du métal aussi (rires).

Je voudrais parler de vos clips qui sont à l'image de votre musique, très soignés et évoquant des moments tristes et tragiques de la vie. Est-ce que vous êtes aussi scénaristes et réalisateurs pour la partie vidéo ? Sont-ils projetés quand vous jouez live ?

La réalisation a été confiée à Fabien Migliore, dont la boîte s'appelle est Les gens de Brest.





Il a eu carte blanche, on connaissait bien son travail et on lui a fait entièrement confiance. Il marche pas mal sur les coups de cœur, et a priori il a adoré Thomas Howard Memorial. Du coup, il s'est hyper impliqué, je pense qu'on en fera d'autres avec lui.

Le nom du disque est un nom propre, à qui se rapporte-t-il ?

En fait, c'est parti d'une blague entre nous, puis ça a dévié. C'est surtout ce qui résume nos cinq semaines au studio Kerwax.

Quel est le morceau qui a été le plus difficile à composer ou enregistrer ? Et pourquoi ?

Ça a été «The way», on a pas mal galéré. Même moi je n'en voulais pas car il manquait un truc dans la structure, et puis Elouan a un peu insisté, on a donc bossé les structures, jusqu'à trouver celle ci. Maintenant, c'est mon morceau préféré de l'album !

Nous sommes dans une période assez difficile

pour les artistes avec les nombreuses restrictions dues au virus et le fait de ne pouvoir défendre leurs disques sur scène. N'est-ce pas une bonne opportunité pour préparer de nouvelles chansons ?

Je dirais même plus : depuis maintenant deux semaines et demi, je construis mon studio d'enregistrement. J'espère que ça sera propice à quelques nouvelles ébauches de morceaux !

Merci à Yann et à Gaëlle de VS Com.

■ Ted

Photos : Rod Mauricet



MATT ELLIOTT

FAREWELL TO ALL WE KNOW

(Ici d'Ailleurs)

Forcément, le chroniqueur écrit en fonction de ce qui l'entoure, il n'est pas insensible (sinon, quel intérêt de parler de musique ?) et la situation de ce printemps fait que le coronavirus va contaminer tous nos articles. C'est un fait. Pour autant, dans la plupart des cas, ce sera insidieux, asymptomatique diraient les spécialistes, mais parfois, ce sera évident. Pour Matt Elliott, ça va être plus que ça... il faut dire que notre voisin anglais le cherche... Il a intitulé son énième album solo «Adieu à ceux qu'on connaît» (Farewell to all we know) et c'est à peu près ce qu'on a

tous fait en se cloisonnant courant mars... A peu près tous car Outre-Manche, ils préfèrent sacrifier une partie de la population plutôt que l'économie... pendant un temps.

Ensuite, il place un homme au centre de son artwork, logique, l'humain prévaut ces temps-ci et c'est pas plus mal... Par contre, le mec est en plein brouillard et semble un peu perdu, c'est exactement où nous en sommes. Au milieu d'un nulle part jamais expérimenté sans savoir vraiment où on va et si on s'en sortira tous... Enfin, et c'est là le principal, le leader de The Third Eye Foundation est évidemment un des défenseurs de la slow life ! Profiter de tous les instants au ralenti, apprécier des choses simples, revenir à l'essentiel et ne pas courir dans tous les sens, acheter, consommer, jeter comme des porcs... Bon, là, ok, on a quelques spécimens en France qui se comportent comme des gros gros porcs en ces temps de crise et qui n'ont pas conscience de ce que sont les mots «respect» ou «civisme», ceux-là n'écoutent pas Matt Elliott, d'ailleurs, ils n'écoutent personne, seul leur petit ego compte. Rien à voir avec l'univers musical qui nous englobe durant cette dizaine de titres où chant et guitare acoustique nous promènent en douceur dans un pays ouaté où le temps n'a plus d'importance. Pour moi, ce genre de musique très reposante, c'est celle du dimanche matin, celle qu'on écoute bien au chaud, ça tombe bien, il fait bon et en ce moment, c'est dimanche tous les jours.

■ Oli

Photo : Lea Jiqqir





MOONLIGHT BENJAMIN

SIMIDO

[Ma Case / Absilone]

Souvenez-vous, il y a un et demi on vous parlait à travers notre Mag #35 d'une chanteuse haïtienne prénommée Moonlight Benjamin. Cette dernière avait à l'époque sorti Siltane, un premier disque mélangeant délicieusement blues-rock et musique vaudou caribéenne. Une surprise métissée comme on les aime et confirmée par un nouvel album en janvier dernier intitulé Simido. Rien n'a changé sur le papier, le message est peu ou prou le même : Moonlight Benjamin chante inexorablement l'histoire, la révolte et la souffrance du peuple haïtien depuis la France,

terre qu'elle a choisie en 2002 pour parfaire sa formation musicale et qu'elle n'a plus quittée pour poursuivre sa belle aventure artistique (commencée notamment avec Dyaoulé Pemba). En revanche, côté musique, Simido se démarque légèrement de son prédécesseur par un son davantage porté sur le rock et ses sonorités plus dures et tranchantes. Inspiré de groupes anglais comme Arctic Monkeys (même si l'influence se ressent peu), mais également par le trio de hard blues créole Delgres, ce blues rock caribéen atypique est habillé par des jeux de cordes très variés, passant par exemple sans problème d'ambiances aériennes à un style funk. La voix éclatante, porteuse et charismatique de Moonlight Benjamin sur les compositions de Matthis Pascaud (guitare, lap steel et synthé) finit le boulot admirablement et démontre que le groupe a su trouver les bons ingrédients pour ne pas tomber dans la redite. Curieux que nous sommes, on a déjà hâte de découvrir le troisième.

■ Ted





BARRENS

PENUMBRA

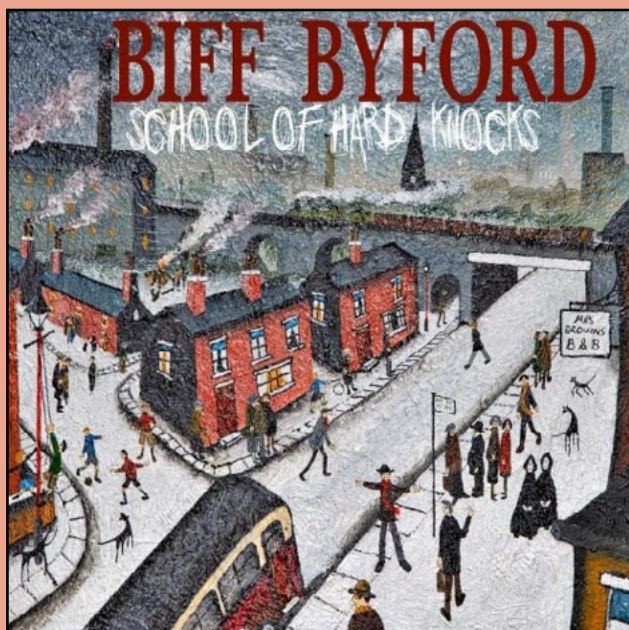
(Pelagic Records)

Le bassiste et le guitariste de Scrap Of Tape ainsi que l'ancien batteur de Cult of Luna et Logh ont décidé de monter un projet commun intitulé Barrens, si ces noms te disent quelque chose, ajoute celui du label Pelagic Records et tu auras compris pourquoi il faut s'intéresser à eux de près... Les trois Suédois jouent ensemble depuis 2018 (d'abord pour les concerts de Scrap Of Tape), bossent, composent quand ils ont le temps et enregistrent à la maison avant de confier les bandes à Magnus Lindberg (qui d'autre pouvait être derrière les manettes ?) pour accoucher de

Penumbra, un album de post-rock aussi noir que brillant. Fatalement instrumental, le trio cherche à combiner des éléments lumineux (de grands espaces de clartés, des sonorités limpides dans les aigües) et une noirceur viscérale (des riffs aussi plombés que saturés et des rythmes cataclysmiques), laissant, au final, plutôt la pénombre l'emporter. Pour donner plus de volume aux accords et de profondeur aux ambiances, Barrens use sans retenue de claviers, des synthés dont les sons collent parfaitement à ceux des guitares, on évite le côté kitsch ou goth et se retrouve plongé dans un univers à la croisée des chemins entre le post rock (Mogwai) et le post hardcore (Cult of Luna pour là aussi ne citer que la référence ultime). Côté dynamique, on alterne également entre idées plutôt pop/rock (le début du morceau «Atomos» pourrait servir à un tube radiophonique) et mouvements construits à base de nappes, de progression et bien entendu de destruction. L'ensemble de l'opus apporte beaucoup de variété, les titres sont assez courts (pour ce style) et si certains auraient mérité plus de travail pour exister seuls («Grail marker», «Umbra»), ils forment un tout cohérent et aussi excitant que le CV des musiciens.

■ Oli





BIFF BYFORD

SCHOOL OF HARD KNOCKS

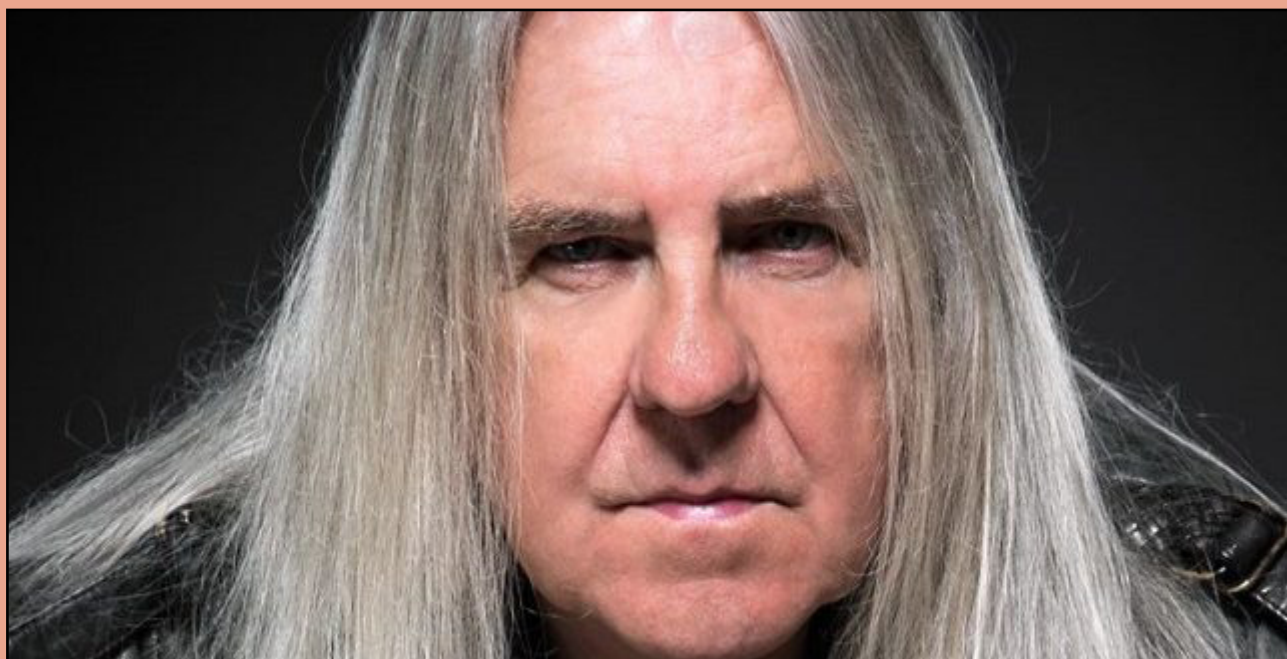
(Silver Lining Music)

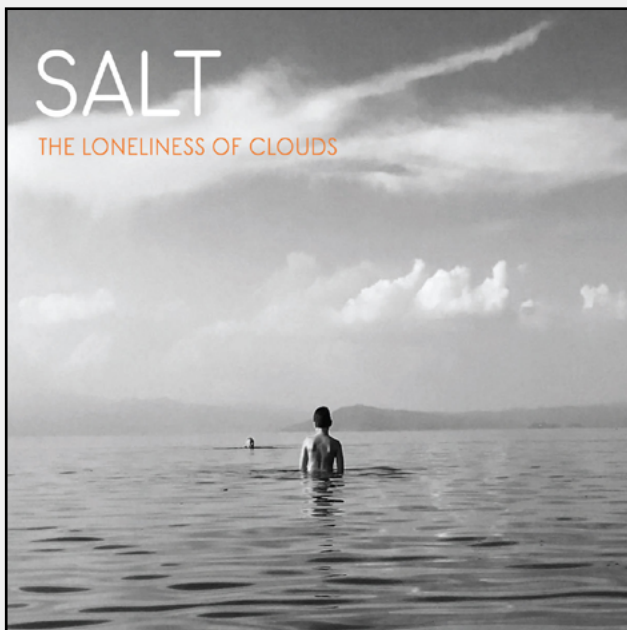
Il aura fallu attendre 2020 pour que Biff Byford, frontman des légendaires Saxon depuis 1977 (fichtre, 43 piges), propose son premier album solo. Passé le questionnement de l'intérêt d'un disque solo après tant d'années d'activité auprès de son groupe d'une vie (question à laquelle je n'ai pas de réponse, fais-moi un mail si tu as un soupçon d'explication), autant profiter de la musique non ? School of hard knocks, titre de cette fameuse galette, est un disque reggae/roots aux influences variées, des pionniers de l'acid house au références du jazz de Louisiane, et. euh, pu-

tain, mais qu'est-ce que je raconte ? Bien sûr que non, rien de tout ça, School of hard knocks est tout simplement un disque de rock'n'roll imprégné de heavy metal, bien sûr !

La voix de Biff Byford étant reconnaissable entre 666, les aficionados de Saxon ne seront pas perdus. Mieux, ils seront agréablement surpris par ce disque authentique aux multiples facettes. La fameuse NWOBHM dont Saxon (et donc Biff Byford) est précurseur avec Iron Maiden et Diamond Head est bien entendu fortement représentée. Ainsi, «Welcome to the show» ouvrant le disque, «Words collide» ou «Hearts of steel» justifient à eux seuls l'acquisition de ce disque. Mais Byford, bien entouré sur ce disque (que ce soit pour l'exécution ou pour les compositions), s'aventure avec talent du côté du rock progressif (le génial «The pit and the pendulum», le «Scarborough fair» de Simon and Garfunkel réarrangé en mode médiéval, la très belle cover de Wishbone Ash «Throw down the sword»), et s'offre même quelques respirations, qu'elles soient acoustiques («Me and you») ou électriquement baladeuses («Black and white»). Et au final, tout l'intérêt de ce disque se trouve dans le chant d'un Biff Byford s'éloignant des sentiers battus (de Saxon quoi !) et se révélant autant à l'aise dans les morceaux pêchus que dans les titres plus posés. De quoi passer un bon moment avec une fine équipe menée par un pionnier du heavy qui ne révolutionne pas le style qu'il a inventé mais qui a tout simplement voulu proposer quelque chose de plus personnel. Et on ne va pas lui en vouloir quand c'est bien fait !

■ Gui de Champi





SALT

THE LONELINESS OF CLOUDS

[Kap Art - Beehive Records]

En 2016, pendant les sessions d'enregistrement à Londres de l'album posthume Supercalifragile de Game Theory, les guitaristes/chanteurs Ken Stringfellow (Posies, R.E.M., Big Star) et Anton Barbeau ainsi que le guitariste claviériste Stéphane Schüick, trois amis de feu Scott Miller, font connaissance et décident de monter Salt. Le temps de récupérer une section rythmique, à savoir Fred Quentin (basse) et Benoît Lautridou (batterie), de bosser des morceaux entre Paris et Berlin, d'en enregistrer dix sous le contrôle de Stringfellow, un premier album intitulé The loneliness of clouds voit le jour en mars 2020. Après

cette présentation succincte, on se dit que sur le papier ce quintette franco-américain pourrait avoir de la gueule. Mais lorsqu'on les enchaîne les uns après les autres, ces titres évoluant dans des sphères pop-rock (pour la faire simple) ne prennent pas (ou presque, «Blast with happy guru» étant selon nous le meilleur du disque) et procurent assez peu d'émotions au final. Certes, un grand sentiment de déjà-vu (Game Theory, comme par hasard.) nous empare l'esprit et casse pas mal la surprise, mais c'est surtout le manque de personnalité et de piquant des compositions, encore plus l'oubli du relief et de la folie qui fait défaut à The loneliness of clouds, un album qui, précisons-le tout de même, est parfaitement bien joué et réalisé (en doutait-on, vu le CV des protagonistes ?). Ceci étant dit, et comme la déception est parfois la conséquence d'un effet domino, nous terminerons en disant que même le chant maniéré d'Anton Barbeau, dont le timbre peut être à la longue bien fatiguant, ne nous a pas aidé à apprécier le premier album de cette formation pour laquelle nous ne connaissons pas les ambitions à l'heure actuelle.

■ Ted





PATRÓN

PATRÓN

[Klonosphère]

Quelques mots valent mieux qu'un long discours. Voici donc ce que déclare Lo, aka Patrón et frontman du groupe Loading Data : «Loading Data faisait une pause. J'avais des maquettes mais je ne savais pas ce que je voulais en faire. J'ai fini par les faire écouter à quelques amis. Ça leur a plu et ils sont venus jouer sur l'album» : voilà comment Joey Castillo (Danzig, Queens of the Stone Age, The Bronx), Nick Oliveri (Kyuss, QOTSA, Mondo Generator), Barrett Martin (Mad Season, Screaming Trees), et bien d'autres se retrouvent sur le premier album de ce nouveau projet solo nommé Patrón !

Sur le papier, et avec un casting de rêve comme celui-ci, on a vite fait de s'extasier. Mais qu'en est-il du rendu sonore ? Impeccable, mon capitaine ! Bien évidemment, au vu du pédigrée de Lo et de ses amis, on navigue en plein monde stoner/desert rock et tutti quanti. Mais qu'importe la dénomination à retenir, car la musique délivrée par Patrón est lourde, entraînante, sensuelle et même sexuelle. Tout au long de ses onze titres aux influences évidentes (pas besoin de te faire un dessin), Patrón, magnifiquement produit par Alain Johannes (QOTSA, Them Crooked Vultures), revisite avec talent et passion le rock qu'il aime tant (et nous aussi, par la même occasion). Celui des années 90 partouzant à tout va avec le psychédéisme des 70's. Celui avec des voix avec des couilles. Celui qui nous a fait voyager, planer et sauter un peu partout, sans jamais chercher à comprendre comment on a pu devenir accro à ce shoot d'adrénaline. Les mélodies de ce premier album sont lancinantes et entêtantes (quelle voix !), les sonorités sont aussi complexes que recherchées, et l'exécution des compositions est (forcément) de qualité. Sans le plagier mais en cherchant au contraire à le développer, Lo a su s'approprier un style qui n'a pas fini de nous transcender et de nous surprendre. Si bien qu'il m'est difficile de mettre en valeur un titre plus qu'un autre dans cet album réussi, préférant largement te recommander l'écoute de ce disque dans son intégralité. Le disque risque de te surprendre, tellement ses qualités intrinsèques sont aussi nombreuses que renversantes. Good job.

■ Gui de Champi





ZONE INFINIE

DEGATS

[General Strike / Destructure]

Je ne vais pas tourner autour du pot, Zone Infinie est pour moi une des meilleures surprises punk rock de ces dernières années. J'assume. Surprise à double titre d'ailleurs car pour commencer, ils ont déboulé plus ou moins de nulle part (bon, ok, des squats lyonnais) avec un premier album imparable en 2015, sans faille. Alors certes, je les ai découverts dans un cadre particulier, à l'occasion d'un concert dans un rade à St Ouen (avec Sheer Mag et Youth Avoiders), le dimanche 15 novembre 2015, soit deux jours après les attentats... Je te raconte pas l'ambiance quand ils ont joué leurs morceaux «La guerre» ou «Agression», même si cela ne traite pas de cela. Mais c'était parfait, exactement ce qu'il nous fallait et j'ai poncé ce disque des centaines et des centaines de fois. Rien à jeter. Les mois se sont écoulés, je me demandais comment diantre ils allaient faire pour ne serait-ce que l'égaliser et voilà qu'ils m'achèvent avec leur deuxième LP, Rester ou fuir, fin 2017. Ah, oui, j'espère que tu as une platine vinyle car leurs disques ne sortent que sur ce format et c'est bien sûr le cas également de ce nouvel EP. Mais rassure toi, tout est dispo gratos sur bandcamp.

Surprise à double titre, disais-je car le punk c'est comme le metal, il y a un paquet de sous genres. Là, en survolant rapidement, à la première écoute, on est plutôt dans un mix de punk alterno 80's et de oi! (même s'ils n'aiment pas trop cette dernière comparaison), pas trop ma tasse

de IPA donc. Et pourtant... Et pourtant, très sincèrement, il ne se passe pas une semaine sans que je ne les pose sur ma platine. Vraiment. Ce n'est pas obsessionnel (enfin je crois) mais j'ai ce besoin irrémédiable d'y revenir. Et les morceaux s'enchaînent tellement bien que généralement, je retourne les faces 2-3 fois, puis prends l'autre album et rebelote. Sûrement car ce n'est pas un énième clône de Camera Silens, des Rats ou de LSD, que les textes ont un aspect social, crû, qui transpirent le vécu de «ceux qui ne sont rien», victimes de la gentrification et relégués aux périph' mais loin des clichés bagarre et picole. Je sais aussi qu'ils revendiquent des influences très différentes comme Les Thugs, Leatherface ou encore The Cure et cela transparait forcément dans leur musique. Si si, écoute bien la batterie de «Dégats» et dis moi que tu ne reconnais pas un hommage au gang de Robert. Sans refaire ce qu'ils n'avaient déjà pas refait d'un album sur l'autre, on n'est toujours pas dépaysé avec ces nouveaux titres. S'ils se mettent en danger sur «En équilibre», qui porte bien son nom, urgence et tubes sont à nouveau les maîtres mots, avec une mention spéciale à «Adieu Sainté» (où le chanteur évoque sa ville natale) et mon préféré, «Parti des ombres».

Comme ils ont coutume de le faire, en balançant les morceaux sur internet avant la sortie physique du disque, la pochette pourrait être différente de ce dessin rappelant les 80's et Kebra, le rat loubard. Dans le style, si je t'ai convaincu et que cela t'a plu, tu peux aussi aller faire un tour à Brest du côté de leurs camarades Litovsk (plus cold post punk) et Syndrome 81 (plus punk tout court).

■ Guillaume Circus



SEA WOLF

THROUGH A DARK WOOD

[Dangerbird Records]

Through a dark wood est le cinquième album de Sea Wolf, groupe américain emmené par le multi-instrumentiste (et également producteur) Alex Grown Church. Parler de découverte pourrait paraître saugrenu à propos d'un groupe en activité depuis 17 ans, mais n'ayant jamais entendu parler de cette formation de Los Angeles, je vais donc m'affranchir de toute moquerie de ta part et m'attacher à t'expliquer pourquoi je suis ravi de te faire part de ma trouvaille du mois.

Sea Wolf a ce talent de développer une pop folk fine et délicieuse, attachante et luxueuse. Rien que ça. Car Through a dark wood est une ode au voyage, un album à la délicatesse sonore et à la production soignée. Une sorte de Radiohead du temps où les Anglais étaient inspirés, ou un Eels moins torturé. La voix d'Alex Grown Church est d'une douceur rassurante, et l'orchestration des onze perles composant ce nouvel album est riche mais également épurée. Tout le paradoxe (et la force) de ces artistes pouvant créer des chansons qu'on peut apprécier sans avoir besoin de tendre une oreille attentive, mais qui prennent tout leur sens une fois que l'on prête attention aux multiples détails.

Diverses émotions peuvent être ressenties à l'écoute de Sea Wolf : tantôt de la mélancolie, tantôt de la nostalgie, parfois de la joie mais aussi de la tristesse. Mais l'impression générale, à propos de l'écoute de ce cinquième effort de Sea Wolf, est de vivre une aventure sonore apaisante et vivifiante. Et il est probable que je ne recroise jamais dans l'avenir le nom ou la musique de ce groupe. Mais je garderai toujours dans un coin de ma tête l'excellente impression que m'a procurée, dès sa première écoute, ce disque d'une qualité irréprochable. Et ça, ce n'est pas donné à tous. Un disque parfait pour décompresser après une journée compliquée, ou tout simplement pour passer un bon moment en toute décontraction.

■ Gui de Champi



DOG
AND
PONY
SHOW

DOG AND PONY SHOW

DOG AND PONY SHOW

[Autoproduction]

Le spectacle du chien et du poney ? S'agit-il d'une fable ? D'un conte ? D'une comédie musicale chatoyante à base de poils et de bave ? Une recherche sérieuse nous a dirigé vers une expression ou plutôt vers un terme utilisé dans les sphères du marketing qui signifie «Un événement conçu pour impressionner les gens afin de leur faire acheter quelque chose ou de leur faire investir de l'argent». Le duo haurais Dog And Pony Show, dont les membres sortent probablement d'école de commerce (ou pas !), ont un sens de l'humour particulier qui sied parfaitement au notre. Chers business angels, investis-

sez tout de suite sur ces gars !!!

Car si on les apprécie, c'est avant tout pour leur premier album éponyme autoproduit sorti l'année dernière. Un récital de huit titres qu'on va qualifier de «noise-rock» et qui se mesure sans difficulté aux plus grands groupes du genre, on pense évidemment à Shellac (et pas seulement parce que «Dog and pony show» est un titre d'un de leurs meilleurs albums At action park sorti en 1994), à Unsane, Helmet ou encore The Jesus Lizard. Mais également à tout un ensemble d'autres formations ayant fait les beaux jours du W-Fenec qui partagent au moins un point commun (que ce soit dans les sonorités, l'atmosphère, la structure des chansons, le type de riffing, de chant...) avec les compos de Cédric (guitare-chant) et JP (batterie-chant...) tels que Dysfunctional By Choice, Sleepers, Pord, MADEINCANADA ou Membrane.

Ce premier album éponyme, préparé pendant six ans (le groupe est formé depuis 2013), est sombre comme le charbon, peut s'avérer étouffant comme le stade extrême d'une toux et a une vicieuse tendance à faussement relâcher la pression pour laisser passer l'air de temps à autres avec une lourdeur brute. D'ailleurs, tout est lourd chez Dog And Pony Show, de la manière de claquer et de faire sonner les accords à la frappe des fûts, sans évoquer les textes et la lecture déclamée par Claire et Shani sur «Brume». Même l'artwork ne nous épargne pas (un pigeon mort), c'est dire à quel point le business model est bien rôdé ! Conquis ? Alors, achetez !

■ Ted





NORD

THE ONLY WAY TO REACH THE SURFACE

[Klonosphère]

Si Nord ne nous est pas inconnu, c'est que le groupe officiait par le passé sous le nom de Light Deflection, l'arrivée d'un quatrième membre (Manu à la guitare et aux claviers) a incité le groupe à changer d'appellation pour en prendre une plus commune (on a un Nórd déjà chroniqué sur le site, on en trouve au Québec, en Roumanie, au Japon, en Suède, en Belgique...) mais continue d'affirmer un style qui mêle ses inspirations à base de styles qui tiennent eux aussi en 4 lettres (post, math, prog ... rock et même hard ou core). Après l'album *And now there's only a*

river left behind (qui nous a échappé), le combo est retourné au printemps 2019 bosser au Boss Hog Studio avec Clément Decrock (General Lee, Voice Of Ruin, Anorak, Tang, The Prestige, ...) et sort donc *The only way to reach the surface* lors de ce printemps 2020.

Les qualités entrevues avec leur premier EP sont confirmées ici, la distance, bien plus longue, permet au combo d'explorer encore davantage de pistes vers le métal (des passages hurlés, d'autres très marqués par le post hard core) tout en conservant le pouvoir ensorceleur de la voix de Florent et une base rock alternatif avec des distorsions douces comme un groove plus mesuré que sur les élans progressifs ou mathéux que ne se refuse pas le quatuor. Leur plus grand talent est certainement de passer d'une ambiance à l'autre avec une facilité déconcertante, d'un moment calme avec un chant doux, on se retrouve sans s'en rendre compte dans un déluge de riffs chaotiques avec une voix screamo. Les Franciliens ne reculent devant aucun défi, pas même celui d'incorporer des interludes d'une grande délicatesse entre des titres au format plus «classique» et de terminer leur œuvre (c'en est bien une) par un mouvement épique qui doit leur permettre de quitter les profondeurs pour remonter à la surface, un chemin tortueux qui nous fait vivre toutes sortes d'émotions et confirme l'idée que Nord maîtrise son sujet de A à Z.

■ Oli





NORD

BLOQUÉS CHEZ EUX, LES NORD SE SONT MIS EN QUATRE À QUATRE POUR RÉPONDRE À NOS QUESTIONS À PROPOS DE LA SORTIE DE LEUR TRÈS BEAU THE ONLY WAY TO REACH THE SURFACE ET DU CONFINEMENT, DEUX SUJETS BRÛLANTS...

Avant de passer sur l'actualité, on peut revenir sur le passé, vous étiez Light Deflection jusqu'à l'arrivée de Manu, pourquoi avoir changé de nom ?

Florent : Quand tout a commencé pour Light Deflection, nous étions trois compères originaires des «Hauts-de-France», et après quelques années et un changement de batteur, on s'est finalement décidé à trouver un nom qui nous liait tous. Notre amour pour cette région a donné le nom Nord, qui non seulement nous rassemble mais qui est aussi plus simple à retenir, ce qui nous paraissait essentiel à l'époque pour sortir un premier album.

Pourquoi avoir choisi Nord qui est un nom déjà

utilisé par d'autres ?

Thibault : On savait qu'en matière de référencement, ça n'allait pas être simple. Mais ces quatre grosses lettres sont percutantes et le défi de nous distinguer des «autres Nord» ne nous fait pas peur. Alors on avance à notre rythme et on verra bien comment ça évolue !

Ok, on enchaîne avec l'actualité et le confinement, qu'est-ce que ça change dans la vie du groupe ?

Romain : Bien évidemment c'est assez pénible de ne pas pouvoir répéter. Mais Manu habitant à Lille et le reste du groupe à Paris, on est pas du genre à se réunir deux fois par semaine pour



bossier les morceaux ensemble, c'est plutôt un travail rigoureux à la maison, et les répétitions servent surtout à peaufiner les compositions pour le live et à jammer !

Votre album sort toujours mi-avril ou la date est décalée ?

Florent : Normalement il sort toujours mi-avril, heureusement le confinement n'empêche pas d'écouter de la musique ! Pour les versions physiques, il faudra néanmoins attendre un peu que tout ça se calme.

Vous venez de terminer un enregistrement, vous allez de nouveau composer en étant enfermé ?

Manu : C'est en cours ! On a pris l'habitude d'avoir une longueur d'avance sur ces choses là, donc on a déjà pas mal de riffs sous la main, et être enfermés à la maison ne fait qu'accélérer le processus de composition. Bref, plein de belles choses pour la suite.

Thibault : Cette période de confinement est une bonne opportunité pour composer. Nos

phases de composition se font généralement en aparté et les thèmes abordés sont introspectifs. Le cadre est donc à notre avantage. Les répétitions ne sont que l'étape suivante où les morceaux sont arrangés collectivement.

Vous jouez avec des logiciels pour vous accompagner ?

Florent : Pas de logiciels en Live, mais à la maison c'est Cubase pour composer et enregistrer, et Guitar Pro 5 pour tabliser des parties pour les copains, à l'ancienne ! Mais soyons honnêtes, c'est surtout l'ampli à fond dans la baraque et terminé bonsoir.

Thibault : Le fait de ne pas jouer avec de machines ni de logiciels en live est un parti pris qui ne nous permet certes pas de pouvoir retranscrire l'ambiance exacte du studio avec tous les instruments additionnels, mais qui en revanche, nous offre la possibilité de réellement nous lâcher sur scène pour offrir une prestation plus «vivante» et plus fluide. Après, il n'est pas impossible que ça évolue avec le temps.



Qu'est-ce qui vous manque le plus dans les répétés ?

Manu : En plus d'être un défouloir total, c'est aussi l'occasion de se retrouver autour d'une bonne bière. Puis pour le chant et la batterie, c'est tout de même plus facile à bosser dans un local que dans son appart !

Vous démarchez encore les salles pour plus tard ?

Romain : Oui on essaie de ne pas perdre de vue les concerts, ceux d'Avril ont déjà été déplacés à cause du virus mais on se projette sur la rentrée Septembre, et surtout la rentrée 2021. Le planning est chargé !

Question pour mon intérêt très personnel, vous prévoyez de jouer dans le ... Nord ?

Manu : On est supposé jouer 3 soirs/3 sets différents dans le Nord en mai ! On croise les doigts fort pour que certaines de ces dates survivent à la pandémie, et hâte de t'y croiser si c'est le cas !

Ce confinement, c'est l'occasion de réécouter de la musique, quels albums t'as réécouter ?

Florent : Option paralysis de The Dillinger Escape Plan, You won't get what you want de Daughters et The bedlam in Goliath de The

Mars Volta sont mes albums du moment !

Romain: Pour ma part en ce moment c'est Joy as an act of resistance' de Idles en boucle.

The only way to reach the surface donne un peu plus dans le posthardcore, pourquoi cette évolution ?

Florent : On est tous à la base de grands auditeurs du genre Metal, Mathcore, Post-Hardcore etc, etc. Je crois qu'on était un peu dans la retenue jusqu'à présent.

Manu : C'est venu assez naturellement de rajouter du scream, des parties plus violentes. On est aussi pas mal inspirés par nos autres projets. Thibault, le batteur joue dans le groupe de doom Monolithe et Florent, guitariste et chanteur, officie à la basse dans Nesseria. Deux groupes qui ne font pas dans la dentelle !

Musicalement, est-ce que vous vous mettez des barrières ?

Thibault : On ne s'est fixé aucune limite sur ce nouvel album. Tout le monde y a mis sa patte, on a voulu s'amuser et pas se braquer avec des histoires de gammes, de structures. Et je pense qu'on va continuer à composer comme ça. Bref, c'est l'album du lâcher-prise !

Les interludes sont très soignés, c'est un



travail particulier anticipé pour la cohésion de l'album ou le processus de composition est différent ?

Florent : Comme pour un livre, on écrit un début, une fin, et même si le milieu est très dense on se doit de chapitrer un peu tout ça. C'est pourquoi en effet ces «morceaux» de transitions ont été soignés pour rendre le tout plus digeste. Ils nous permettent aussi de garder une signature émotionnelle en mettant en avant cette voix un peu pop qui est là depuis notre premier EP.

Vous venez de sortir un clip «de vacances» avec un peu d'effets spéciaux mais pour un titre de l'album précédent, c'est un peu tard non ?

Thibault : Pour être honnête, on l'a surtout dévoilé pour faire de la promo pour nos pré-commandes du deuxième album. C'est un clip un peu marrant, en mode private joke, pour ceux qui nous connaissent, et il n'avait pas spécialement d'intérêt pour nous à la sortie du premier opus !

L'aspect «graphique» vous a toujours intéressé, qui est l'auteur de l'artwork ?

Manu : Il s'agit de Thibaut Cogeux qu'on a rencontré au BetiZFest à Cambrai. On est tout de suite tombé amoureux de ses illustrations et

on a décidé de travailler avec lui sur un coup de tête pour cet album ! On est très heureux du résultat et ça ne sera sûrement pas la dernière collaboration !

Il y a eu débat sur le rose flashy ?

Florent : Même pas ! L'album parle tout de même pas mal d'amour et de sexe. Donc du noir pour ce nouveau côté Post-Hardcore, du rose pour tout l'aspect sensuel des paroles. Tu pourras d'ailleurs te rendre compte en regardant de plus près le visuel qu'il y a des «vagues vagins» partout !

Le premier truc que vous allez faire après le confinement ?

Romain : On va aller à Lille et manger un welsh avec une bonne bière belge, bien entendu.

Merci Pat et la Klonosphère, merci aux Nord, en espérant boire une bière tous ensemble très vite...

■ Oli



DEMONHEAD

BLACK DEVIL LIES

(Fast Ball)

Après un premier EP en 2010 et un premier album en 2015, voici que débarque Black devil lies, deuxième effort du quatuor australien Demonhead. Passés quelques mouvements de personnel et autres soucis de santé, le combo revient plus fort que jamais (c'est une figure de style, car je ne connaissais pas le groupe avant ce disque) en proposant un métal fortement connoté heavy et thrash, avec quelques soupçons de stoner et de hardcore (oui, oui, c'est possible).

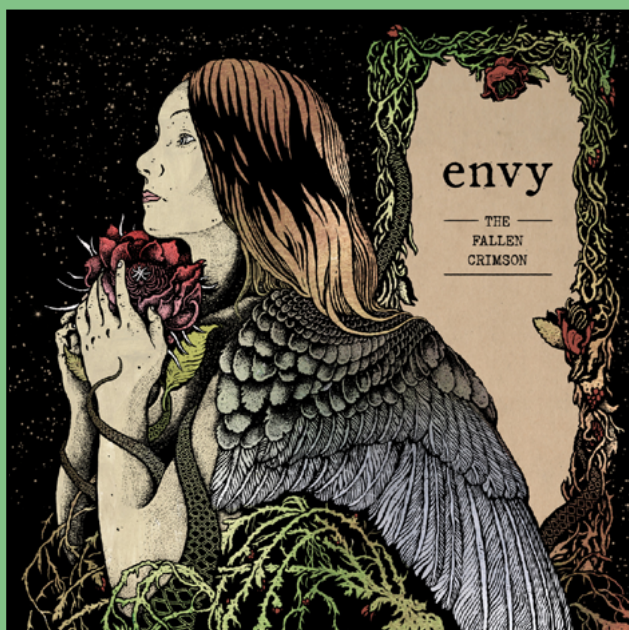
En 40 minutes (hors bonus tracks) montre en main (ça aussi, c'est une figure de style, je ne prends jamais de chronomètre quand j'écoute

un disque), Demonhead va abattre (encore une figure de. hein. quoi ? Ok, j'arrête) toutes ses bonnes cartes pour proposer un disque de qualité. Et à défaut d'être indispensable, Black devil lies se révèle être un disque qui présente de nombreux arguments en sa faveur. Dès «Against the grain», les influences sautent aux oreilles : pèle mèle, tu retrouveras du Iron Maiden (dans les harmonies), du Annihilator (surtout dans les soli de guitare) ou bien du Metallica (un peu partout dans les morceaux). On a affaire à des chansons mid tempo (et quelques fulgurances ici et là) avec des riffs thrash plombés par une lourdeur quasi omniprésente, et des refrains qui trottent très vite dans la tête («Betrayal avenged», «Children of the night»). Les harmonies sont efficaces, les voix sont bien mises en avant et l'ensemble est puissant sans être agressif. De longues plages instrumentales permettent de mettre en valeur l'implication de chacun dans ce métal crossover pas dénué d'intérêt («Blood debt», «Eyes of the insane», «Face your demons»). La production, quant à elle, est simple et efficace, ce qui est un autre point positif à mettre au crédit du combo australien. Par contre, ne t'attends pas à des textes à l'eau de rose : on est plus en mode «Walking dead» que «La petite maison dans la prairie» !

Bref. Tu l'auras compris, il y a de quoi passer un bon moment avec Black devil lies, si tant est que ton régime alimentaire inclut guitares omniprésentes, refrains accrocheurs et noirceur à tous les étages. Bon appétit !

■ Gui de Champi





ENVY

THE FALLEN CRIMSON

(Pelagic Records)

S'ils sont bien programmés et nous sortent un album tous les 5 ans, les Envy n'ont pas une vie si tranquille qu'il y paraît car après la sortie de *Atheist's cornea* (peu distribué et promu en Europe hors de l'Angleterre), son chanteur, Tetsuya Fukagawa, a quitté le navire durant quelques temps (2016-2018), l'occasion pour le groupe d'engager de nouveaux membres (deux gratteux et encore un autre batteur) et d'élargir son horizon. Clairement dans une période faste Pelagic Records (Barrens, Psychonaut et Neck of the Woods rien que dans ce Mag #42) et s'ouvrant de plus en plus sur le monde (le label lié à The Ocean et basé à Berlin a signé les Brésiliens de

Labirinto, les Américains de Rosetta, les Japonais de Mono, les Norvégiens de Sâver et d'Astrosaur...) a encore fait un joli coup en assurant la sortie de *The fallen crimson*.

C'est avec un rageur «Statement of freedom» et ses passages spoken word (une habitude qu'on retrouvera régulièrement jusqu'au morceau de clôture «A step in the morning glow») que les Nippons attaquent et explosent les codes «post», hard-core, rock, screamo, on peut mixer les adjectifs comme eux mixent les influences mais si notre résultat tiendra en quelques mots, le leur tient en de bien plus denses sensations. Digne de Mogwai, «Swaying leaves and scattering breath» allie puissance et mélodie, c'est clairement l'un des plus beaux morceaux de cet opus et en même temps l'un des plus abordables. Plus même que la promenade «Rhythm» où un chant féminin vient essayer de tromper l'ennui ou un «Hikari» qui peine à se mettre en route. Quand ils arrivent à amalgamer leur penchant pour les parties instrumentales enlevées à leurs pulsions Hardcore tout comme le chant éraillé à la douceur, Envy continue de marquer bien plus de points, «Marginalized thread», «Fingerprint mark», «Dawn and gaze» tiennent donc le haut du pavé pour le côté abrasif d'un album qui au final paraît très équilibré malgré la somme de poids qui pourrait le déstabiliser..

■ Oli





ELASTIK

DYSTOPIE

[Koma Records]

En novembre dernier, l'entité démoniaque Elastik signalait son retour avec *Dystopie*, un 10 titres dont la majorité a pu être dévoilée sur le net bien avant sa sortie via la plateforme Youtube. Cette nouvelle œuvre electro-dark confirme que son géniteur, Thomas Prigent, se plait toujours autant à plonger son auditoire dans des sphères crasseuses, mystérieuses et frénétiques, à commencer par son titre inaugural aux beats acérés

«Martenot», comme un avertissement à tous celles et ceux qui comptent s'aventurer pleinement dans ce voyage plein d'embûches. Quatre plages instrumentales numérotées («Instru 7», «Instru 8», «Instru 9» et «Instru 10»), oscillant entre ambient et électro tapageuse, parsèment l'album et s'entrecroisent avec des morceaux chantés par des femmes. Malika, collaboratrice historique d'Elastik, laisse sa voix mélodieuse faire corps avec le pesant «Seven veils», là où certains auraient par exemple tapé un flow énérvé, mais également sur «Sleepwalker», morceau électro hypnotique. Faustine change le décor par son flow rageur et sa démente vocale sur «The preacher», tandis que K-Rol Gola fait voguer sa voix sur la boucle spatiale de «The blood taste of angels», un titre rappelant à la fois Kraftwerk et Röyksopp. Tout matche superbement bien et procure un véritable plaisir sous tension. Les intentions artistiques d'Elastik n'ont pas vraiment changé depuis ses débuts, pour notre plus grand plaisir.

■ Ted





HOMECOMING

LP01

[Autoproduction]

Le souci avec Homecoming, c'est qu'ils aiment beaucoup trop de trucs pour se limiter à une seule direction lors de la composition et au lieu de faire 15 titres, ils en ont écrit 5 pour ce premier Long Play simplement dénommé LP01. Pour te dire, quand je reçois un disque, je l'écoute et tiens une liste avec quelques mots pour le resituer rapidement au moment de faire des choix éditoriaux (et donc le tri entre ceux qui ont le droit à une chro-

nique et les autres), pour le trio parisien, j'ai noté «rock/metal/grunge/alternatif/prog/90's ++», les deux «plus», c'est pour dire que ça me parle et qu'il faut impérativement diffuser mes impressions, le reste, pas la peine d'expliquer au risque d'être redondant. Le chant sait se faire chaleureux, rocailleux et même caverneux n'hésitant pas à hurler ses mots comme à se taire pour laisser pleinement s'exprimer les instruments (et du coup, on ajoute «post» à la liste). Les guitares ne sont pas en reste avec des moments qui relèvent de la science mathématique alors que d'autres ne sont que des déchaînements de furie électrique qui contrastent avec des notes claires qui se promènent d'une mesure à l'autre. Cette débauche de styles et d'ambiances ne nuit pas à l'ensemble (pour un peu qu'on soit ouvert d'esprit), je regrette juste que la batterie soit un peu en dedans en termes de mix avec la prédominance de la guitare, c'est peut-être une volonté du groupe ou un souci lors des prises (réalisées dans deux lieux différents) parce que le Hybreed Studios d'Andrew Guillotin a de belles références (As They Burn, The Arrs, Tigerleech, Tankrust...). Mais ce n'est qu'un petit détail et ce qui ressort de ce LP01, c'est avant tout la profusion d'idées du combo qui forge ainsi son identité au risque de perdre ceux qui n'aiment pas être malmenés et préfèrent les chemins tranquilles avec une ligne d'horizon dégagée.

■ Oli





TOO MANY T'S

LA FAM ILL

(Banzaï Lab)

La fam ill, sacré jeu de mot pour ce nouvel album du duo de MCs britannique Too Many T's qui convoque, à l'occasion de la sortie de ses douze nouveaux titres, ses copains et plus précisément sa famille française. Au menu, c'est une ribambelle de rappeurs et de beatmakers de l'hexa-

gone plus (ASM, Chinese Man, Hippocampe Fou, Smokey Joe & The Kid, Chill Bump...) ou moins (Pumpkin & Vin's Da Cuero, MB14, Atili, Form...) connus qui sont venus prêter main forte aux londoniens. Et le résultat est clairement malade !

Dotés de grooves imparables («Show tonight», «Earth is f*cked», «Can't understand»), de flows agiles tantôt posés, tantôt tonitruants («Freaky», «Have a word», «Every day people») et d'ambiances toutes aussi différentes les unes des autres (le disque est jalonné de sons old school, d'électro, de funk, de beat-boxing, de swing-hop, de jazz, de dub et j'en passe), La fam ill a les atouts pour contenter tout le monde, mais également de réconcilier ceux qui, avec le temps, se sont fâchés avec l'univers assez large du hip-hop. En clair, l'album idoine pour réunir ceux qu'on aime autour d'un barbeuc et de les faire danser comme des fous, et pas forcément autour d'une piscine avec des biffetons, des flingues et des biatchs.

■ Ted





TREPALIUM

FROM THE GROUND

[Klonosphère]

«Les Trepalium cesseront-ils un jour de nous surprendre ?», cette phrase est la première de la chronique de leur précédente galette (Voodoo moonshine), c'est aussi celle de ce From the ground. Entre les deux, outre les 5 années, le combo a vu passer un nouveau chanteur dans

leur antre, KK est parti se consacrer totalement à Grim Reaper Ride et c'est une vieille connaissance croisée sur les routes qui a déboulé, à savoir Renato qu'on a déjà entendu au sein de Flayed et God Damn. Son chant a beau être musclé, il reste clair et donc la teinte de l'ensemble n'est plus du tout death, les instrumentations gardent un peu de métal mais jouent davantage sur le groove et la folie pour accompagner le nouveau frontman. De par sa relativement courte durée (une petite vingtaine de minutes), ce skeud assure clairement une transition entre le vieux Trepalium et l'actuel qui résonne davantage rock, alternatif ou stoner selon les moments car si ça continue de parfois taper sévère, quand il s'agit de définir un style et comme dirait Nikos Décolas «seule la voix compte». Tout ça pour dire que Trepalium surprend encore, l'ensemble est plutôt sympatoche mais ce n'est plus tout à fait Trepalium alors il va falloir un temps d'adaptation et ne pas trop chercher à comparer avec ce qu'ils faisaient avant... parce que ça, c'était avant. Pour autant, ça reste suffisamment différent de tout le reste pour être intéressant, on va donc continuer de creuser...

■ Oli

Photo : Justine Lay / Thibault Chaumont





NECK OF THE WOODS

THE ANNEX OF IRE

(Pelagic Records)

Estampillé death progressif, les Neck of the Woods sont surtout death, certes leur métal est un peu plus exigeant que la moyenne mais on reste assez loin des groupes vraiment prog'. La plupart des titres tournent autour des 5 minutes, on n'a donc pas trop le temps de voyager

dans l'espace et les plans évolutifs/particuliers restent donc limités. Méconnus de ce côté de l'Atlantique, les Canadiens vont pouvoir charmer le monde entier grâce à Pelagic Records qui les signe après avoir été convaincu par leur premier album (*The Passenger*, 2017) et des concerts à travers tout l'Amérique du Nord (et des prestations remarquées aux côtés de Converge ou Every Time I Die). Les natifs de Vancouver (le coin en bas à gauche du pays pour les hérétiques, les autres savent que c'est au Sud-Ouest) n'hésitent donc pas à sortir des solos qui filent au galop, des passages clairs et éclairant en terme instrumental (le chant restant malheureusement quant à lui toujours guttural) et à poser des digressions plus ou moins techniques qui finissent par se rattacher au propos et à se justifier. Pas mal de labels doivent être à la recherche du «prochain Gojira», ce groupe qui va de nouveau apporter une petite révolution dans la vision du death et mettre le monde à genoux, perso, je ne parierais pas sur Neck of the Woods qui reste très fidèle aux canons du genre mais c'est clairement dans la maîtrise des exercices hybrides qu'on trouvera la next big thing.

■ Oli





LION'S LAW

THE PAIN, THE BLOOD AND THE SWORD

(Pirates Press Records)

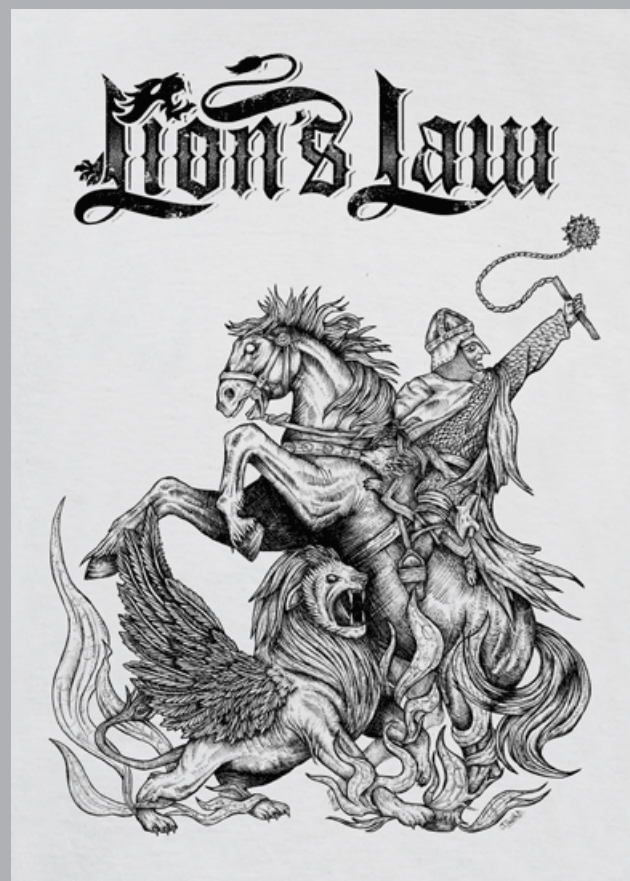
Pour ne rien te cacher, ce n'est pas par hasard que j'écoute depuis quelques années déjà Lion's Law. Faut dire que le fait que mon pote Thomas (Burning Heads) tienne les baguettes du groupe parisien n'est pas étranger à l'intérêt que je porte à ce groupe du circuit Oi!, style pour lequel j'ai clairement quelques lacunes en termes de références. Mais quand Thomas a un groupe à te vendre, il fait ça tellement bien qu'on est presque fan avant d'avoir écouté. Bref. À l'époque où il m'a parlé de Lion's Law, il ne jouait plus avec eux du fait d'un emploi du temps chargé avec les Burning, mais je me souviens qu'il m'a dit un truc du genre : «ça devrait te plaire Gui, c'est un groupe de skins mais qui font du punk qui accroche avec de bonnes chansons». Et voilà, Lion's Law, c'est ça. du punk accrocheur et bien fait. Mais pas que.

Car avec The pain, the blood and the sword, son quatrième album, Lion's Law, dont l'aura est mondiale, ouvre clairement son champ d'action à d'autres chapelles telles le hardcore (l'explosif «Roses and fire», «Un jour», l'énorme «Destined to fall») et le power punk («Damaged Heart», «Pathfinder» et les arpèges que ne renierait pas Second Rate). Et surtout, il réédite l'expérience du chant en français, avec pas moins de quatre titres dans cet album qui en contient quatorze. Pour le reste, rien n'a changé ou presque : le chant en anglais est toujours aussi accrocheur (il semble même que Wattie ait amélioré son accent qui laissait clairement à désirer sur

les premières prods), ça file droit et ça balance des refrains déjà inoubliables («PBS»), et les structures des morceaux sont simples et efficaces (tous les titres !). Et même si la texture des chansons est bien sombre («The reaper», «Destin criminel», «The enemy»), on retrouve toujours les hymnes à scander aux concerts (le génial «Escape», «Fidèle», «Revenge»). En plus d'avoir d'excellents morceaux (car oui, Thomas a raison, Lion's Law fait d'excellents morceaux), le groupe a eu la très bonne idée d'aller enregistrer tout ça chez Santi Garcia au Studio Ultramarinos en Espagne (tout comme récemment Not Scientists et CRIM) pour un son canon.

Franchement, rien n'est à jeter dans ce disque : les guitares sont puissantes et harmonieuses, la batterie efficacement efficace, et que dire des lignes de basse complètement délirantes (ça doit moins rigoler quand ça doit retranscrire tout le merdier à la SACEM). Le chant est rugueux et fédérateur, et l'osmose de l'ensemble sert de la meilleure manière qui soit les compos malignes et efficaces. Lion's Law s'est donné les moyens pour faire de The pain, the blood and the sword l'album de la victoire et je ne vois pas ce qui pourrait empêcher ce disque de faire un carton. Oi !

■ Gui de Champi





LION'S LAW

LION'S LAW EST DE RETOUR, ET ÇA RISQUE DE FRAPPER FORT ! THE PAIN, THE BLOOD AND THE SWORD, NOUVEL ALBUM DES PARISIENS, EST UN UPPERCUT DONT J'AI ENCORE DU MAL À ME REMETTRE. DU COUP, ON EN A PROFITÉ POUR ÉCHANGER QUELQUES

Salut Wattie. Merci de nous accorder un peu de temps pour cette interview. Pour ceux qui ne connaissent pas Lion's Law, peux-tu nous faire un petit tour du propriétaire ? Petit historique, membres du groupe, influences. Ça se passe comment de jouer avec une légende dans le groupe (Tomoï de Komintern Sect et Burning Heads) ?

Alors ça, du temps en ce moment on en a, confinement oblige !! Lion's Law s'est formé en 2012 autour de Louis, Pipa et moi. On jouait dans deux groupes qui s'appelaient Street Kids et Maraboos et on voulait faire un groupe Oi! en anglais dans le chant, un peu mieux produit que ce qu'on faisait déjà et avec des influences

plus modernes. On cherchait un batteur et on fréquentait déjà Tomoï par amitiés communes. Pour nous, on pensait à lui effectivement en tant que légendaire batteur de Komintern et des BH. On pensait qu'il allait nous foutre un vent vu que ça faisait longtemps qu'il avait arrêté de faire de la Oi!, mais à la surprise générale, il a dit oui !!! Et voilà, ça fait 8 ans que ça dure, avec quelques changements de line-up et parfois des remplacements de batteur forcés vu que Tomoï avait du pain sur la planche avec Burning. En 2020, Lion's Law c'est Daick [Guitare], Louis [Guitare], Swann [Basse], Tomoï [Batterie] et Wattie [Chant], 8 EPs, des centaines de concerts à travers le monde, 3

albums et un nouveau à venir très, très prochainement !

The pain, the blood and the sword sort le 24 avril et j'ai la chance de pouvoir l'écouter depuis quelques semaines. Je me trompe ou vous avez musclé votre jeu ? La production est également plus «fat» que sur les disques précédents, n'est-ce pas ? J'ai même l'agréable impression que vous intégrez des éléments nouveaux dans vos compos empruntées au hardcore («Roses and dire») et même au power punk («Pathfinder»).

On a fait le choix d'aller enregistrer au Studio Ultramarinos sur la Costa Brava en Catalogne car on avait effectivement beaucoup accroché sur le dernier album de CRIM, allez écouter si vous ne connaissez pas, notamment car la batterie était énorme. Donc oui, on muscle la prod, quitte à faire propre autant aller jusqu'au bout de la démarche ! On assume également une diversification des styles, tout en gardant des chansons très Oi! et une agressivité qui nous est propre. On affirme des styles qu'on a toujours appréciés avec des chansons plus hardcore ou punk-rock comme tu as pu l'entendre !

Le disque, troisième LP de votre discographie a donc été enregistré en Espagne par Santi Garcia (Not Scientists, Celeste). Pourquoi ce choix ? Le disque sortira par l'intermédiaire de la collaboration de divers labels dans le monde entier, et je crois que c'est une première pour vous. Pourquoi une multitude de labels et non pas une ou deux structures comme pour vos précédentes prods ? Vous vous donnez les moyens pour conquérir un peu plus le monde ?

Santi Garcia est un mec adorable avec qui tu passes un bon moment en plus d'enregistrer chez lui et de profiter de son excellent taf ! Comme je l'ai dit plus tôt, on a beaucoup accroché sur pas mal de ses dernières prods. Alors pourquoi pas ?! Pour ce qui est de la sortie de l'album, notre pote David (HFMN) a décidé de le sortir seul et de s'appuyer sur tout notre réseau de potes gérant des labels pour le distribuer. C'est en quelque sorte une autoprod qui sera distribuée par les plus gros labels mondiaux du style. Notre label français, sur

lequel on sortait habituellement nos disques, ne s'en sortait plus sur nos dernières prods... beaucoup trop de boulot pour un petit label de gens passionnés. Big up à Une Vie pour Rien !

Pour ceux qui ne sont pas des flèches en anglais, de quoi parlent les textes de ce nouveau disque ? On est sur les mêmes thèmes que les précédents ?

Après une période très sombre et négative au niveau des textes, on est sur une nouvelle période plus empreinte d'espoir chez Lion's Law. L'envie de ne pas lâcher l'affaire, de renoncer ou de ne pas céder à ses addictions. C'est toujours très noir mais pas défaitiste, on avance vers la lumière. On cherche le courage pour trouver chacun notre chemin. Putain, ça y est, je suis un poète.

Comment ça se passe le processus de composition : Louis s'occupe de tout ? Il apporte du «clé en main» ? Tu écris les textes ? Vous imposez à votre bassiste de jouer 180 notes à la minute ?

Louis s'occupe de tout en ce qui concerne la guitare. Pour les textes il écrit l'immense majorité mais je l'aide quand je peux... ou quand c'est nécessaire. Mais il y a certains textes qui sont de moi et même une chanson écrite par Tomoï sur le prochain album («Un jour»). Notre bassiste Swann est libre de faire ce qu'il veut, tant qu'il le fait bien !!!

Pour moi, la grande force de Lion's Law, c'est d'avoir su moderniser le style et le son de la Oi! telle qu'elle peut être perçue par le grand public, et de pouvoir fidéliser un public venu punk rock (comme ça peut l'être pour moi). Comment ça se passe pendant les concerts : plus de punks que de skins ? Vous êtes plus à l'aise sur des fest oi!/street punk ou sur des fest rock en général ?

On a commencé en jouant uniquement dans des concerts Oi!, car c'est notre scène ! Mais c'est vrai que petit à petit, on a été invités par des festivals plus grands avec un public plus «rock» classique. On arrive à convaincre ce public également, y'a de tout : des hymnes, du punk rock et des chansons beaucoup plus «bourrin» ! On est quand même toujours plus à l'aise sur un festival Oi! où on sait que les

gens nous connaissent déjà et connaissent nos morceaux, car rares sont les groupes qui durent aussi longtemps sans splitter dans notre scène. Et comme la particularité d'un concert de Oi!, c'est que la foule peut reprendre en chœur tous les morceaux, ça se ressent et ça te mets direct dans le truc !

Avec le maxi Zonard, Lion's Law s'est ouvert au chant en français. Avec ce nouvel album, ce n'est pas moins de quatre morceaux chantés dans la langue de Molière. Tu as l'habitude de chanter en français avec d'autres formations, alors pourquoi le chant en français intervient seulement maintenant pour Lion's Law ? Au niveau des textes et du « message » à faire passer, tu es plus à l'aise dans quelle langue ?

Avec nos précédents groupes et nos autres groupes dans lesquels on officie à côté : Bromure, Rixe, HardTimes, CRAN, Komintern Sect pour ne citer qu'eux..., ça chante en français. Avec Lion's Law au début, l'idée, c'était vraiment de se démarquer en chantant en anglais. Et puis ça permet de tourner beaucoup plus à l'étranger ! Mais attention, ça ne veut pas dire qu'on n'aime pas le chant en français ! Loin de là ! Je trouve toujours que le français est beaucoup plus dur à manier pour que ce soit bien écrit et évidemment, étant notre langue maternelle, c'est bien mieux pour nous afin d'exprimer ce que l'on veut ! Je pense que le public, français et international, nous a donné le déclic en réclamant des chansons en français. Ça ne pouvait pas nous faire plus plaisir ! Donc on s'en donne à cœur joie. Ce n'est que le début de Lion's Law en français ! On prévoit quelque chose !

Lion's Law est un groupe tourné vers l'international, si bien que pendant longtemps, vous n'avez pas beaucoup joué dans l'hexagone. À quand une tournée française digne de ce nom ? Lion's Law a-t-il accès au réseau des SMAC, avez-vous le même réseau que le punk rock ou le hardcore ?

Le réseau Oi! / punk en France reste quand même très limité. Voilà pourquoi on joue beaucoup plus à l'étranger, et notamment en Allemagne où les groupes Oi! sont les habitués des salles de type SMAC. En France, ça a encore du

mal à passer. va savoir pourquoi.

Lion's Law est indubitablement lié à la culture skinhead qui est mal connue du grand public, voir stigmatisée pour de mauvaises raisons. Vous êtes ouvertement anti fascistes, mais Lion's Law est-il un groupe « politique » ? Finalement, Lion's Law, c'est du punk rock joué par des skins, non ?

Clairement, une des raisons pour lesquelles on nous ferme certaines portes en France. Lion's Law, oui, est un groupe skinhead mais affilié au mouvement SHARP : Skinheads Against Racial Prejudice. Donc oui, nous sommes un groupe anti-raciste. De là à dire que nous sommes un groupe « politique », je ne pense pas. Nous sommes un groupe qui prône des valeurs de respect, d'amitié et de liberté. Nous ne dictons à personne notre façon de penser. Mais nous avons notre vision bien à nous du mouvement skinhead. Tout le monde est le bienvenu, quelle que soit son origine.

Tu joues dans pas mal de groupes (Rixe, Bromure,..). Lion's Law est-il ta priorité ? Comment jongles-tu avec cet emploi du temps qui doit être chargé en tournées, répétitions, périodes de composition ?

Je joue actuellement dans 5 formations en comptant Lion's Law : Rixe, Bromure, Faction-S et Atlantes. J'essaie de concilier au mieux tous les groupes pour qu'on puisse chacun un peu jouer mais c'est clair que ça ne me laisse pas beaucoup de week-ends libres ! Mais je te rassure, je le fais parce que je le veux ! Et parce que ça me plaît ! Lion's Law est ma priorité et c'est clairement le groupe qui tourne le plus. Mais niveau composition, on me retrouvera plus chez Bromure, Faction-S et Atlantes.

Toi qui voyages un peu partout dans le monde, as-tu une explication de pourquoi la Oi française a le vent en poupe à l'international ?

La Oi! française a une bonne réputation de par la qualité des groupes que l'on a eus dans les années 80. Divers groupes mais déjà très bons musicalement et avec une identité forte : Camera Silens, L'infanterie Sauvage, Brainwash par exemple... Donc on représente cette identité également. Je pense que la langue française se prête aussi très bien à ce style.

Quel est ton meilleur et ton pire souvenir de tournée avec LL ?

Pour mon meilleur souvenir, indéniablement notre tournée commune avec Komintern Sect en Colombie en 2015. 2 semaines sous le soleil de l'Amérique du Sud, à refaire ! Le pire souvenir ? Il y a des milliers d'histoires pourries après 8 ans sur les routes mais personnellement, je ne m'en souviens pas. je ne garde que les bons !!!

Que peut-on souhaiter à Lion's Law à part la fin de cette putain de période de confinement pour vous permettre de retrouver la route ?

On espère que le nouvel album fera plaisir à tout le monde et qu'il pourra permettre de passer le confinement plus agréablement !! Et que vive la Oi!

Question bonus : tu chantes sur le prochain album de reprise des Burning Heads ? Outre le fait que vous avez un batteur commun, que

représente pour toi ce groupe plus influencé par Bad Religion ou Adolescents que par Komintern Sect ?

J'ai passé une partie de mon enfance à Orléans et j'ai connu Burning Heads sur ma planche de skate vers 12 ans . Donc ça me parle pas mal et ça m'a fait énormément plaisir qu'ils m'invitent !!!! Quel honneur !

Merci à toi. Si il y a quelque chose à rajouter, c'est maintenant.

Tout pour la Oi!

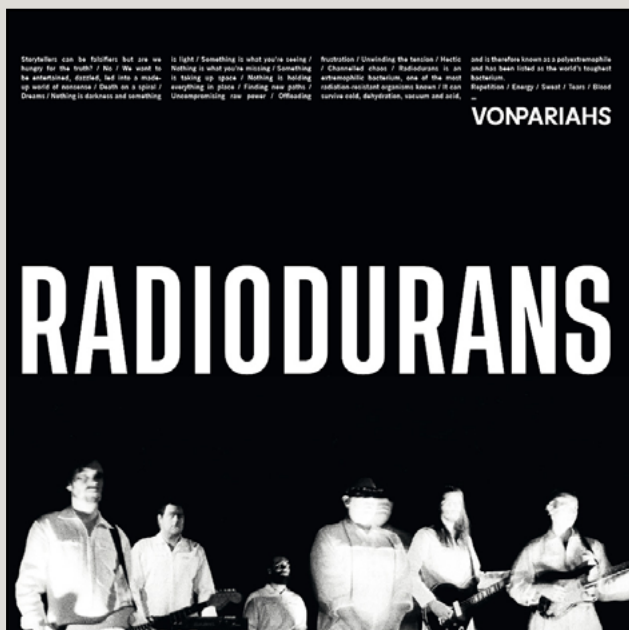
Merci Wattie et les Lion's Law !

■ Gui de Champi

Photo p. 84 : Nicolas Prado

Photo p. 87 : Brian Ravaux





VON PARIAH'S

RADIODURANS

(Mus'Azik / Differ-ant)

Comme le bon vin, plus le temps passe et plus Von Pariahs vieillit bien. Le troisième album des Nantais, Radiodurans, est arrivé dans les bacs en octobre dernier avec dix nouveaux titres produits par Éric Pasquereau (le guitariste-chanteur de Papier Tigre) et mixé par le compositeur et producteur australien basé à Londres Aaron Cupples (Civil Civic, Tropical Fuck Storm, Dan Kelly...). Faisant référence à une bactérie extraordinairement résistante découverte en 1956 et nommée *Deinococcus radiodurans*, ce nouvel album fait preuve de brillantes intentions, à la fois en poursuivant sur cette densité sonore débutée sur son prédécesseur (mais en mieux) et

qui sied si bien à ses compos, et en livrant des titres aboutis démontrant ici que Von Pariahs est capable de se remettre en question.

En effet, il fut reproché au sextet de peut-être trop rester dans sa zone de confort même s'il avait su évoluer notablement entre ses deux premiers disques (grosso-modo en passant du post-punk à quelque chose de plus rock n'roll). Sur Radiodurans, on s'étonne par exemple de les voir s'aventurer sur des titres à la fois un peu casse-gueule, pas direct pour un sou, comme l'oppressante «Suffocate» ; sur des plages très mélodiques et planantes («The west» et «Envious eyes») ; ou bien sur «The bigger picture» et «Decisions» qui révèlent des sonorités exubérantes et rugissantes se posant sur un substrat rythmique extrêmement solide. J'en passe et probablement des meilleurs. Mais au milieu de tout ça, quelques morceaux peinent néanmoins à s'imposer et égaler le reste comme la dispensable et téléphonée «Nothing something», ou «No legs» qui foncièrement n'est pas mauvaise en soit, mais qui n'apporte pas le petit «plus», de par son manque d'originalité.

La force de ce Radiodurans est également à chercher du côté du chant de Sam qui pète le score. Sa présence est incommensurable sur ces dix plages, un réel sixième instrument très expressif qui en impose dans presque tous les registres vocaux (c'est pas Freddie Mercury, hein !), comme si chaque titre était un live du groupe et qui lui confère une puissance de feu indéniable. Les Von Pariahs semblent avoir trouvé leur voie avec ce nouvel album.

■ Ted





THIS WILL DESTROY YOUR EARS

CLEAR

(Cowboy à la mode)

Si Hossegor est surtout connu pour être un spot de surf, les This Will Destroy Your Ears entendent bien en faire une nouvelle capitale française, celle d'un post-punk noisy-garage qui s'inspire de la froideur des eighties et sonne comme un bon groupe indé d'aujourd'hui. Pourtant peu client de ce genre de musique, je dois bien avouer que je me suis fait avoir par leurs mélodies accrocheuses, leurs riffs épidermiques et des rythmiques aussi brutes (la batterie surtout) qu'efficaces (la basse en général, celle de «Goldfinger» ou «Where is my cake ?» en par-

ticulier). Le trio ne cache pas son amour pour Idles, The Cure ou Sloy et réussit à amalgamer ses influences pour en faire un truc qui fonctionne et qui ne ressemble pas trop à un autre. Attention, sur la très belle pochette, il y a 2 petits mensonges et une vérité. Premier mensonge, la guitare est bien saturée mais ne détruira pas nos oreilles, certes le nom claque mais ça reste du rock, on ne va pas chercher dans du dark-drone-post-black ultra agressif. Seconde entourloupe «Clear», rien n'est clair là-dedans, à part qu'on ne peut résister aux mélodies (essaye avec «[Un] believers» par exemple). Par contre la photo décrit bien l'action, toi, t'es là, tu ne faisais que passer et ton chemin de joggeur croise celui d'un mec qui a tout du psychopathe qui va mettre le feu. S'approcher de This Will Destroy Your Ears, c'est bel et bien se faire incendier alors qu'on ne s'y attendait pas forcément.

■ Oli





ALASKA GOLD RUSH

CAMOUFLAGE

[Luik Records]

En pleine période de confinement covidproof, où l'espace de vie se résume pour certains à quelques dizaines de mètres carrés, il convient de bien choisir le courant musical qui va accompagner tes journées. Choisir du punk hardcore, c'est être assuré(e) de déglinguer le lustre Ikea au bout de 10 minutes. Partir sur du darkwave, c'est finir pendu à ce même lustre en moins de 5.

Non, il vaut mieux partir sur des bases connues et reconnues, soit de l'indie rock classique. Plutôt l'orienter vers un côté folk, c'est toujours plus humain. Il faudrait également trouver des titres plutôt cools, avec quelques envolées légèrement nerveuses mais sans plus, une guitare développant quelques thèmes clairs, mélodiques et simples. Une voix douce, un peu alanguie, qui caresse l'esprit en essayant de l'élever vers d'autres lieux imaginaires plus cotonneux, limite un peu psychédélique. Puis il faudrait taper dans des groupes belges, d'une part parce que cela fait bien longtemps que le rock belge est reconnu, et d'autre part parce que ça m'arrangerait bien pour ma chronique. Enfin, si ça pouvait être un duo, histoire de pouvoir les imaginer jouer dans son salon, il pourrait être composé de Renaud Ledru à la guitare et au chant et Nicolas Collaer à la batterie. En activité depuis 2013, et après avoir sorti quelques EPs et LPs, on pourrait choisir un groupe expérimenté qui vient de sortir leur dernier LP, soit 10 tracks regroupés derrière le titre Camouflage. Bingo, c'est donc le duo bruxellois d'Alaska Gold Rush que je te conseille en période de confinement histoire d'accompagner tes journées avec insouciance et optimisme. ...mais même quand on sera tous déconfinés, ça marchera très bien aussi.

■ Eric





ARTÚS

CERC

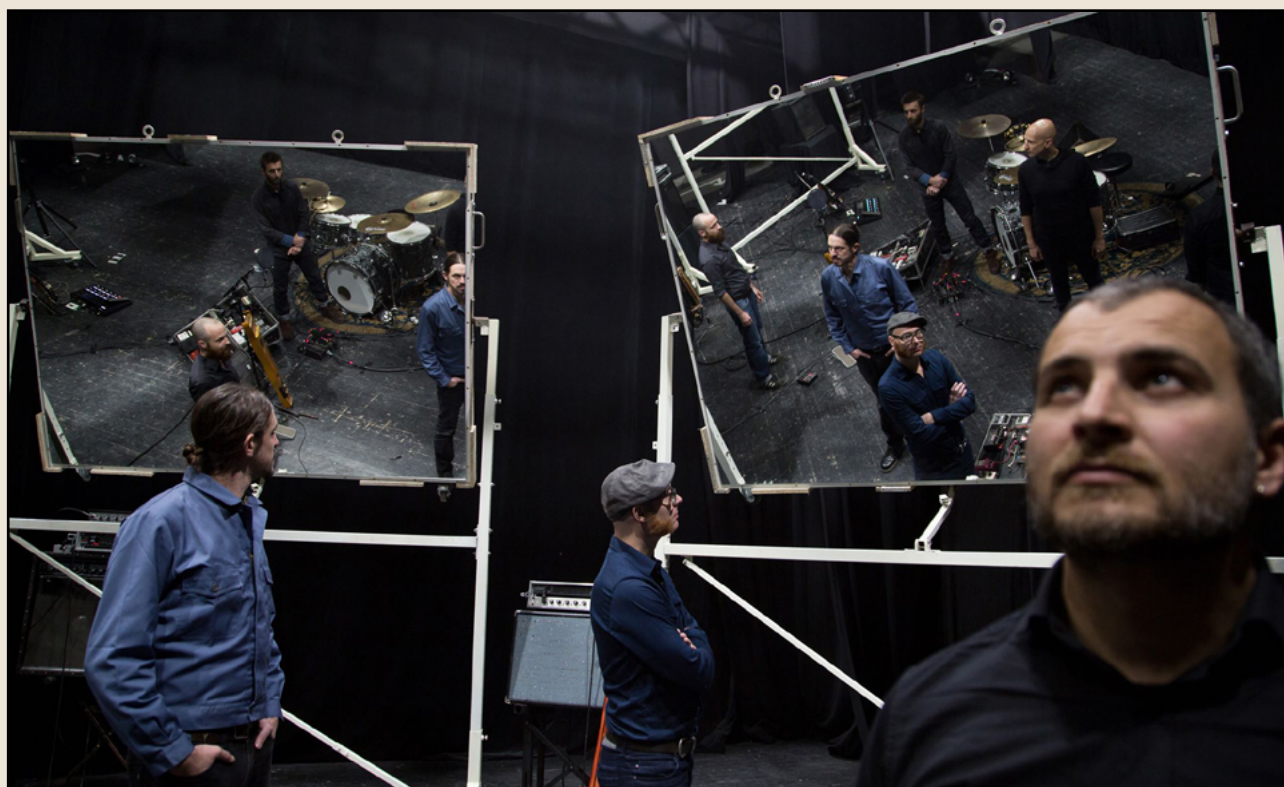
(Pagans)

Le son est plus caverneux pour ce nouvel album d'Artús, l'ensemble est plus sombre, l'ours se serait-il retiré sans sa tanière ? Toujours aussi difficile à décrypter avec des textes qui entremêlent différentes langues et des accents chantants même lorsque les mots sont parlés, la musique folklorico-ethnique continue de faire appel à nos sens et à nous demande juste de se laisser ber-

cer par les ambiances. Parmi les visites proposées, le groupe explore «Lépineux», un gouffre gigantesque qui n'est qu'une des portes d'entrée d'un dédale de galeries souterraine au cœur des Pyrénées, on y entend des voix, de l'écho et des sonorités lointaines et étranges, le genre de promenade qui nécessite de rester attentif à là où l'on pose les oreilles pour ne pas dévisser. Autres activités au menu, un peu d'alchimie avec «Nigredo» («martelé et inquiétant») et «Albedo» (dansant et entraînant) mais aussi «Faust» (dont il existe une vidéo live qui fait une belle porte d'entrée pour leur univers) et un feu de Noël («Halha») pour apporter protection à ses proches. Pendant près d'une heure, Cerc nous fait voyager et l'Artús reprend la route de sa montagne et de ses douces brises («Las mairs apo») laissant la nature reprendre ses droits.

■ Oli

Photo: Nicolas Godin & Médéric Grandet





SLIFT

UMMON

[Vicious Circle]

Est-ce que le rock vertigineux des Oh Sees te fait frémir ? Est-ce que les passages spaciaux et progressifs d'Amon Düül II ou Black Mountain te parlent concrètement ? Est-ce que tu aimes vibrer sur les riffs stoner de Sleep ou All Them Witches ? Si tu réponds par l'affirmative à toutes ces questions, alors sois sûr que Ummon deviendra assez vite ton album de chevet, et risque de le rester un bout de temps ! Le troisième disque des Toulousains Slift est sorti en février chez Vicious Circle, un label qui a décidément le nez

fin pour nous déguster de pures merveilles musicales (le dernier The Psychotic Monks en est un bon exemple). Album concept, Ummon a été bâti comme une BO d'un film qui n'existe pas, «une odysée onirique qui met en scène les Titans, leur exil vers les confins de l'espace à la recherche de leurs créateurs, et le retour du Titan Hypérion sur Terre», pour reprendre mot pour mot le dossier de presse envoyé par le label.

La magnifique pochette illustrée par Caza (Métal Hurlant, Pilote, Les Humanoïdes Associés), aurait dû d'ailleurs nous mettre la puce à l'oreille, les gars sont fans de science-fiction et leur musique reflète totalement ce voyage cosmique et une certaine idée de l'imaginaire. Avec Ummon, on se croirait revenu à la bonne époque 70's où le rock en roue libre mettait sur orbite ses étranges sonorités de claviers et de guitares. Totalement psyché et acide, le son dense des Slift nous amène, via des plages relativement étendues, vers des contrées diverses qu'on connaît bien chez le W-Fenec, zigzaguant entre stoner-rock, prog-rock, kraut-rock, psych-rock, garage-rock, blues-rock et space-rock. Rien que ça ! À travers cette œuvre démoniaque, Jean (guitare, voix et synthés), Rémi (basse) et Canek (batterie) font preuve d'une merveilleuse maîtrise. Reste maintenant à te poser, lancer l'album, te concentrer, et de faire appel à ton imagination pour sortir les plus belles images de cette bande son d'une autre galaxie.

■ Ted





PONCHARELLO

FOUR WHEEL OVERDRIVE

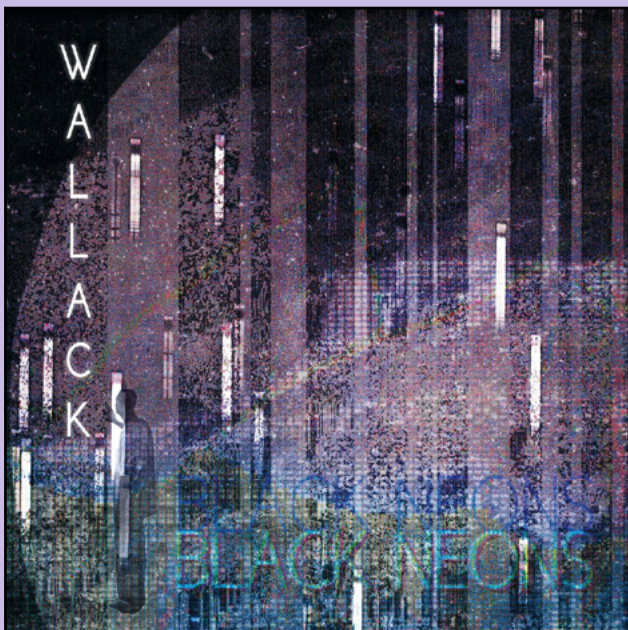
[Antitune Records]

C'est un vrai bonheur que de retrouver le Poncharello nouveau dans ses oreilles, surtout que contrairement au Beaujolais, il est loin de revenir avec une nouvelle production chaque année... La cuvée 2020 a un arrière-goût de banane et on sent bien la présence de la pêche ! Et si chacun s'accorde à dire tout et n'importe quoi sur le beaujolpif (plutôt dégueu cette année, non ?), le Poncharello n'est pas un produit commercial et s'affine en cave pas mal de temps avant de se montrer et de lâcher des tubes aussi excitants

que «Question mark», «Give it back» ou «Master» (un petit bijou !). Hautement chargé en ions positifs, Four wheel overdrive démarre tambour battant et ne relâche sa prise qu'avec un bonus au piano («88 key overdrive» signé Marc Bour), et durant 6 titres, le combo livre son rock high energy qui puise parfois dans le punk mais cherche toujours à mettre en avant la mélodie qui fait mouche, la rythmique qui fait swinguer («Pop» et son faux-air de 7 Weeks) et la disto qui fait hérissier les poils. Dans tous les registres qui pouvaient montrer une petite faiblesse, les Lillois ont fait un gros travail et sont désormais irréprochables. La qualité de leurs compos est sublimée par la production d'Olivier T'Servrancx (The Lumberjack Feedback, Zoe, Glowsun...) et on a hâte d'être débarrassé de cette saloperie de virus pour aller tâter de tout ça sur scène pour retrouver la banane et la pêche en chantant avec eux leurs refrains (et celui de «Master» que, tu l'auras compris, j'adore).

■ Oli





WALLACK

BLACK NEONS

[Anesthetize / Klonosphère]

A quel moment, tu peux penser que le mélange du Stoner et de l'Indus, ça peut fonctionner ? Comment tu peux convaincre des musiciens de rejoindre un projet qui mêlerait la chaleur du désert à la froidure d'un congélateur, qui jouerait autant sur des envolées guitaristiques que sur la binarité des machines ? Alors tu peux arguer que Ministry ne s'en sort pas trop mal quand il évoque les déserts à la frontière du Mexique ou ceux de l'Irak, tu peux évoquer les collaborations entre Josh Homme (Kyuss, QOTSA...) et Trent Reznor (NIN) sur «Mantra» ou «Kalopsia» mais ça ne pèse pas lourd face à l'immense vide qui se présente à nous quand on associe les deux

termes.

Une bande de Poitevins a fait fi de toutes ces interrogations pour monter Wallack, un groupe de stoner-indus qui veut porter haut les couleurs et les sonorités propres aux deux courants. Et après quelques ajustements de line-up et deux EPs (Wallack en 2015 et White noise en 2018), ils sortent leur premier Long Play intitulé Black neons. Si le timing n'est pas parfait pour eux à cause du confinement imposé en ce printemps 2020 (release party annulée, tournée compliquée à reprogrammer), l'opus assure l'amalgame entre le rêve et la réalité. Le rêve, ce sont les grands espaces, les notes qui courent sur le manche des guitares, les élans appuyés par les claviers («Anxiety» est excellent dans ce domaine), le vent qui souffle comme les mélodies qui passent, le soleil qui tape come le batteur, un sentiment de liberté dont on est privé en ce moment. Car le présent, c'est l'oppression, l'enfermement, le contact frais des murs qui semblent se rapprocher, les objets numériques qui se sont encore plus greffés dans nos vies, les machines se sont vissées davantage dans nos membres et nous vident de notre énergie alors qu'on ne fait rien (le joli cadre «All that's ever been» en deux parties).

Si tu te questionnes encore sur la faisabilité d'un mariage Stoner/Indus ou que tu es avide de nouvelles sensations, ouvre une fenêtre et pars à la recherche de ce Black neons des Wallack, aussi excitant sur le papier que réussi musicalement.

■ Oli

Photos : Guillaume Héraud





FAUT QU'ÇA GUINCHE

SIXIÈME SENS

[Traquenard Production]

L'habit ne fait pas le moine. Voici un proverbe qui, une fois n'est pas coutume, ne s'applique pas à Faut qu'ça guinche, sympathique sextet tout droit venu de Grenoble. Car oui, avec un nom pareil, pas de black metal ou de pop indus minimaliste, mais bien de la chanson française «festive». Et ce créneau, j'en ai consommé (pour ne pas dire bouffé) à outrance à la toute fin des années 90 / début des années 2000, quand je fréquentais «la scène» par le biais de mes activités de tour man à mi-temps des Amis d'ta femme. Faut dire que j'en ai croisé, des groupes de chanson française «festive». Des bons et des moins bons. Tout ça pour dire que j'ai lâché l'affaire de-

puis de nombreuses années. Mais ceci ne m'empêche pas de te certifier que Faut qu'ça guinche, ça tient la route, et bien plus que ça même !

Proche cousin de La Rue Kétanou, de Java, des Hurlements d'Léo et (surtout) des Ogres de Barback (y'a pire comme famille !), Faut qu'ça guinche roule sa bosse depuis 13 ans, et dispose à son actif de plus de 700 concerts. Le groupe propose, avec Sixième sens, son sixième album studio. Bref, ce ne sont pas des bleus, et en consultant l'emploi du temps de ces dernières années, on constate que le groupe passe ses week-ends sur la route. Et la musique dans tout ça ? Eh bien parlons-en. Si tu n'es pas réfractaire aux jolies chansons teintées d'esprit bohème, de sonorités punk et d'un saupoudrage de musette, tu vas te régaler. L'ensemble est riche mais paradoxalement pas du tout bourratif. Complet sans être rébarbatif. En tout cas, Sixième sens m'a rendu nostalgique d'une période de ma vie où j'ai grandement apprécié ce style qui pouvait aussi bien te donner envie de danser que te filer un coup de spleen. Les textes racontent la vie de tous les jours, des gens brisés, des gens heureux, des gens de bohème, de l'amour et de la passion. La passion pour la musique, la passion du partage... la passion de la vie, tout simplement. Des textes réalistes mais jamais démagogiques. Et même si je ne vais pas me faire un revival chanson rock de sitôt, Faut qu'ça guinche m'aura fait passer un excellent moment. Bravo et merci.

■ Gui de Champi





PORN

NO MONSTERS IN GOD'S EYES

(Les Disques Rubicon / Echozone)

Troisième et dernier acte pour les aventures du destructeur des mondes, Mr Strangler, l'artwork ne laisse pas entrevoir de fin heureuse, on passe du trône à une chaise électrique observée par des ombres bien sombres. Porn achève sa trilogie avec un disque de nouveau très abouti où chaque plage est à sa place et sert l'ensemble, deux morceaux sont mêmes découpés en plusieurs parties histoire d'ajouter encore du liant avec des gimmicks et des mélodies qui reviennent et s'incrument encore plus dans les têtes, squattant un coin de la mémoire pour

mieux être apprécié lors de l'écoute suivante. Entre les harmonies du chant, les nappes de synthé et les guitares (parfois claires), les Lyonnais ne pensent plus à la fête, pas question de gesticuler bêtement sur leurs nouveaux titres, l'atmosphère est plus propice à l'introspection, à l'analyse d'une situation qui nous a échappé, au sinistre bilan avant de prendre l'ultime départ. Malgré tout ce qui ronge les esprits, c'est plutôt apaisé que Porn nous abandonne, le tempo moyen de cette dernière dizaine de titres (numérotés de 20 à 32) est certainement le plus bas du triptyque, la violence métallique s'est évaporée mais les compositions n'en sont pas moins puissantes, elles nous emportent plus mentalement que physiquement.

Pas évident d'ailleurs de dire lequel des trois actes est mon préféré, ils ont chacun leurs spécificités et sont assez dissociables bien que différents. C'est là aussi une des grandes forces de Porn, réussir à écrire autant sur un même thème, avec les mêmes outils en aussi peu de temps sans se répéter ou tourner en rond. En plus, le combo s'offre le luxe d'accompagner chacun de ses disques d'au moins trois clips (scénarisés pour la plupart) de très haute qualité (mate ne serait-ce que «Dead in every eyes») et d'une panoplie de remixes par de grands noms... Ne manquaient que les shows, ceux qui s'annonçaient promettaient beaucoup, ce n'est que partie remise, on va pouvoir réviser un peu plus d'ici là. L'ambition était élevée, le pari est plus que réussi. Respect.

■ Oli





TRUCKKS

AUTOPHAGE

(Grabuge Records)

Hormis la région parisienne, l'Est de la France doit être probablement le plus gros réservoir de groupes de rock de notre pays. À Vesoul, petite ville paisible de Franche-Comté située non loin de Besançon, et grâce au soutien de l'association Aim'Rock et de son local, on y compte déjà un paquet de formations actives dont Membrane, La Bite et le Couteau, Rilenti & The Original Sound Hound, Primitif, et j'en passe. Au beau milieu de tout ça se trouve une espèce d'OVNI, un phénomène, un truc qui n'arrive pas tous les 4 matins : 4 adolescents de 14 ans montent début 2015 un groupe de punk noise-rock chanté en français.

Ils nomment ça tRuckks (en rapport avec le nom donné aux essieux d'un skateboard) et commencent progressivement à faire parler d'eux grâce à des performances remarquées sur les scènes et festivals locaux (les PDZ, La Guerre du Son, Impetus Festival, Eurockéennes de Belfort), nationaux (Le Trianon, Le Printemps de Bourges, l'Iboat, le Noumatrouff) et européens (Lauréat du tremplin Imagine à Maastricht). En quelques années, Lény (chant-basse), Cyprien (batterie), Hugo (guitare) et Martin (guitare) parviennent à jouer avec leurs idoles Metz, se font repérer par hasard par les Lysistrata, lors d'un show explosif au festival Détonation en 2017, avec lesquels ils deviennent bons copains (idem avec les Pogo Car Crash Control ou Johnny Mafia), se font signer sur leur label Grabuge Records, et lancent

deux EPs dont le dernier Autophage est paru au début de l'année 2019.

Autophage se trouve à la limite entre l'EP et le LP, il s'agit plutôt d'un mini album de 6 titres et 2 interludes d'une durée de 25 minutes produit par Peter Deimel du célèbre Black Box Studio (Chokebore, dEUS, The Kills, Shellac). Autrement dit, un gros son garanti pour exprimer de la plus belle des manières cette boucherie noise-rock tortueuse et ténébreuse qui a laissé en chemin une partie de ses penchants pour le punk brut découvert sur un premier EP sorti deux ans auparavant et différent à bien des égards. Les membres de tRuckks étant encore très jeunes (18 ans au moment de l'enregistrement), il n'est d'ailleurs pas dément de penser au passage que leur style évoluera plus vite qu'on ne le pense. Leur façon de digérer leurs influences et de se les approprier sur Autophage est assez incroyable : Metz, on l'a dit, pour le côté matraquage de fûts et univers cradingue (ô basse saturée) ; Slint pour le travail sur les ambiances fantasmagoriques des guitares ; le groupe partage aussi avec les Melvins sa passion du riffing et de la saccade ; on y décèle des éléments de Shellac ou d'Unsane sur certains passages.

Finalement, seul le chant capricieux et agacé de Lény, empli de folie constante, ne trouve d'équivalence à nos yeux car il n'est pas commun pour un groupe de «psycho-noise-hardcore» - terme utilisé par le quatuor pour se définir - de chanter de cette manière-là dans la langue de Molière. C'est à coup sûr ce qui fait de tRuckks un cas unique en France, même si des formations comme Pogo Car Crash Control ou Lofofora excellent dans le rock énervé chanté en français. Bordée d'univers donnant souvent le tournis, la musique de tRuckks est à la hauteur de la malice de ses membres. À (re)découvrir d'urgence !

■ Ted



TRUCKKS

EN PLEIN CONFINEMENT, ON RETROUVE LES VÉSULIENS DE TRUCKKS VIA SKYPE POUR DÉCONNER LE TEMPS D'UNE PETITE INTERVI O U. MARTIN (GUITARE) N'AYANT PAS PU PARTICIPER, C'EST DONC LÉNY (CHANT, BASSE), HUGO (GUITARE) ET CYPRIEN (BATTERIE) QUI SE PRÊTENT GENTIMENT À CE PETIT JEU DU «TU PRÉFÈRES QUOI ENTRE... ?». POUR RAPPEL (OU INFO), LE GROUPE A SORTI L'ANNÉE DERNIÈRE SON DEUXIÈME DISQUE, UN MINI-ALBUM ENREGISTRÉ AU STUDIO BLACK BOX PAR PETER DEIMEL ET QUI S'INTITULE AUTOPHAGE.

Monster trucks ou food trucks ?

Ensemble : Monster trucks !

Lény : ...parce que bon, nous sommes des gars un peu badass qui aimons les muscles, le barbecue et tout ça.

Noise-rock ou Psychoisehardcore ?

Ensemble : Psychoisehardcore.

Lény : C'est un truc qu'on a inventé parce qu'on fait un peu tout et n'importe quoi. Je crois que ça représente bien le groupe.

Tartine de cancoillotte ou chips ?

Ensemble : Tartine de cancoillotte !

Hugo : À 1000% ! Premièrement, parce que c'est plus simple à transporter, et deuxièmement, parce que c'est meilleur.

Lac en Zik ou Les Eurockéennes de Belfort ?

Ensemble : Lac en Zik.

Lény : Lac en Zik parce que c'est LA scène qu'il faut faire.

Hugo et Cyprien : C'est la famille !

Pouvoir changer le passé ou pouvoir changer le futur ?

Lény : Le futur.

Hugo : On aimerait bien vivre quand même !

Avoir une engueulade en studio ou une engueulade en concert ?

Ensemble : En studio.

Composer de nuit ou de jour ?

Lény : De jour, on n'a pas le choix.

Hugo : Ouais, notre créneau de local de répète est de jour.

Primitif ou Blindness ?

[NDLR : Primitif est un duo noise punk hardcore composé de Lény et de son frère qui a fait suite en avril 2019 à Blindness pour une raison de référencement et de cohérence, la formation étant exactement la même.]

Lény : Primitif.

Hugo/Cyprien : Blindness ! [rires]

Son clair ou son saturé ?

Ensemble : Saturé.

Hugo : Mais si tu as un bon son clair, ton son saturé est bon. L'inverse n'est pas évident.

Lény : On aime bien tout ce qui est saturé. Les acides gras saturés aussi.

Faire de la musique mineur ou majeur ?

Lény : On fait de la musique plutôt mineur.

Hugo : C'est plus sombre, moins joyeux.

Cyprien : Et la batterie en mineur ça sonne mieux.

Mac ou PC ?

Lény : On a tous des PC parce qu'on est tous pauvres.

Disque d'Or en Belgique ou tournée à succès en Chine ?

Cyprien/Hugo : Disque d'or en Belgique, on n'a pas envie d'attraper le corona !

Matraquer la mort ou matraquer la police ?

Lény : La police, direct ! [rires]

Hugo : C'est pas simple !

Cyprien : Mais est-ce que matraquer la mort ne revient pas à matraquer la police ?... [mime un mic drop en direct]

Lény : En contexte de coronavirus, matraquons la mort !

Hugo : C'est profond, hein ! [rires]

Doigts ou médiateur ?

Lény et Hugo : Médiateur.

Lény : On ne sait pas jouer aux doigts ! Non, je sais quand même un peu jouer aux doigts mais je ne suis pas très fort. Ça sonne bien au médiateur quand même.

Hugo : Cyprien avec les doigts, il peut te jouer Fort Boyard.

Cyprien : Je suis team doigts.

Manger avant ou après un concert ?

Cyprien : Après, mon pote.

Hugo : Toujours après.

Cyprien : Quand tu manges avant, t'as des gaz pendant le concert.

Hugo : Une bonne grosse tartine de cancoillotte après le concert.

Lény : Des fois, ça fout la patate de manger un petit bout avant. Manger à 22h, on est en hypoglycémie totale !

Passer une semaine avec La Bête et le Couteau ou avec les Lysistrata ?

Lény : Aucun des deux !

Hugo : Oh la la, l'enfoiré quoi ! Dans tous les cas, on se fait déchirer ! En vrai, je n'en sais rien... Joker.

Lény : Avec les deux.

Hugo : Avec La Bite et Lysistrata

Cyprien : Ou Lysis et le Couteau

Hugo : Ou Lysistrabite

Week-end à Rome ou week-end à Vesoul ?

Lény : Vesoul !

Hugo : Vesoul !

Cyprien : Ah ouais ? Ouais, allez OK, c'est la mère Patrie.

À l'arrache ou ultra carré ?

Lény : À l'arrachcarré (rires)

Hugo : Dommage que Martin ne soit pas là pour répondre à cette question. (rires) (NDLR : Martin, quatrième membre du groupe, connu pour son «à l'arrachitude» chronique)

Cyprien [imitant Martin] «Mais alors ultra carré !»

Lény : Tout est calculé, en permanence. On

essaie d'être à l'arrache en permanence, mais c'est pas évident tous les jours.

Le prochain disque : 2020 ou 2021 ?

Lény : On ne sait pas. On n'est pas pressés.

Hugo : Avec le virus, c'est l'incertitude.

Merci à Max «Koudzy» et aux tRuckks !

■ Ted

Photo p. 98 : Sébastien North Photography

Photo p. 100 : Maxime Maître



LE RENDEZ-VOUS ANNUEL DES INDÉS ET DE L'AUTOPRODUCTION

LA JIMMI

LE SAMEDI

10 OCTOBRE

(94)

2020

(M°)

IVRY-SUR-SEINE

MAIRIE D'IVRY

SALON - CONCERTS CONFÉRENCES

LABELS, TOURNEURS, COLLECTIFS,
GRAPHISTES, MÉDIAS...

INDÉPENDANTS VENEZ PRÉSENTER
VOS PROJETS ET PRODUCTIONS !

réservez votre stand
[10€]

ESPACE ROBESPIERRE

Infos : jimifestivaldemarne.org / 01.45.15.07.07



FAKE

FAKE

[Totally Incredible Records / April Fool Disk]

Ils reprennent les choses là où ils les ont laissées. C'est un euphémisme en ce qui concerne ce groupe : il s'agit bel et bien de « l'album de la maturité » puisque il s'agit, ni plus ni moins, de leur troisième opus. Après une révélation de l'année [souvenez-vous des MAOTFA...] mais une seconde galette un peu plus poussive, la formation semble être désormais à son apogée en étant à la fois complètement dans l'ère du temps et terriblement urbain. Le firmament paraît même être tutoyé si on aborde le mixage et

le mastering de la bête, effectué sous la houlette du binôme le plus en vue de la scène indé. Ceci alors que le quatuor a enchaîné sans relâche les tournées incandescentes, malgré de nombreux changements de line-up ces dernières années, dûs aux démêlées avec la justice et déboires liés aux drogues de plusieurs de ses membres. Réunis derrière leur charismatique frontman qui tient fièrement la boutique depuis plus de deux décennies, les métaleux envoient des riffs tous plus tonitruants les uns que les autres sans crier gare. Facile à dire mais pas à faire, la basse, attendue au virage, tabasse comme il se doit et le jeu de cymbales est aussi maltraité que les fûts par un batteur aussi endiablé que déterminé. Tandis que le chant growlé et les parties claires alternent avec brio pour un rendu optimal.

Le gang de grands brûlés signe là un album urgent, absolument. Une chose est certaine : on ne s'ennuiera absolument pas durant les 44 minutes contenant cette dizaine de brûlots tour à tour incendiaires, corrosifs, brutaux ou démentiels. Le tout est assorti d'un artwork de la plus grande classe car le combo n'y est pas allé de main-morte avec le packaging : digipak 5 volets inséré dans un étui, livret avec les paroles traduites en trois langues, et, pour l'édition limitée, un CD 2-titres de 8 cm en bonus, reproduction fac-similée du billet de leur premier concert de 1997 et patch collector dédié. Un album qui nous fait définitivement écrire qu'il y a eux, et il y a les autres. Écouter cet album, c'est l'adopter.

■ Rémi





KVELERTAK

SPLID

[Rise Records]

Quelle est la valeur de Kvelertak version 2020, après le départ de son cogneur de batteur (et l'arrivée de Håvard Takle Ohr) et surtout de son charismatique hurleur Erlend Hjelvik, remplacé depuis deux ans par Ivar Nikolaisen ? Elle est inestimable. Oui, inestimable. Et comme le groupe a l'habitude de transformer un simple riff en or, Splid, quatrième album du combo norvégien et premier effort chez Rise Records, sera le joyau de sa discographie. Rien que ça.

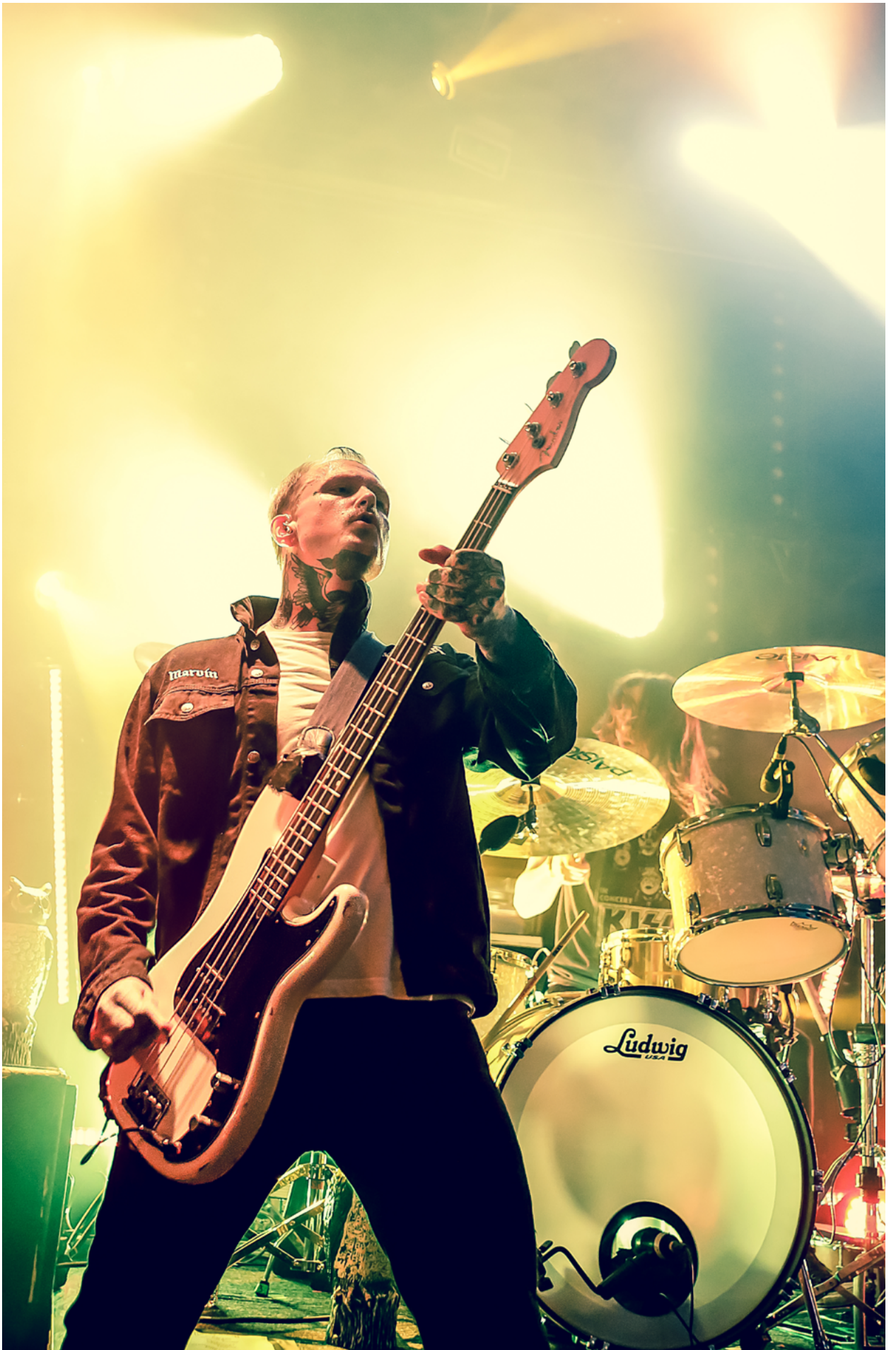
Ce disque est d'autant plus réussi qu'il fait apparaître Kvelertak sous son meilleur jour. Pas question de renier l'époque du phénoménal et charismatique Hjelvik, mais la venue de Nikolaisen (dont Splid est la première expérience longue durée sur bande), ouvre de nouveaux horizons pour le sextet magique aux trois guitares complémentaires (mon Dieu, cet interlude de «Rogaland» !). De nouvelles pistes pour les mélodies, de nouvelles combinaisons vocales plus nuancées et surtout, des ambiances retrouvées. Le black'n'roll est toujours de mise, mais Kvelertakmet encore plus son amour pour le punk et même le deathpunk si cher à ses compatriotes de Turbonegro.

Comme pour l'excellent Meir, le disque débute avec un morceau («Rogaland») où tous les instruments entrent au fur et à mesure de l'avancée de la chanson, une sorte de montée en puissance pour créer une orgie sonore orgasmique.

Et ce n'est que le début. Car l'auditeur a intérêt à avoir la mâchoire bien accrochée pour faire face aux uppercuts qui se succèdent sans temps mort. Ainsi, «Crack of doom» (l'un des deux morceaux de l'album chantés en anglais, et avec un Troy Sanders de Mastodon en vocal guest pas au meilleur de sa forme), le traditionnel (c'est-à-dire mélange de rock et de black) «Necrosoft», le mélodique et puissant «Discord» (deuxième titre en anglais avec Nate Newton de Converge au chant) s'enchaînent sans aucune baisse d'intensité. Il faut attendre la cinquième piste et «Bråtebrann», premier single de l'album, pour retrouver un semblant de respiration dans ce déluge de riffs et de voix torturées. Avant de reprendre quelques mandales bien ajustées ! «Uglas hegemoni», le morceau le plus rock'n'roll de l'album, prouve, s'il en est véritablement besoin, que les racines de Kvelertak puisent dans l'amour des guitares, dans la passion des mélodies mais aussi dans l'urgence, l'électricité, mais aussi et surtout les constructions simples et efficaces. Et dans cette avalanche de fureur et de sueur, on aurait presque oublié que le groove des Norvégiens est tout simplement exquis, en attestent le génial «Fanden ta delle hull!» et le monumental «Tevling» au son clair. La fin de l'album ravira les inconditionnels du groupe. Après 4'29 d'un passionnant (et même dansant) «Stevnemøte med Satan» riche en mélodies diverses et variées et toujours sur le fil du rasoir, Kvelertak propose deux bijoux schizophréniques longue durée pour lesquels il ne faut pas se fier aux intros. Après un «Delirium tremens» au début hypnotique, à la colonne vertébrale mélodiquement brutale et à l'apogée ultra violente (le tout en plus de 8 minutes !), le disque s'achève avec «Ved bredden av nihil». Débutant à la guitare nylon, ce titre fait plonger l'auditeur dans la folie et se révèle être, avec son prédécesseur, l'un des morceaux les plus sombres de l'album. Une touche finale dérangée et dérangeante sur des rythmes rock puis black.

Le choc est rude mais l'euphorie est à son paroxysme. Avec Splid, et après 58 minutes à malmenier de toute part son auditoire, Kvelertakne réussit pas un coup de maître : il devient le Maître des donneurs de coups. Avec son nouveau frontman, Kvelertak s'offre une deuxième jeunesse, dopée au mélodies imparables et aux harmonies fulgurantes. Plus diversifié et encore plus fort, le groupe offre le meilleur, c'est-à-dire lui-même. Rien de moins.

■ Gui de Champi



KVELERTAK

IL FAUT VRAIMENT ME PROPOSER UN SUPER CONCERT POUR QUE JE TAPE 250 BORNES ALLER-RETOUR UN DIMANCHE SOIR ! MAIS RATER L'OCCASION DE (RE)VOIR EN LIVE KVELERTAK, QUI PLUS EST AVEC SON NOUVEAU CHANTEUR, AURAIT ÉTÉ UNE HÉRÉSIE.

L'équipe du soir est composée de moi-même (intéressant, non ?) et de mon fidèle ami Mimi, spécialiste en bonnes histoires et en excellents tuyaux musicaux. Comme nous sommes tous les deux sur la même longueur d'onde, ça sent l'expédition qui va faire mouche. Le temps de nous garer tranquillement que nous pénétrons dans le club de la Rockhal de Esch-sur-Alzette, non loin de Luxembourg Ville.

Blood Command a déjà envoyé son set quand nous entrons dans la salle, et après avoir jeté un coup d'œil sur le merch des groupes (avec notamment le dernier LP de Kvelertak à 40 euros, bien les gars !), il est temps de prendre une bonne rafale de Planet of Zeus. Le quatuor grec envoie un heavy stoner rock qui fonctionne parfaitement bien, et même si le public n'interagit pas autant que le frontman qui harangue les foules, Planet of Zeus recueille néanmoins un accueil chaleureux de la part d'un auditoire plus concentré que concerné.

Il en sera de même pour Kvelertak qui donnera un concert explosif devant une assemblée clairsemée mais réceptive aux missiles envoyés par les six Norvégiens. Ce concert luxembourgeois, un des premiers de la tournée européenne (malheureusement écourtée pour les événements actuels), restera comme une belle leçon de rock'n'roll de la part d'un groupe véritablement en place. Dès «Rogaland», premier extrait de Splid, les compteurs s'affolent et Ivar Nikolaisen, en véritable maître de cérémonie, en impose par sa présence scénique aussi délurée qu'incontournable (le voir se vider une canette de bière sur le crâne ou boire le liquide provenant de la sueur de son t-shirt sont tout un programme !). Il faut dire que le début du concert a de quoi faire plier les plus valeureux d'entre nous. Rendez-vous compte : s'enchaînent successivement et quasi sans interruption cinq bombes (parmi lesquelles

«Bruane brenn», «Necrosoft» et «Discord») exécutées à la perfection, et il faudra attendre le septième morceau pour reprendre son souffle. Pas pour longtemps, car le groovy «1985» fera danser nos vieux corps de rockeurs. On ne loupe aucune miette de l'exécution des morceaux par les trois fins limiers à la guitare, tandis que le basse/batterie fait des merveilles. Le son est de très bonne qualité (au contraire des lights poussives et peu inspirées), et on reste quand même surpris de la manière dont sonne la batterie (on se croirait à un concert d'Iron Maiden). Mais c'est clairement la complémentarité des guitares qui nous époustoufle.

Le nouvel album aura les honneurs de la set list (8 extraits sur les 17 morceaux joués), et malgré une sortie datant d'une quinzaine de jours, le public semble déjà ultra réceptif aux nouveaux morceaux composant Splid. Le début de deuxième partie du set, piochant dans le premier et le troisième album, se veut résolument plus agressif et aura paradoxalement tendance à ramollir l'assistance. Mais c'est pour mieux rebondir par la suite avec le démentiel «Brätebrann», tandis que le rappel, composé de «Fanden ta dette hull!» (déjà un futur classique) et de l'hymne «Kvelertak», achèvera une assistance qui n'en demandait pas tant. Après pas loin de 90 minutes de set endiablé, nos amis norvégiens tirent leur révérence sous les applaudissements d'un public qui aura passé une soirée mouvementée ! Sans nul doute un groupe à revoir en salle... en 2021 :-{

Merci et salut à l'équipe de la Rockhal, à Charles et Elodie @ HIM Media et à mon fidèle Mimi.

■ Gui de Champi
Photo : Olivier Ducruix



DU 1ER AU 7 AVRIL
FACEBOOK LIVE MUSIC

BAZBAZ BENOIT DORÉMUS BIGGER BONGEWIZE BOTIBOL
CATFISH CHAPELIER FOU CHIEN NOIR COCO BANS DAMPA DENIS
PÉAN (LO'JO) DIDIER WAMPAS DOM LA NENA FREDRIKA STAHL
JOWEE OMICIL JULIEN GRANEL JUPITER & OKWESS KALIKA LAURA
CAHEN MALIK DJOUDI MARIAMA MARTIN MEY NSDOS PAIN-NOIR
PETER VON POEHL PUPPETMASTAZ ROMAIN MULLER SAGE
COMME DES SAUVAGES SANSEVERINO SLIM & THE BEAST SÔNGE
TÉTÉ TESSAE THEOPHILE THE TWIN SOULS THOMAS DE
POURQUERY VICTOR SOLF (HER) YUDIMAH ...

+ jeune public : ALDEBERT « ECHOES » PAR LADYLIKE LILY ELISE
RESLINGER LADY DO LE PEUPLE DE L'HERBE MONSIEUR PAPA
PASCAL PARISOT RAG'N BOOGIE - SEB TROENDLE TOMA SIDIBÉ ...



#JERESTEALAMAISON

CONFINEMENT OBLIGE, IL A FALLU RENTRER À LA MAISON, ET POUR LA PLUPART D'ENTRE NOUS, Y RESTER. ET NOS MUSICIENS FAVORIS AUSSI ! DEPUIS DÉBUT MARS, LES CONCERTS, TOURNÉES ET FESTIVALS S'ANNULENT LES UNS APRÈS LES AUTRES, OBLIGEANT ARTISTES ET TECHNICIENS À RETROUVER LEUR «HOME SWEET HOME» ET À PRENDRE LEUR MAL EN PATIENCE EN ATTENDANT DE POUVOIR EXERCER À NOUVEAU LEUR MÉTIER. ET PENDANT CE TEMPS-LÀ ? EH BIEN IL Y A LE TÉLÉTRAVAIL, LES ACTIVITÉS QU'ON N'A PAS LE TEMPS DE FAIRE EN TEMPS ORDINAIRE (SAUF GUILLAUME CIRCUS, PRÉSIDENT DE LA PROCRASTINATION), OU LE REPOS ET L'ENNUI. ET PUIS IL Y A LES PERFORMANCES MUSICALES QUI PULLULENT SUR LE NET. CONFINEMENT OBLIGE, LES ARTISTES SONT EN SOLO (OU EN GROUPE, VIRTUELLEMENT RÉUNIS VIA DES APPLICATIONS DE PARTAGE VIDÉO) ET PRODUISENT, POUR PASSER LE TEMPS OU GARDER CONTACT AVEC LEURS FANS, DES CONCERTS (OU QUELQUES MORCEAUX) DANS LEUR SALON. PETIT CONDENSÉ DE CE QUE J'AI PU VOIR (OU MALHEUREUSEMENT NE PAS VOIR).

Dans la série «On a été les premiers à faire un live sur Facebook»

Cocorico ! Sans avoir besoin de vérifier mes sources, je suis persuadé que les premiers à avoir utilisé Facebook pour diffuser un concert en mode confinement sont les bons gars d'Ultra Vomit. En effet, et alors qu'il était en tournée dans le Sud de la France, et pendant que le Premier ministre interdisait les rassemblements de plus de cent personnes, Ultra Vomit a enregistré un concert dans les conditions live en salle, avec lights, le gars des canards et tout et tout. Une heure de bonne musique et de franche rigolade à retrouver ici.

<https://www.facebook.com/ultravomitofficiel/videos/511718859763676/>

Dans la série «Partout, tout le temps»

Clairement, c'est Frank Turner qui rafle la mise. En plus de jouer tous les jeudis un album complet de sa discographie dans son salon en mode solo, le type joue en live pour des radios US et a même proposé un set pour le public australien, pour lequel il devait jouer durant ce printemps. Il est parfois accompagné de Jess Guise, son épouse, qui profite de l'audience de son mari pour proposer de jolies chansons. Pour info, tout a commencé le 17 mars, alors qu'il était dans l'obligation d'annuler le reste de sa tournée britannique. Qu'à cela ne tienne, l'artiste folk aux 2500 concerts a terminé le boulot (avec les artistes ouvrant

pour lui) dans son salon. Pas toujours juste à la voix mais généreux au possible, Frank Turner assure des prestations avec des followers qui se comptent par milliers.

<https://www.facebook.com/frankturnermusic/videos/655704821665727/>

Dans la série «J'ai gagné 12 fois plus de vues en deux concerts sur les réseaux sociaux.»

Jess Guise. Oui, l'épouse de Frank Turner, je viens d'en parler. C'est bien, tu suis. Eh bien, elle a joué un soir sur la même scène, euh, sur le même canapé que Frank Turner. 250 vues. Du coup, je pense que ça a dû discuter stratégie et parts de marché le soir même sur l'oreiller, et comme Frank est un bon gars, il a programmé son épouse un soir en première partie d'un de ses shows. Résultat : 3000 vues en direct. C'est beau. Et c'est mérité parce que c'était très bien.

<https://www.facebook.com/frankturnermusic/videos/907243969713281/>

Dans la série «Rien à foutre»

La palme revient à Didier Wampas. Le gars est confiné dans un appartement probablement dans le sud de la France, et il a l'air de vivre la situation plutôt bien. Avec sa guitare/boîte à rythmes, le chanteur des Wampas propose des Facebook lives pas piqués des hannetons. Et vas-y que je joue désaccordé, et vas-y que je chante faux, et hop je joue aussi bien dans



la salle de bain que sur le balcon. Et quand, au milieu d'un morceau, il se rend compte que le rythme n'est pas le bon, à quoi bon s'emmerder ? On arrête et on passe à la suivante. Un vrai bordel qui m'aura bien fait rire !

<https://www.facebook.com/LesWampasVousAiment/videos/224888878629756/>

Dans la série «Bide»

Le chanteur de Lovebreakers (power pop anglaise dont le premier album est attendu avec impatience) a proposé un live sur Instagram, un dimanche soir. À grands coups de promo. Guitare acoustique dans sa cuisine, en mode téléphone posé à côté de la corbeille à fruits. Et cinquante personnes pendant le show. Dommage, c'était hyper bien !

Dans la série «Grande classe»

Champion toutes catégories, Chris Gordon de

Baby Chaos. Imbattable. Jugez plutôt : live dans son studio, petite machine à fumée, quelques lumières, trois caméras, incrustation des titres joués. Deux théories : soit le gars avait des complices dans un car-régie stationné dans son allée de garage, soit ce n'était pas en direct et notre ami a eu le temps de faire son montage tranquillo. Après consultation d'un collègue d'experts (les Olivier de Dead Pop Club), et compte tenu du fait qu'il arrivait que Chris Gordon, au moment de boire un verre, sortait du cadre, ça ne pouvait être qu'en direct. Outre ces considérations techniques, le concert était d'une beauté inégalable. Juste, sincère, parfait. Des frissons à chaque accord plaqué, un orgasme à chaque refrain chanté. Du grand art.

<https://youtu.be/JsnRigU8wZs>

Dans la série «Vingt minutes sinon rien»

Un dimanche sur les coups de 13 heures selon le méridien de Nancy, Stevie Williams, chanteur du groupe australien Clowns, a envoyé vingt minutes tout rond d'un set acoustique des meilleures chansons du groupe de punk hardcore australien. Sauf que je n'avais pas capté qu'il jouait dans le cadre d'un festival en ligne. Du coup, au bout des vingt fameuses minutes, j'ai relancé Instagram, testé ma connexion internet, persuadé que ce ne pouvait pas être terminé. Et pourtant si. Mais bon, c'était bien. Très bien, même. Quoi qu'un peu court.

Dans la série «On va danser»

Tous les samedis, à l'heure du goûter, mon copain Olivier Laick du label At(h)ome m'invite sur Facebook à participer au mix live de Damny de La Phaze. Je n'y participe pas à tous les coups, mais le peu que j'ai pu voir et écouter, ça

défonçait ! Damny a bon goût, et balance des bombes pendant deux heures. Divertissant.
<https://www.facebook.com/laphaze/videos/2566404690281949/>

Dans la série «Oh putain, j'ai loupé ça»

Je ne suis pas infallible. Et même quand je note une alerte dans mon agenda numérique, j'arrive quand même à louper des retransmissions. Un de mes regrets est d'avoir loupé en direct un show de Beans on Toast. Comme ça ne jouera jamais en France, je n'ai plus qu'à espérer que l'Anglais refasse un live, un de ces soirs.

<https://www.facebook.com/beansonttoastmusic/videos/153915336004312/>

Dans la série «Le concert était aussi bien que les commentaires live»

Encore un artiste imbattable. Deux shows,

FRANK TURNER
LIVE ON FACEBOOK
THU 16TH APRIL
8.30PM UK TIME
9.30PM EU
3.30PM EDT
12.30PM PDT

INDEPENDENT VENUE LOVE VOLUME 4

POETRY OF THE DEED IN FULL
ALL PROCEEDS TO THE TUNBRIDGE WELLS FORUM

THE FORUM

GOFUNDME.COM:/TWFORUM
FACEBOOK.COM/FRANKTURNERMUSIC

MVT
 Music Venue Trust

INDEPENDENT
 VENUE WEEK

deux fois 200 connexions environ, et à chaque fois, 200 copains qui pourrissent la page «commentaires» des concerts. J'ai nommé Forest Pooky. En bon gitan des Internet, la première prestation, dans le cadre d'un festival américain (et annoncé dans un premier temps à la mauvaise heure à cause du passage à l'heure d'été) a subi quelques désagréments techniques, mais cela n'a pas entaché la bonne humeur de l'artiste folk franco-américain. Deux semaines plus tard et après avoir commandé un modem tout neuf, le deuxième show sera d'une qualité sans égal. Un vrai bonheur de retrouver l'ami Gwéno et de bonnes barres de rire en commentant en live sa prestation ponctuée d'une excellente reprise de Samiam et de Maladroit. Chapeau l'artiste !

<https://www.facebook.com/forestpookymusic/videos/2578917622428973/>

Dans la série «J'aurais mieux fait de m'absentir»

Chris Catalyst, frontman des excellents Eureka Machines et guitariste du Ginger Wildheart Band. Je me faisais une joie de veiller un dimanche soir pour l'entendre chanter quelques chansons. Pétard mouillé. Le gars passait son temps à discuter, aller chercher des bières et regarder son téléphone. Et quand ça jouait, le son ne faisait pas rêver. Du coup, je suis allé

me coucher au bout de vingt minutes. Domage.

Dans la série «C'est confinement, mais on joue avec le groupe complet»

Quoi ? Un groupe s'est réuni dans sa salle de répétition et s'est affiché sur Facebook au nez et à la barbe des autorités interdisant, dans l'Est de la France, les rassemblements de personnes ? Eh oui. Mais comme il s'agit du trio Redemption (composé d'un papa et de ses deux fistons), bah du coup c'est autorisé ! Eh ouais !!!

<https://www.facebook.com/salle.diffart/videos/233084028062735/>

Dans la série «Retour en enfance»

Tiffany, ma chère et tendre épouse, en a rêvé, Felix Hagan l'a fait ! Vendredi 17 avril, le gars a joué pendant une petite heure, sur son clavier, des standards de Disney. Bon, pour moi, c'était l'angoisse, mais quand ma femme est heureuse, je suis heureux. Et puis franchement, c'était très bien fait.

<https://www.facebook.com/haganmusic/videos/268710400954585/>

Dans la série «Meilleur festival en ligne»

Des festivals sur le net pendant le confinement, il y en a eu des dizaines dans le monde

**CHRIS CATALYST:
FROM MY FRONT ROOM (AGAIN)**

TONIGHT ON YOUTUBE.COM/CHRISCATALYSTMUSIC
9PM UK // 1PM LA // 4PM NY // 10PM EU

PAY WHAT YOU WANT
50% OF PROCEEDS TO #CREWNATION



entier. Et ce n'est pas fini. Mais le meilleur, oui, le meilleur, c'était bien le festival Je Reste à La Maison. En effet, et après quelques jours d'organisation seulement, des dizaines d'artistes ont joué le jeu de participer, pendant sept jours, à un festival se déroulant de seize heures à tard dans la soirée, avec des créneaux de 30 minutes par artiste. Les prestations, pour des raisons techniques, étaient préalablement enregistrés dans les conditions du direct (ou presque). Mais quel bonheur d'avoir pu assister à d'excellentes prestations de Puppetmastaz, Sanseverinno, Aldebert, Didier Wampas et bien d'autres ! En plus d'excellents concerts, les attachés de presse délivraient des accréditations médias, une vidéo pour réaliser ton propre bracelet cashless tournait sur les réseaux et des photos des campeurs et du site du festival étaient à disposition. Une EXCELLENTE initiative pour la bonne cause (il est encore temps de faire des dons au profit du Secours Populaire).

<https://www.facebook.com/Festivaljerestea-lamaison/>

Bonus : dans la série «Mon album sort pendant le confinement, mais ça ne m'empêchera

pas de faire de la promo»

Les Américains sont fantastiques. Vendredi 17 avril au matin, pendant ma séance de télétravail démarrée assez tôt, j'ai écouté presque par hasard le nouvel album de Soul Asylum. Hurry up and wait, c'est son nom, est formidable. Je l'ai écouté quatre fois dans la journée. Et son chanteur-guitariste Dave Pirner, accompagné du guitariste Ryan Smith ont passé la moitié de la journée à enchaîner interviews et sets acoustiques sur différents médias et réseaux en ligne. Complètement en place.

<https://www.facebook.com/SoulAsylum/videos/849022802241072/>

Bonus bonus : dans la série «Bingo»

Complètement hors sujet, mais ça permet de passer le temps : les Clermontois de Young Harts proposent sur leur page Instagram de participer chaque vendredi soir à un bingo en live permettant de remporter un album de leur discographie. C'est fun, même si j'ai perdu (et que je n'aime pas perdre !).

https://www.instagram.com/young_harts

■ Gui de Champi



DEFTONES

Diamond eyes

[Maverick Records]

Au printemps 2010, on n'était pas confiné et on se régala à l'écoute d'un nouveau Deftones !

Après un Saturday night wrist un peu sous-estimé, un album entièrement enregistré (Eros) mais jusqu'à présent jamais sorti à cause d'un bassiste, Chi Cheng, sur le carreau (à qui l'on souhaite au passage de se rétablir complètement...), voici donc l'album suivant... Diamond eyes, un opus nécessairement très attendu après la demi-renaissance du groupe et mis en boîte par le quartet/quintet de Sacramento avec le concours d'un cinquième membre en intérim/CDD/CDI en la personne de Sergio Vega (ex-Quicksand).

Et là pas le temps de tergiverser, comme si les Deftones avaient voulu rendre hommage à leur «frère» encore dans le coma, l'entrée en matière de l'album est des plus électriques et sauvages. «Diamond eyes», ne prend pas de moufles pour dérouiller la mécanique et attaque d'entrée en mettant de gros riffs abrasifs sur la table de mixage. Production bien ronde, un Chino Moreno en grande forme (pas le physique on a dit...), une mélodie simple mais efficace, des guitares qui tranchent dans le gras (bon allez, juste une petite pour la route...), une hargne juvénile retrouvée et une grosse envie d'en découdre. Nul besoin d'en dire plus, ça envoie et pas qu'un peu... D'autant ce n'est pas près de s'arrêter puisque les Californiens mettent tout ce qu'ils ont dans les chaussettes pour défracter les tympans

sur le titre suivant : «Royal». Riffing de bûche-rons enragés, explosivité métallique et savoir faire éprouvé : pas de doute, Deftones a la rage chevillée dans ce corps meurtri par le destin et se sert de ce deuxième titre comme exutoire. Une bombe.

Le diamant est éternel. Une fois sur orbite, le groupe enchaîne et évolue trois classes au dessus de la concurrence («You've seen the butcher», «Risk» un peu plus loin) : harangue guerrière, bulldozer rythmique [vs] sulfateuse arrosant les amplis de riffs perforants, Chino et les siens donnent tout. On n'en attendait pas moins d'eux mais là quand même, c'est quelque chose («»CMND/CTRL»). La frappe est sèche comme jamais, le chant nuancé juste comme il faut, la section rythmique en impose et l'ensemble est ficelé à la quasi perfection. Ecoeurant pour les critiques pourtant prêts à dégainer sur ce Diamond eyes, lequel ne se prive pas d'accoucher de quelques singles évidents : le très beau «Beauty school», le plus subtil «Prince» ou la torpille sonique et évidente tuerie «Rocket skate». Quand les 'Tones envoient le gros son pour défoncer des vertèbres et piétiner quelques rotules, on reste verrouillé sur la cible, transpercé de part en part par l'efficacité d'un groupe qui n'a plus rien à prouver et qui à chaque fois, tapent dans le mille. Même quand ils jouent la carte de la finesse, c'est la grande classe («Sex-tape», «This place of death»).

Rien à ajouter : Diamond eyes est un sacré album de plus à mettre au crédit du cinq majeur de Sacramento. Un must donc. Car les Deftones ont encore frappé.

■ Aurelio

PS : Chi est sorti du coma en mai 2010. Il est resté hospitalisé jusqu'à son décès le 13 avril 2013.

W(ho's next)-FENECE

CASPIAN

VERTIGE

KARRAS

THE ETERNAL YOUTH

BEN SHARPA

TEMNEIN

BEAR

TALK SHOW HOST

GRAND MASSIVE

TOYBLOID

NEW FAVOURITE

THE LONG ESCAPE

MASERATI

WORSHIPERS

UNSPKBLE

PIGS PIGS PIGS PIGS PIGS PIGS PIGS

...



0420